This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Le Musée de Versailles

Etienne Achille Réveil, Hippolyte Hostein

Digitized by Google

Digitized by Google

DPW
Versailles
Musées

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

VERSAILLES.

Digitized by Google

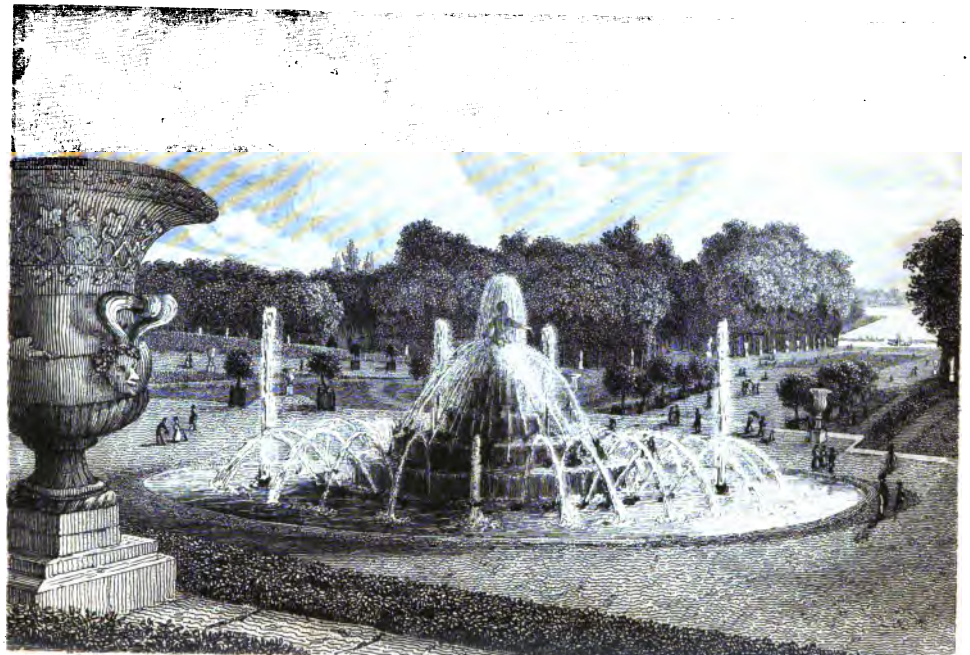
PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, n° 4, Place de l'Odéon.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Digitized by Google



Dessiné et Gravé par Laurent Lhuillier

Andot edit

Digitized by Google

LE MUSÉE DE VERSAILLES,

SES PRINCIPAUX TABLEAUX ET STATUES

GRAVÉS PAR RÉVEIL.

VUES DU PARC ET DU CHATEAU

DESSINÉES ET GRAVÉES PAR LEONCE L'HUILLIER.

VERSAILLES PITTORESQUE ET ANECDOTIQUE.

PAR HYPOLITE HOSTEIN.

SYSTÈME D'ÉCHANGE A. V. INTERNATIONAL

PARIS.
AUDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DU MUSÉE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE
GRAVÉ PAR RÉVEIL.
RUE DU PAON, 8, ÉCOLE DE MÉDECINE.

1837.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
308267A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1927 L

Digitized by Google

VERSAILLES

PITTORESQUE ET ANECDOTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

—

Illumination de la route de Paris à Versailles. — Origine de cette ville.—Avenue de Paris. — Madame Dubarry.—Réservoirs Montbauron. — Avenue de Saint-Cloud. — Collége royal ; M. Théry. — Notre-Dame. — Le général Hoche. — Le chenil. — Menus-Plaisirs ; états-généraux. — Avenue de Berry. — Hôtel-de-Ville. — Avenue de Sceaux. — Rue Satory ; massacre de 1792. — Une habitante du Parc-aux-Cerfs. — Eglise Saint-Louis.

Il est dix heures du soir : les grands arbres, qui de chaque côté de la route ombragent les allées où se promènent un grand nombre de curieux, élèvent au ciel leur feuillage touffu, dans lequel se joue légèrement une brise d'été. Au pied de ces arbres, des lustres surchargés de bougies allumées projettent sur l'avenue royale une brillante clarté, qu'augmentent encore les torches d'une foule de serviteurs. Pour qui donc ces préparatifs, pour qui ces lumières, qui disputent au jour jaloux un éclat qu'il refuse ? Attendez : voici venir un nuage de poussière, que devancent les chevaux si

★ Anon.

Digitized by Google

vites des piqueurs au riche costume; voici des gardes, des pages, des écuyers, pressés autour d'une voiture aux panneaux armoiriés. Regardez bien cette royale tête de femme qui se balance, radieuse, en contemplant les milliers de feux placés sur son passage. Elle sourit : son amour-propre est flatté ; en effet, il y a bien de quoi : cette splendide illumination, dont jamais on n'avait eu d'exemple, est une surprise galante, mais dispendieuse, faite à la reine par le premier ministre !

Versailles, voilà une des tes magies, à toi! voilà un de ces mille souvenirs qui t'ont fait dans l'histoire une place si large, si poétique, si royalement fantastique! Née d'hier par le souffle créateur de Louis XIV, qui sut découvrir ton germe dans le pavillon de chasse de Louis XIII, tu n'as pas, comme toutes les autres villes, subi ces périodes informes de naissance et d'accroissement pour arriver enfin, par degrés, à la prospérité. Ainsi que Minerve sortit un jour tout armée de la cuisse de Jupiter, sans avoir connu d'enfance, ainsi toi, ville princière, tu sortis toute splendide de la volonté de Louis le Grand. Hier tu étais à peine, ou plutôt tu n'étais pas, car il est impossible de retrouver dans la ville actuelle quelques traces de cette maison *de Versaliis*, de ce prieuré et de cette cure de Saint-Julien, dont parlent les chroniqueurs du temps de Philippe-Auguste; et voici que le lendemain tu existes dans toute ta gloire, dans toute ta magnificence, avec tous tes chefs-d'œuvre, avec toute ta population de princes, de reines, de jolies femmes et de généraux! Aussi qu'elles sont nobles les pages de ton histoire! Si le vice ose y présenter son front, ses dehors sont du moins attrayants; c'est un vice doré. Dans ces lieux magiques retentissent encore les noms d'une lointaine monarchie. Ici le roi de Navarre va courre le cerf avec le fils de Loménie; là, Louis XIII est venu se reposer dans son *petit château de cartes* après de longues chasses dans la forêt de Saint-Léger: plus loin, le jeune et infortuné Cinq-Mars, qui paya de sa tête sa

Digitized by Google

résistance aux volontés tyranniques de Richelieu, avait une habitation dont on voudrait en vain retrouver quelque vestige. Partout, enfin, de beaux souvenirs, de ceux que l'historien aime à citer, car les annales de Versailles sont avant tout des annales élégantes, courtisanesques, où l'amour et la galanterie effeuillent toujours, sur les écussons des preux et sur les lis couverts d'abeilles, les roses cueillies dans de voluptueux bosquets; et si parfois, sous Louis XVI, des taches de sang viennent souiller les pages plus riantes du règne de ses devanciers, la faute en est à ces temps de troubles qui ne savent rien respecter, ni les arts, ni le génie, ni la postérité de Henri IV, réfugiée à l'ombre du trône de Louis XIV.

Malgré les accroissements immenses que Versailles a éprouvés depuis Louis XIV, le château, habité par ce monarque, domine si bien toute la ville de la hauteur imposante de ses souvenirs historiques, que pour l'étranger, et même pour nous, habitants de Paris, tout ce qui est relatif à Versailles se confond dans une seule et même pensée, *le Palais!* Patience : nous y arriverons bientôt, et malgré les travaux du Musée, malgré *le privilége* de l'inventeur du diagraphe, qui prétend au droit exclusif de faire représenter sur acier la nouvelle galerie Louis-Philippe; enfin, malgré les défenses expresses faites au gardien du château, de ne laisser entrer personne dans l'intérieur des bâtiments, nous te prendrons par la main, lecteur; et, nouvel Asmodée, nous déroulerons à tes yeux, avec la plus entière fidélité, ces trésors qu'on te cache maintenant, et dont, pour te complaire, nous avons surpris la vue à de vigilants Argus. Rien n'est indiscret comme l'histoire!

Sois donc sans crainte, et laisse-toi conduire. Mais que vois-je? un habit noir, un vêtement moderne! Est-ce ainsi que tu penses faire visite aux personnages illustres qui vont t'apparaître? choisis mieux ton costume; recule d'un demi-siècle au moins. Nous allons te présenter à la cour de

Digitized by Google

Louis XIV, te faire vivre au milieu des événements de son règne, et des intrigues des deux règnes suivants. En effet, depuis cette époque jusqu'à l'établissement du Musée actuel, il faut marcher sans s'arrêter, car Louis XVIII et Charles X n'on rien douné à Versailles, et les beaux souvenirs du règne météorique de Napoléon sont ailleurs qu'à Trianon.

Après avoir admiré l'avenue de Paris, de l'extrémité de laquelle on aimerait à découvrir le château, on longe à droite, vis-à-vis du coude que décrit cette route, un mur de clôture, dont la longueur fait soupçonner une habitation d'un ordre supérieur. C'était jadis la maison de plaisance de madame Élisabeth, que sa naissance et ses vertus conduisirent sur l'échafaud, où fumait encore le sang de l'infortuné Louis XVI.

Plus loin, un immense hôtel, qui sert aujourd'hui de caserne à un régiment de cavalerie, était sous Charles X l'hôtel des gardes-du-corps de Noailles. Les gardes-du-corps! que ce mot rappelle de joyeuses orgies, de propos d'amours échangés avec les jolies habitantes de Versailles! Quels Lovelaces que ces gardes-du-corps! Amants empressés, épouseurs intrépides, ils pourraient à eux seuls défrayer de chroniques scandaleuses tout ce volume, si nous n'en avions destiné les pages à des sujets d'une plus haute importance.

A côté du souvenir de ces officiers, dont le corps est éteint sans retour, vient se placer d'une manière assez piquante le nom de la première propriétaire de l'hôtel qu'ils occupaient à Versailles. Longtemps il fut habité par madame Dubarry! Il n'est point une âme honnête dans laquelle le souvenir de cette femme ne réveille quelque indignation. A ce titre, quoique son histoire mérite peu d'être connue, nous croirions cependant manquer à notre mission si nous ne lui consacrions au moins quelques lignes. Manon Vaubernier, c'est son premier nom, après avoir été successivement élève de la communauté de Sainte-Aure, puis marchande de modes,

Digitized by Google

enfin, complice d'une maison de jeu, devint la maîtresse du comte Dubarry. Elle suivit ce seigneur dans son hôtel. Un jour Lebel, valet de chambre de Louis XV, l'aperçut; il la crut capable de charmer pendant quelques heures les ennuis du roi, et, la considérant d'ailleurs comme une maîtresse sans importance, il la présenta au monarque sous le titre d'une femme de condition. Mais bientôt voyant que le prince libertin prenait de jour en jour un goût plus vif pour cette nouvelle favorite, il se jeta aux pieds de Louis XV, et lui avoua qu'il l'avait trompé, que Manon était loin d'être mariée et d'appartenir à une famille illustre. « Tant pis, dit le roi, » dont nous copions textuellement la réponse, qu'on la ma- » rie donc promptement, afin que je sois dans l'impossibilité » de faire quelque sottise. » Le mari était tout trouvé; mais ce ne fut pas, comme on pourrait le croire, l'amant de Manon, le comte Dubarry, ce fut son frère, Guillaume Dubarry. Ainsi, l'infamie ne sortait point de la famille.

On sait comment cette fille perdue osa s'asseoir sur le trône, et ruiner le trésor public pour satisfaire ses caprices. Les mémoires du temps n'ont omis aucune des honteuses particularités de la passion de Louis XV. Son plus révoltant résultat peut-être était la manière dont le comte Dubarry se conduisait dans le royaume, et parlait du monarque. Un jour il perdit au jeu sur parole sept mille louis : « Mes amis, dit-il à » ses créanciers, que cela ne vous inquiète pas, *Frérot* payera » tout. » C'est ainsi qu'il nommait Louis XV. L'impudent se vantait d'en être à son cinquième million!

Après la mort de Louis XV, la comtesse Dubarry, qui avait attiré sur elle la haine de la nation toute entière, fut condamnée à mort; c'est la seule femme qui ait péri sans courage sur l'échafaud de la révolution. Chose étrange! au milieu des ennemis sans nombre que les prétentions tyranniques, les désordres et l'infamie de la comtesse lui avait attirés jusque dans la cour de Louis XV, le seul homme qui ne fut pas son ennemi était celui-là même qui peut-être aurait

Digitized by Google

dû, par son rang, ses espérances et ses liaisons de famille, détester le plus cordialement la favorite. Cet homme était Louis XVIII. Voici un fragment de ses mémoires, où il se loue de l'amabilité de la comtesse, et où il raconte qu'elle fut presque l'occasion d'une brouille entre d'Artois (feu l'infortuné Charles X) et lui. La comtesse en avait brouillé bien d'autres.

« Voulant mettre à l'épreuve la bonté de la comtesse, je l'employai lorsque j'eus quelques grâces à obtenir de sa majesté, et ce fut toujours avec succès ; ce qui me prouva que cette grande pécheresse ne faisait même pas usage de l'eau bénite de cour.

» Il ne m'était donc guère possible de me montrer dédaigneux envers madame Dubarry. Je ne lui accordai jamais non plus de faveurs particulières, et je me contentai de me tenir avec elle dans un juste milieu ; mais cela ne me réussit point. On rapporta à la dauphine que j'étais au mieux avec elle ; cette princesse me montra de l'humeur ainsi qu'à ma femme, et peu de temps après le dauphin me demanda, en présence de la comtesse de Provence et de Marie-Antoinette, si je ne portais pas encore les couleurs de la concubine royale, car c'est ainsi qu'il la qualifiait dans l'intimité, en employant tous les synonymes du mot.

— Non, lui répondis-je, la France en a d'assez belles pour que je ne cherche point à en porter d'autres.

— Je crains vraiment, répliqua le dauphin, que vous ne soyez coiffé de la favorite.

— Vous êtes dans l'erreur ; je respecte en elle le choix du roi, et voilà tout.

» Mon frère m'ayant répondu quelque chose d'assez piquant, je crus devoir faire cesser l'entretien, en lui disant d'un ton froid :

— Est-ce, monseigneur, au frère ou au prince que vous vous adressez ?

» Il comprit son tort, rougit, balbutia quelques mots sans

Digitized by Google

suite, et sortit sur-le-champ de l'appartement. Ma femme en fut tout émue, et la dauphine, craignant les conséquences de cette scène, qu'elle avait provoquée, nous fit des excuses sur la vivacité de son mari.

— J'avais cru jusqu'ici, répondit la comtesse de Provence, encore piquée de ce qu'elle avait entendu, que la politesse entrait dans l'éducation des enfants de France... »

Sur le plateau qui règne derrière l'ancien hôtel des gardes-du-corps sont deux bassins connus sous le nom de réservoirs de Montbauron; ils reçoivent leurs eaux de ceux de Gobert, et les transmettent au Château-d'Eau, qui fournit tous les bassins du parc. Les bords de ce double réservoir offrent une belle perspective de la ville, ainsi que des bois qui l'environnent.

Plus loin, c'est-à-dire au-dessous des réservoirs Montbauron, on aperçoit l'avenue de Saint-Cloud, qui d'une part aboutit à la place d'Armes, et de l'autre à l'entrée du petit village de Montreuil, où nous conduirons plus tard le lecteur pour lui montrer le lieu de naissance du général Hoche. Voici sur cette même avenue de Saint-Cloud un bâtiment, devant lequel la reconnaissance et des souvenirs à ne jamais sortir de ma mémoire arrêteront un instant mes pas. C'est le collége royal de Versailles, construit en 1766 pour une communauté de chanoinesses augustines, par les bienfaits de la reine Marie Leczinska, femme de Louis XV et fille de Stanislas, roi de Pologne. A ne voir que la jolie chapelle construite d'après les dessins de M. Mique, on devine bien que le bâtiment, qui possède une si gracieuse création, n'a pu être destiné dans l'origine à une foule de turbulents écoliers. Dans ce lieu, voué à la religion, et, à certaines époques de l'année, consacré par d'autres cérémonies non moins intéressantes pour les jeunes têtes destinées aux couronnes universitaires, je crois voir encore le grave aréopage des professeurs en robe noire, présidé par le judicieux M. Auber-

Digitized by Google

non[1], qui jette sur l'assemblée un regard satisfait, tandis que le proviseur, M. Théry, auquel le collége doit en quelque sorte sa renaissance, distribue les prix aux lauréats.

Non loin du collége, la rue de la Paroisse nous présente ses vastes proportions et son église Notre-Dame. Avant d'y entrer, nous remarquerons la belle horloge supportée par deux palmiers placés aux entablements : c'est un travail de l'an passé. Nous voici sous les voûtes de Notre-Dame. Ici rien de saillant, rien de monumental. A l'époque où Louis XIV fixa son séjour à Versailles, la paroisse du lieu était Saint-Julien, dans le quartier Saint-Louis. L'ayant fait abattre pour y construire un édifice, appelé le *Grand-Commun*, le roi fit ériger en 1680 celle de Notre-Dame sous la direction de Mansard. On reproche de la pesanteur à la disposition intérieure de l'édifice ; le dôme paraît être petit pour l'église. Qu'est devenu le temps où, séduit par la beauté des jolies paroissiennes de Notre-Dame (elles sont cependant en général moins élégantes que dans le quartier aristocratique de Saint-Louis), j'errais curieusement le dimanche sous le dôme de l'église, alors que les gardes-du-corps venaient assister à la messe de midi, et qu'au moment de l'élévation un son de trompette faisait mettre le genou en terre à tous ces pieux guerriers ?

Du portail de Notre-Dame la vue s'étend sur la place Dauphine, où l'on voit en ce moment la statue en pied du général Hoche. A la bonne heure au moins. Voici un général de la république : je reconnais ses bottes, son habit à revers, son manteau, son grand sabre. En vérité monsieur Aubernon, vous aviez trop de goût pour laisser sur ce piédestal la statue qui y était avant, et qui représentait le même général en costume de Romain, assis je ne sais dans quelle posture singulière, que je ne saurais qualifier sans employer une comparaison beaucoup trop triviale pour ce livre.

[1] Le préfet de la ville.

Digitized by Google

En regagnant l'avenue de Paris par la rue Saint-Pierre, nous trouvons l'hôtel du Grand-Veneur, qui porte le nom vulgaire de chenil, parce que c'est là qu'étaient logés, outre le grand-veneur, qui occupait l'édifice principal, les gentilshommes de la venerie, les piqueurs, les palefreniers et les chevaux de chasse, les valets de chiens et les chiens eux-mêmes. Le goût pour ces bons et intelligents animaux n'était pas moins excessif du temps de Louis XIV que de nos jours chez certains amateurs de la chasse. Louis le Grand ne dédaignait pas même de nourrir de sa royale main une grande quantité de chiens commensaux du palais. Les familiarités de ces animaux devenaient pourtant quelquefois si insupportables, disent les chroniques du temps, que le matin, en entrant dans l'appartement du monarque, plus d'un gentilhomme se serait volontiers bouché le nez, sans le respect qu'inspirait la présence du souverain.

Nous voici revenus sur l'avenue de Paris, presque au niveau de l'hôtel des gardes-du-corps, que nous avons quitté tout à l'heure. En face de ce bâtiment, vous pouvez apercevoir l'ancien hôtel des Menus-Plaisirs, qui sert aujourd'hui de succursale à la caserne de cavalerie, établie de l'autre côté de l'avenue. Ce fut aux Menus-Plaisirs, s'il vous en souvient, que Louis XVI, forcé de *« restaurer les parlements »*, fit bâtir une salle pour les états-généraux.

Restaurer les parlements! Pauvre monarchie! tu méprisais la magistrature, et tu ne voyais pas qu'elle était réellement une puissance dans l'état; que sa position, son ascendant sur le peuple, ses richesses, ses alliances avec la noblesse d'épée, et même avec les premières familles du royaume, la protection que lui accordaient les princes du sang, qui avaient toujours quelque procès à juger, en faisaient un corps redoutable pour le trône!

L'assemblée de 1789, dont nous allons parler tout à l'heure, fut précédée, longtemps avant, par une autre cérémonie du même genre, inaugurée aussi sous de fâcheux auspices. Je

Digitized by Google

veux désigner la *révolte des farines*, qui eut lieu en 1775, lors du couronnement de Louis XVI. Le sang coula en diverses parties du royaume; le peuple, affamé, poussa des clameurs que la cabale contre M. de Turgot eut soin de faire retomber sur lui, sous prétexte qu'il soutenait les principes d'économie et la libre importation des grains. L'âme paternelle du roi en éprouva une vive douleur. Il aurait été à désirer que toutes les personnes qui l'approchaient eussent partagé ces sentiments généreux, tandis que la plupart l'engageaient au contraire à employer des mesures de vigueur contre les séditieux, que le besoin seul poussait à la révolte.

Cette sédition nécessita un lit de justice, qui se tint à Versailles. Le parlement, qui relevait déjà la tête depuis sa rentrée, y vint de mauvaise grâce. Le roi témoigna son mécontentement de cette conduite à M. d'Aligre, « homme à double face, courtisan à Versailles, et demi-factieux au palais, trompant ainsi Dieu et le diable, et arrondissant sa fortune de grosses sommes qu'il tirait du monarque. »

Le lit de justice avait pour but de décider un point fort important. Il s'agissait de retirer au parlement (chambre des Tournelles) la connaissance des délits de rébellion pour les *restribuer* aux prévôts généraux des maréchaussées. Le parlement désapprouva cette mesure, qui lui semblait vicieuse dans le fond et dans la forme : il aurait bien voulu s'opposer à la volonté royale; mais, craignant qu'une lutte sur ce point amenât la non punition des coupables, il se soumit aux désirs du monarque, déterminé à revenir plus tard sur cet objet important. Néanmoins, il manifesta un tel mécontentement, que le roi alarmé, ou plutôt que M. de Maurepas, se détermina à retirer l'arrêt, mais sans le faire casser par le grand conseil. C'était déjà adopter une marche d'indécision et de faiblesse.

Ce lit de justice fut précédé d'un grand dîner donné par le parlement, et que présida le maître d'hôtel de service du roi.

Digitized by Google

Lorsque le premier président alla aux voix, le prince de Conti, et M. Freteau, parlementaire, furent les seuls à motiver leur avis; les autres opinèrent du bonnet, comme à une chose décidée à l'avance.

Le roi ouvrit la séance en disant :

« Messieurs,

» Les circonstances particulières où je me trouve me forcent à sortir des règles ordinaires, et à donner plus d'extension à la juridiction prévôtale; je dois et je veux arrêter des brigandages qui dégénéreraient bientôt en rébellion. Je désire également pourvoir à la subsistance de ma bonne ville de Paris et de mon royaume; et je vous ai assemblés pour vous faire connaître mes intentions à cet égard, que mon garde des sceaux va vous expliquer. »

Le roi, en parlant ainsi, semblait vivement ému; il ne pouvait voir, sans chagrin, la première année de son règne signalée par un soulèvement populaire : dirai-je même qu'il en avait versé des larmes devant Louis XVIII, en prononçant ces paroles si touchantes, que j'ai du plaisir à répéter ici :

« Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir, dès mon début, à sévir contre mon peuple, moi qui voudrais ne travailler qu'à son bonheur! »

Le garde des sceaux parla après le roi; ensuite vint le tour du premier président; mais il garda le silence. C'est le parti le plus sage, quand on n'a rien de bien à dire, et peut-être était-il dans ce cas; l'avocat général imita son exemple : on alla aux voix; puis le roi, reprenant la parole, ajouta :

« Messieurs, vous venez d'entendre mes intentions; je vous défends de faire aucune remontrance qui puisse mettre obstacle à l'exécution de mes volontés; je compte sur votre soumission pour ne point entraver ou retarder les mesures que j'ai décidées, afin d'éviter à l'avenir les maux qui pèsent aujourd'hui sur nous. »

Plus tard, en 1789, la vaste salle des Menus-Plaisirs fut de nouveau disposée avec toute la magnificence possible pour

Digitized by Google

recevoir les députés des trois ordres, qui, cette fois, étaient réunis. Ce fut un beau spectacle que cette représentation nationale assemblée pour cicatriser les plaies de l'état, et demander à son roi le redressement des abus sans nombre sous lesquels elle gémissait : tous les ordres étaient d'accord sur un point; tous désiraient des changements; mais déjà l'on pouvait remarquer une contradiction frappante dans les espérances et dans les prétentions de chacun.

Les historiens ont déjà reproduit de cent manières différentes le tableau de cette séance à jamais mémorable. Nous emprunterons à Dulaure la substance des faits qu'il peint avec fidélité.

Le chancelier, dans son discours, dit : « Le roi s'en rapporte aux vœux des états pour recueillir les voix. » Le tiers pensa que voter par ordre c'était lui enlever l'avantage qui lui était assuré en votant par tête, puisque les députés de cet ordre étaient égaux en nombre à ceux des deux ordres réunis; et le soir même il décida que les députés du clergé et de la noblesse se réuniraient à lui pour procéder à la vérification des pouvoirs respectifs, et que les votes seraient comptés par tête. Dès lors le gant du combat fut jeté.

Une proclamation royale convoquait pour le lendemain, 6 mai, les trois ordres, dans le local destiné pour les recevoir. Les députés du tiers-état seuls s'y trouvèrent; le lendemain et les jours suivants les mêmes députés attendirent encore vainement ceux des deux autres ordres, qui, réunis chacun dans une salle particulière, prétendaient que les pouvoirs de chaque député fussent vérifiés par l'ordre seul auquel ils appartenaient.

Enfin, lassés de tant de longueurs, les députés du tiers-état, fiers de la force que leur prêtait l'opinion publique, soutinrent leurs prétentions avec fermeté; quelques membres du clergé se réunirent à eux; ils déclarèrent que « l'œu-» vre de la restauration nationale pouvait et devait être com-

Digitized by Google

» mencée sans retard par les députés présents ; » et ils se constituèrent en *assemblée nationale*.

Bientôt, dans la chambre du clergé, la majorité fut d'avis de se réunir à cette assemblée ; la noblesse luttait encore, lorsque la cour, alarmée de la force et de la considération dont l'assemblée nationale était entourée, prit des mesures pour en arrêter l'effet.

Le 20 juin, les députés, se rendant à leur salle, trouvent les portes fermées et gardées par des soldats. Ils protestent ; et l'assemblée nationale de France se retire dans un jeu de paume ; « dans un lieu témoin d'escrimes et de jeux, et qui » allait l'être des destinées de l'empire[1]. » Là fut pris l'arrêté suivant : « L'assemblée nationale, considérant qu'appelée à » fixer la constitution du royaume, etc....., rien ne peut » empêcher qu'elle ne continue ses délibérations dans quelque » lieu qu'elle soit forcée de s'établir, et qu'enfin, partout où » ses membres sont réunis, là est l'assemblée nationale, etc. »

Tous les membres présents prêtèrent serment de ne jamais se séparer, et de se réunir partout où les circonstances l'exigeraient, et ce serment fut confirmé par leur signature.

Cependant le comte d'Artois[2] envoya dire au maître de la salle qu'il jouerait à la paume le lendemain 22. Celui-ci, intimidé parce qu'on lui avait dûrement reproché sa condescendance, prévint les députés qu'il ne pourrait leur ouvrir la salle pour tenir leur séance. Ils allèrent alors occuper l'église Saint-Louis, où les députés, qui n'avaient pas assisté à la séance du jeu de paume, vinrent encore prêter serment. Bientôt, enfin, la majorité du clergé demanda à se réunir.

Le lendemain 23 était fixé pour la tenue d'une séance

[1] Bailly, *Mémoires*, T. I, p. 187 (Collection des frères Baudouin).

[2] Ferrières, *Mémoires*, T. I, p. 55 et 56 (Collection des frères Baudouin).

Digitized by Google

royale. Là le roi recommanda aux deux premiers ordres de proposer « une réunion d'avis et de sentiments, » et le garde des sceaux lut une déclaration qui « annulait les déli- » bérations prises par ordre du *tiers état* le 17 de ce mois, » ainsi que celles qui auraient pu s'ensuivre, comme illégales » et inconstitutionnelles. » Le roi termine ensuite son discours en disant : « Je vous ordonne, messieurs, de vous sé- » parer tout de suite, et de vous rendre demain matin cha- » cun dans les chambres affectées à votre ordre, pour y re- » prendre vos séances. »

La noblesse et une partie du clergé obéissent ; le reste de l'assemblée demeure dans la salle, pensant que la nation en corps ne pouvait recevoir d'ordres[1]. C'est là que Mirabeau, lorsque le grand-maître des cérémonies vint sommer l'assemblée d'exécuter les ordres du roi, prononça ces paroles devenues célèbres : « Allez dire à ceux qui vous en- » voient, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et » que nous n'en sortirons que par la puissance des baïon- » nettes. » L'assemblée déclara qu'elle persistait dans ses précédents arrêtés ; que la personne des députés était inviolable, et que ceux qui se prêteraient à des attentats contre eux seraient déclarés traîtres à la nation et coupables de crime capital. —

Au sortir des états généraux, ou plutôt au sortir du bâtiment qui vit jadis tant de faits importants se conclure dans ses murs, inclinons un peu à gauche, là où une belle avenue, dite *de Berry*, vient couper à angle droit l'avenue de Paris. Vous savez déjà qu'en présentant le visage à la façade du château, que vous apercevez clairement d'ici, tout ce qui se trouve à votre droite est le quartier Notre-Dame, et tout ce que vous voyez à gauche est compris sous le nom de quartier Saint-Louis. En face, et dans tout l'espace qui se déroule derrière la place, se trouvent le château et ses

[1] *Mémoires de Bailly*, T. I, p. 254.

Digitized by Google

immenses dépendances. Ces trois parties composent à elles seules tout Versailles : aussi nulle ville n'est-elle plus facile à diviser.

Il y a dans ces deux quartiers, car nous ne parlons pas encore du château, une foule de rues solitaires, de culs-de-sac, de petites places, d'avenues, qui contribuent à donner à Versailles un air spacieux, désert, merveilleusement convenable aux grands souvenirs dont cette ville abonde. Ajoutez que, pour les piétons, ici rien n'est agréable comme les rues. Qu'il pleuve pendant un mois, jamais le pavé n'est malpropre, et les chemins sont toujours secs partout, si ce n'est dans les avenues, où le sol est parfois argileux.

Mais poursuivons notre route. Voici l'Hôtel-de-Ville sur l'avenue de Berry, qui sert aussi d'emplacement aux jeux de toute espèce établis pour les fêtes publiques. Plus loin, vous découvrez l'avenue de Sceaux, qui ne mène point du tout à Sceaux, mais à un réservoir construit jadis par les soins des *édiles* de Versailles. Un quartier de cavalerie donne à cette avenue un mouvement et une sorte de vie qu'elle n'aurait point sans cela.

Nous entrons dans le quartier Saint-Louis. Apercevez-vous au milieu de la rue Satory, un peu avant d'arriver à l'église, ces quatre égouts, qui forment comme des bornes aux quatre coins de la place? C'est là que furent égorgés, pendant la révolution, un assez grand nombre de malheureux, qui n'avaient commis d'autre crime que de naître aristocrates. Consignons ici cette page sanglante de l'histoire.

Le 9 septembre 1792, des prisonniers furent amenés d'Orléans par les Marseillais, partis de Paris exprès pour les chercher. Au moment où ils entraient dans Versailles par la rue de l'Orangerie, ils étaient précédés par trois pièces de canon, et suivis par quatre autres encore éloignées. Le peuple, ameuté par les meneurs, inondait

Digitized by Google

la rue en criant : *A bas les aristocrates! il faut les égorger*. Deux fois ces furieux se jetèrent sur l'escorte, et tentèrent de s'emparer des prisonniers. Repoussés deux fois, ils n'en devinrent que plus acharnés, et enfin, à l'instant où l'escorte passait la grille de l'Orangerie, le tumulte devint encore plus considérable. Un des meneurs se mit à crier que, si les prisonniers parvenaient à l'Orangerie, ils seraient sauvés, parce qu'il y avait deux mille personnes cachées. A ces mots, la multitude, qui croissait toujours, manifesta une résolution plus prononcée de forcer ceux auxquels la garde des prisonniers était confiée. Aussitôt que les trois pièces de canon eurent passé la grille, cette populace exaspérée la ferma, et, se jetant sur les voitures, massacra tous les prisonniers qu'elle put saisir. De cinquante-cinq qu'ils étaient, il n'en échappa que trois. Au nombre des victimes furent MM. Bertrand, évêque de Perpignan, le commandant de cette même ville, le juge de paix Larivière, et le duc de Brissac, pair et grand pannetier de France, gouverneur de Paris, etc. Ce brave militaire résista longtemps aux bourreaux. Appuyé contre la grille, il se défendait avec toute l'énergie du désespoir. Mais, après avoir eu les doigts coupés, il fut renversé par un coup de sabre qui lui fendit la mâchoire et mit fin à sa vie.

De plus riants souvenirs s'offrent à nous quand, nous rapprochant du *Potager*, nous nous rappelons que, sur la fin du règne de Louis XIV, on fit de l'espace qui se prolonge jusqu'aux étangs Gobert un nouveau quartier, qui conserva le nom de *Parc-aux-Cerfs*. Ce nom rappelle à la mémoire les orgies du règne de Louis XV, ses débauches imitées par tous les seigneurs de l'époque, cette immoralité générale, ce mépris du siècle pour tout ce qui s'appelait principes ou vertu. Vous plaignez les jeunes victimes que de cruels ravisseurs entraînaient dans cet asile du vice; vous croyez entendre encore les sanglots de l'innocence, ses cris de déses-

Digitized by Google

poir mêlés aux propos insultants et aux rires sardoniques de la luxure. Rassurez-vous pourtant : souvent la victime était immolée de bonne grâce, et plus d'une fois les rires et la joie firent retentir les échos du Parc-aux-Cerfs. Laissez d'ailleurs une de ses habitantes vous raconter quelques particularités de son séjour dans le harem royal.

« Ce que nous avions le plus à redouter dans cette espèce de couvent, était l'ennui, qui naquit, dit un de nos meilleurs poëtes, de l'uniformité. Aussi étais-je avide de tout ce qui pouvait servir d'aliment à ma curiosité.

» Un soir, que je me promenais dans le jardin avec Célestine, dont la grossesse avançait, je vois venir à nous une petite brune si piquante et si vive, qu'avant même d'avoir entendu son accent, je dis à Célestine : C'est sûrement une Italienne. Elle nous salue, et nous dit, en assez mauvais français mêlé d'italien : « Eh! dites-moi, le *signore, perchè sono nel questo giardino?* — Je ne puis vous le dire, madame, et il me semble que vous pourriez le savoir mieux que nous. — *No!* Je me promenais *nel gran bosco*, qui est là derrière. J'étais avec mon gouverneur *e venuto un signore francese*, qui m'a dit : *Che era bella*, *è poï*, il m'a donné *la mano*, et m'a fait entrer par une petite grille; quand mon gouverneur *è venuto per entrar*, on lui a poliment *serra la porta al suo nazo;* comme il voulait faire du bruit, on lui a dit : *Che il Re* le ferait prendre s'il ne s'en allait pas; le *conardo* s'est enfui, et me voilà ici sans savoir *che perchè.* » Voilà madame Rouëlle qui vous le dira; et en effet elle venait à elle pour l'engager à se rendre dans le grand salon (celui des présentations). Comme il m'était libre d'y retourner quand cela me plairait, j'y allai pour savoir ce que c'était que cette aventure. Célestine me demanda la permission de rentrer chez elle; je suivis seule l'Italienne et madame Rouëlle. Je traduirai dorénavant ce que disait l'ultramontaine, qui continuait à parler moitié français, moitié italien. « Non, disait-elle à madame Rouëlle, je ne comprends pas

Digitized by Google

cette manière de politesse; me faire entrer et laisser dehors ce pauvre Francini, à qui ma mère, dont il est *il musici*, m'avait confiée pour me faire voir le parc du roi de France, tandis qu'elle se reposait à l'auberge de la Renommée, où elle doit quitter ses chevaux pour prendre la poste et se rendre à Milan : là mon père a une grande considération! — Aussi, reprit la Rouëlle, vous aurez ici tous les égards dus à votre rang. — Je m'embarrasse bien de tout cela; je veux m'en aller. Ma mère va partir, il faut que je la suive en Italie, où elle retourne pour me marier. — On vous mariera ici. — A qui? — A un grand seigneur, qui sera fort riche, et le roi vous dotera. — Mon père n'en a pas besoin; il est, par proportion, aussi riche que le roi de France; il a des terres, des vaisseaux à lui qui font le commerce des Échelles; s'il ne bat pas monnaie avec de l'or et de l'argent, sa signature lui en procure autant qu'il en veut, car il n'a jamais manqué à ses engagements. Il me marie au fils du gouverneur de Milan, le plus beau jeune homme de l'Italie, un peu bête, dit-on, mais si doux, si complaisant, que ma mère m'assure tous les jours que je serai la plus heureuse femme de l'Italie; aussi je grille d'être mariée. J'aurai pour dix mille ducats de diamants, des robes d'or et d'argent, comme ma mère, des estafiers et un *musici*, comme ce pauvre M. Francini. Madame ma mère, quels beaux cris elle aura faits, quand il signor Francini sera arrivé tout seul à l'auberge! »

Nous arrêterons ici les doléances de la jeune Italienne, pour continuer le cours de nos explorations dans Versailles. L'église Saint-Louis, dans le voisinage de laquelle nous sommes depuis assez longtemps, est un grand bâtiment sans élégance, dont Louis XV posa la première pierre en 1743, et dont, malgré le voisinage de l'évêché qui lui donne une certaine importance, nous n'aurions peut-être point parlé si nous n'avions eu à relever ce fait, que, pendant la révolution, elle servit de halle au blé.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Place d'Armes. — Château. — Cour d'honneur. — Chapelle. — Plaisanterie de Roquelaure. — Noces de la princesse de Savoie. — Mariage secret de Louis XIV. — Nycticorax. — Le prédicateur téméraire. — La gerbe de blé. — Opéra. — Le comte de Grammont. — Persée.

Quelques instants suffisent pour nous conduire à l'entrée de la place d'Armes, à l'endroit où aboutit une des extrémités de l'avenue de Sceaux et où l'on voit l'allée d'arbres qui garnit ce côté de la place. Nous félicitons sincèrement le gouvernement d'avoir remplacé par de jeunes tilleuls les affreuses bicoques qui faisaient honte, il y a quelque temps encore, au bon goût de l'administration.

Avancez un peu, car l'immensité de la place offre, lorsqu'on la considère d'une de ses extrémités, une convexité qui nuit à la perspective. Après s'être placé dans un lieu d'observation favorable, on admire le spectacle qui se déroule devant les yeux, soit qu'on les porte sur l'avenue de Paris et sur les deux avenues latérales, soit que, dans une

Digitized by Google

direction opposée, on les arrête avec admiration sur la cour intérieure et sur les bâtiments du château. Les côtés de la place d'armes font seuls disparate avec le reste de ce magnifique ensemble ; au lieu de ces maisons peu harmonieuses, occupées par des entreprises de messageries et par des hôtels, nous voudrions trouver quelques-uns de ces bâtiments du grand siècle, dont la naissance fut contemporaine de celle du palais, et qui durent recevoir dans leur sein plusieurs des seigneurs de la cour de Louis XIV. En effet, les premiers sujets du maître habitaient sans doute à la porte de sa royale demeure. Pourquoi, du moins, ne cache-t-on pas à nos yeux les monuments mesquins d'aujourd'hui, en continuant par des plantations d'arbres l'avenue de Saint-Cloud, ainsi que, de l'autre côté de la place d'Armes, cette rangée de tilleuls, que nous avons signalée, continue l'avenue de Sceaux?

Sans doute les historiens qui viendront, après nous, parler de Versailles, émettront chacun à leur tour leurs projets d'embellissement : heureusement que, de tous les programmes, l'administration peut se dispenser d'en choisir un seul. Quoi qu'il en soit, nous ne continuerons pas moins d'indiquer les améliorations qu'il nous paraîtrait le plus convenable d'apporter à une ville dont la restauration est en quelque sorte à l'ordre du jour. Ainsi, en supposant, d'après notre projet, ces allées d'arbres plantées sur les côtés de la place d'Armes, nous serions bien aises d'y voir figurer quelques-unes des statues dont on a garni, avec tant de peines et d'argent, la cour d'honneur.

La place d'Armes! voici un nom qui lui est justement acquis. C'est bien là une place propre à des parades guerrières : en face, l'avenue de Paris, à droite, une caserne de carabiniers, à gauche une autre caserne. On évaluerait difficilement le nombre de châteaux, de monuments sacrés, que les dernières révolutions ont convertis en casernes.

Digitized by Google

Mais nous sommes arrivés à la grille du *Palais*. Apprêtez toute votre mémoire, tout votre jugement. Considérons les statues, au nombre de douze, que Louis-Philippe vient de faire poser sur des piédestaux le long des rampes latérales de la cour. Je vous devine : vous allez critiquer sans doute leur grandeur. J'avoue que, vues de la place d'Armes, elles ne produisent pas tout l'effet qu'on en espérait peut-être.

Cependant c'est une bonne idée d'avoir créé au château de Versailles une sorte d'avenue, composée des statues des grands hommes qui jadis illustrèrent la France. Cela, il faut l'avouer, dispose l'âme à une bonne impression historique. Et puis, voyez ce Louis XIV en bronze ; n'a-t-il pas bonne grâce sur son coursier, qui semble hennir ? n'a-t-il pas l'air de commander à tous ces maréchaux ? Et n'êtes-vous pas bien aise de faire connaissance avec le maître du palais avant d'oser y pénétrer ? Songez que, du fond de son royal tombeau de Saint-Denis, Louis XIV règne encore à Versailles, et vous verrez bientôt que Louis-Philippe, dont nous aurons plus d'une fois encore occasion de signaler le bon goût et les connaissances historiques, a bien compris, dans l'organisation de son musée, la part qu'il devait réserver aux souvenirs du grand siècle.

Je n'ai pas la prétention de faire une description complète du château de Versailles ; ce travail, qui exigerait un homme spécial, ne pourrait d'ailleurs convenir qu'à des hommes spéciaux. Mon but est, tout modestement, de faire faire avec moi au lecteur une promenade dans les galeries, qu'il visitera sans doute plus d'une fois, en l'arrêtant de temps en temps pour lui conter sur les lieux mêmes quelque anecdote historique. Mais encore faut-il, pour la régularité de cette promenade, établir des divisions : ainsi nous commencerons par examiner la chapelle et toute l'aile du palais, située à droite, jusqu'à la pièce du dragon, puis nous parcourrons le corps central du château, dans lequel se trouvent les grands appartements, et nous terminerons par l'au-

Digitized by Google

tre aile, placée à gauche, dont l'inspection formera un chapitre particulier, attendu que là est l'emplacement des plus belles galeries du nouveau musée.

Le premier objet important qui frappe nos regards est la *Chapelle* : elle n'a de visible extérieurement, de ce côté, que son chevet terminé en rond point et sa face méridionale, donnant sur l'espèce de ruelle et de couloir qui la sépare de l'aile septentrionale des pavillons, sans parler du comble que sa hauteur rend visible de tous les côtés. Voltaire, meilleur juge en poésie qu'en architecture, prétend dans son temple du goût que cette chapelle n'est dans aucune proportion, et qu'elle est longue à un excès ridicule. Tous les connaisseurs ne sont pas du même avis que l'illustre écrivain. La chapelle est le gracieux et dernier ouvrage de Jules Hardouin Mansard, qui n'eut pas la gloire de la voir finir avant sa mort.

La première idée de Louis XIV, qui fit construire la chapelle en 1699, avait été de la revêtir entièrement de marbre. Mais cette magnificence aurait coûté des sommes énormes à une époque où la construction de Versailles avait déjà mis la France à deux doigts de sa ruine. Les ministres, effrayés, ne savaient comment s'y prendre pour détourner le roi de ce nouveau projet. Ils s'adressèrent, pour cet effet, à madame de Maintenon, qui, toute puissante auprès du monarque, était, la seule qui pût faire impunément des remontrances à Louis XIV. Cette femme, qui précédemment avait présenté sans succès le fameux Mémoire de Racine sur les malheurs de la France, employa pour réussir l'arme la plus ordinaire de son sexe, c'est-à-dire l'adresse. Elle représenta au roi que les médecins avaient assuré qu'une chapelle en marbre serait glaciale dans notre climat, et qu'elle pourrait avoir les suites les plus funestes pour la santé de Sa Majesté. Feignant ensuite de s'intéresser vivement à une santé qui lui était si chère, elle conjura Louis XIV d'employer une autre matière que le marbre pour la con-

Digitized by Google

struction de sa chapelle. Le roi, effrayé, renonça alors à son projet, et l'édifice fut construit en pierre.

Avec cette sage modification, la chapelle, à laquelle on a reproché à tort d'être une sorte de colifichet, est demeurée un chef-d'œuvre de goût : son pavé, distribué en compartiments de diverses couleurs, qui rappelle celui du dôme des Invalides à Paris, est si précieux, si brillant et si bien dessiné en mosaïque, qu'on ose à peine y poser les pieds. Lève-t-on les yeux, partout les productions des arts viennent les éblouir. Là, ce sont des bas-reliefs en cuivre ciselé avec un soin infini ; ici, des bronzes de Cousto; au plafond, des peintures de Coypel.

Plus d'un souvenir historique se rattache aussi à ce monument que nous admirons. Vous souvient-il de la mauvaise plaisanterie de Roquelaure, rapportée par un de nos vaudevillistes modernes, et qui fut si désagréable aux bigotes de la cour de Versailles ? Si votre mémoire est infidèle, nous vous conterons le fait. Tous les soirs, le roi venait entendre l'*Angelus* ; les dames le précédaient dans leurs tribunes; on commençait les prières dès que le monarque arrivait. Une fois Roquelaure donne le mot au capitaine des gardes ; celui-ci avance la tête dans la tribune du roi, et annonce tout haut que Sa Majesté ne viendra pas. Aussitôt les dames de se retirer chacune avec sa petite lanterne allumée, et de regagner vitement son logis. Quelques instants après, survient Louis XIV, qui fut tout scandalisé de voir les tribunes vides, et qui, instruit bientôt par Roquelaure lui-même, aurait sans doute trouvé la plaisanterie assez bouffonne si madame de Maintenon n'eût été d'un avis contraire.

Citerons-nous encore, à propos de la chapelle de Versailles, un fait plus sérieux ? Qu'on écoute le récit des noces de la princesse de Savoie :

« Le 7 du présent mois de décembre, la princesse de Savoie a été mariée au duc de Bourgogne ; la bénédiction nuptiale leur a été donnée dans la chapelle de Versailles par

Digitized by Google

le cardinal de Coaslin, à six heures du soir. Les cérémonies du coucher des jeunes époux méritent d'être citées : après le coucher, toute la cour entra dans la chambre de l'illustre mariée; mais, peu d'instants après, le roi en fit sortir les hommes. Tandis que Marie-Adélaïde était déshabillée par toutes les dames présentes, et que la reine d'Angleterre lui présentait la chemise, monseigneur le duc de Bourgogne se déshabillait dans l'antichambre, et la chemise lui était donnée par Jacques II, qui, de toutes ses prérogatives, n'a conservé que celle d'être valet de chambre des princes français le jour de leurs noces. Dès que mademoiselle de Savoie fut au lit, le duc rentra dans la chambre, et se mit au côté droit de la princesse; il y resta à peu près un quart d'heure. Pendant cette station d'apparat, toutes les dames de la duchesse, comprimant une forte envie de rire, entouraient le lit des mariés, qui montraient, dit-on, sur des oreillers garnis de dentelles, deux petites figures honteuses, fort plaisantes pour ces beautés expérimentées. Le duc de Beauvilliers, debout dans la ruelle, veillait, sentinelle vigilante, à ce que tout se passât dans l'ordre, et à ce que rien n'excédât le cérémonial. Au bout de quinze minutes, les dames de la duchesse détournèrent les yeux, ou firent semblant; le prince sortit du lit, alla se rhabiller dans l'antichambre, et rentra chez lui par la salle des gardes.

» Le lendemain et les jours suivants le duc visita sa femme; ils restèrent ensemble deux ou trois heures, mais il y eut toujours des dames dans la chambre. Les époux ne paraissent pas sensiblement contrariés de cette surveillance; ils ne sont d'âge ni l'un ni l'autre à sentir bien vivement ce qu'ils y perdent. Le prince n'a que quinze ans et la princesse n'en a pas encore douze accomplis. Je dois ajouter que le duc ne fut pas, au physique, assez favorisé de la nature pour faire éclore une passion précoce dans une épouse si jeune, si peu propre encore à se pénétrer des belles qualités morales que peut avoir son mari. M. de Bourgogne a de petits yeux qui

Digitized by Google

ne voient les objets qu'en les regardant obliquement; son nez est gros, sa bouche manque de fraîcheur, ses cheveux sont frisés à la manière des nègres, et le teint de son altesse est d'une pâleur teintée de jaune qui n'a rien d'éclatant. Avec un tel visage on n'est pas beau; malheureusement, le corps du prince ne promet pas de racheter ces défauts par une séduisante conformation. Il eut, à ce qu'il paraît, dans sa première jeunesse, quelques dispositions à se courber; les médecins ordonnèrent alors qu'on lui mît un collier; au collier devenu insuffisant, succéda une tringle d'acier appliquée à la colonne vertébrale, et qui, tout entourée de velours qu'elle était, n'en parut pas moins gênante au duc. Bientôt on se crut obligé d'opposer à cet appareil dorsal un mécanisme qui maintenait la poitrine..... Enfin, à force de soins on obtint l'effet qui devait en résulter : le petit-fils de France devint bossu. Voilà ce que c'est que d'être livré à des gens soigneux; ils ne veulent pas que le corps prenne une mauvaise habitude, et ils lui donnent une difformité. Mais s'il manque à M. le duc de Bourgogne beaucoup de qualités qui pourraient faire éclore l'amour de sa femme, rien ne manque à l'éclat des réjouissances auxquelles leur mariage donna lieu : jamais peut-être on ne déploya plus de magnificence à cette cour, qui conclut naguère la paix avec tant d'humilité. Le peuple seul a saisi l'inconvenance de ce contraste; il est silencieux et grave au milieu du délire des courtisans. Mais à Versailles, quel mouvement! quel bruit! Que de carrosses, en roulant la nuit dans cette longue allée d'arbres qui conduit de Paris à Versailles, troublent le sommeil des paisibles villageois! Les spectacles, arrangés pour que le roi puisse les voir sans pécher, les gros jeux où il est entendu qu'on ne pêche pas, même en trichant, les musiques, les danses, *les media noche*, les loteries, tout contribue à prolonger les fêtes du mariage; tout fait oublier aux riches les malheurs du temps. Il y eut jeudi un bal chez le roi; la recherche des habits y fut poussée jusqu'à la folie;

Digitized by Google

les hommes et les femmes étaient couverts de diamants, et pour que les pierreries ressortissent mieux sur la parure des dames, il avait été décidé qu'elles paraîtraient toutes en robes de velours noir, ce qui fut ponctuellement exécuté. Il est difficile de se faire l'idée du coup d'œil que cela produisit dans la grande galerie, éclairée ce soir-là par quatre mille bougies. La duchesse de Bourgogne, héroïne de la fête, avait un petit tablier de dix mille pistoles.

» Après le bal, une magnifique collation prouva qu'au sein de l'opulence, ni le printemps ni l'automne ne refusent leurs dons à l'hiver. Une infinité de tables, qui se trouvèrent transportées dans la galerie comme par enchantement, offraient à l'œil une série de parterres verdoyants émaillés de fleurs. D'autres tables présentaient des arbrisseaux, auxquels pendaient les plus beaux fruits, et d'où s'échappèrent, à la grande surprise des assistants, plusieurs nuées de jolis petits oiseaux. A cette ingénieuse apparition des deux aimables saisons de l'année, succédèrent cent buffets ambulants, où la friandise des convives put choisir parmi les sucreries, les confitures, les pâtés, les conserves les plus exquises et les liqueurs les plus recherchées. M. le duc et madame la duchesse de Bourgogne firent avec grâce les honneurs de ces deux services, au bruit des instruments et des voix mélodieuses de l'Opéra.

» Tandis que tous les sens étaient enivrés à la fois, des filous, moins sensibles aux voluptés que dociles à l'instinct cupide, se glissèrent dans l'assemblée et volèrent beaucoup de pierreries, l'un d'eux poussa l'audace jusqu'à couper un morceau de la robe de la jeune princesse pour enlever une agraffe de diamants. Mais, moins habile que hardi, le voleur se laissa prendre sur le fait par M. le chevalier de Sully..... C'était un homme de la première qualité. Le roi l'interrogea dans son cabinet : « Je vois, lui dit-il, après » avoir entendu ses réponses, aussi embarrassées que peu » satisfaisantes, je vois que vous avez voulu vous procurer

Digitized by Google

» de quoi payer votre habit ; allez, je vous fais grâce. » Les voleurs de grands chemins veulent aussi se procurer de quoi payer leurs habits ; souvent même ils ne détroussent les passants que *par charité ;* cependant on les pend, et l'on fait bien. »

Ce récit nous a un peu éloignés de la chapelle ; hâtons-nous d'y retourner pour être témoins d'un autre mariage ; mariage plus célèbre, moins éclatant, plus douteux aussi, quoiqu'à coup sûr ce ne soit ni le rang des fiancés, ni les présomptions historiques, qui manquent ou à l'illustration des noces, ou à leur certitude.

« Il tombait une neige épaisse ; le vent, qui la chassait devant lui, sifflait autour du vaste bâtiment de l'archevêché, et faisait voler quelques ardoises du gothique édifice de Notre-Dame. M. de Harley, assis auprès d'un grand feu avec son premier aumônier, lui disputait faiblement les dernières figures d'une partie d'échecs, en plaignant les pauvres voyageurs exposés aux atteintes de la bise qui murmurait dans l'air glacial. Tout à coup le marteau de la porte cochère retentit... Bientôt des pas se font entendre dans les appartements ; la porte du cabinet s'ouvre, c'est un courrier de la cour. M. de Paris brise le cachet de la dépêche, le parcourt rapidement, répond : Cela suffit, et le courrier se retire. « Monsieur, dit le pr lat à son premier aumônier, pré» parez un ornement vert, marquez le missel à l'article *de* » *matrimoniis ;* faites mettre le tout dans un carrosse, mon» tez-y vous-même, et attendez-moi. »

» Onze heures sonnaient à la cathédrale quand le carrosse sortit de l'archevêché ; à minuit et demi M. de Harley et son aumônier arrivaient à la grille du château de Versailles. Bontems les y attendait ; il leur fit traverser la cour de marbre, où la trace de leurs pas s'imprimait incessamment sur le tapis éclatant qui la recouvrait. Le fidèle valet de chambre conduisit les deux ecclésiastiques dans le cabinet du roi ; madame de Maintenon, extrêmement parée, y était

Digitized by Google

avec Sa Majesté ; il y avait aussi le marquis de Montchevreuil et le père de Lachaise. En voyant M. de Paris, Louis XIV dit : « Partons. » On traversa silencieusement une longue file de salons, éclairés un moment par la torche que Bontems portait devant son maître, et rendus aussitôt à l'obscurité ; on n'entendait que le bruit du parquet, criant sous les pieds qui le pressaient. Le roi regardait, en suivant la galerie, les nombreux portraits de famille sur lesquels s'arrêtait un instant la lueur ambulante du flambeau ; il pensait peut-être qu'aucun de ces illustres personnages n'avait commis la faiblesse qu'il allait consommer..... Enfin, au moment d'entrer dans la vieille chapelle de Versailles, déjà éclairée pour la cérémonie, les yeux du roi s'arrêtèrent sur un dernier portrait : c'était celui de Marie-Thérèse.... « Oh ! oh ! dit Sa Majesté à Bontems, il m'a semblé qu'elle me regardait avec colère. »

» L'archevêque et le confesseur officièrent ; Montchevreuil et le premier valet de chambre servirent de témoins. Le double *oui* fut prononcé ; les deux parties se donnèrent l'anneau, et le roi de France renoua avec Françoise d'Aubigné les liens de l'hymen, brisés par la mort de l'infante Marie-Thérèse et celle du grotesque Scarron. »

Dans cette même chapelle du château de Versailles, Louis XIV assistait une fois à un motet, où le musicien faisait répéter à plusieurs reprises le mot *nycticorax*, oiseau de nuit. Le monarque demanda au prélat, qui était le plus voisin de lui, ce que c'était que ce nycticorax. Le prélat, qui l'ignorait aussi bien que le roi ne voulut pas demeurer court, et lui répondit : « Sire, c'était un des officiers de la cour de David. »

Un autre jour un prédicateur ose, dans un sermon prononcé devant le roi, blâmer Louis XIV lui-même. Celui-ci, étonné, laisse finir le discours, puis il se contente de dire au faiseur de remontrances : « Mon père, j'aime bien à

Digitized by Google

prendre ma part d'un sermon, mais je n'aime pas qu'on me la fasse. »

Avant de sortir de la chapelle, faisons remarquer au curieux que, pendant la révolution, ce monument a servi de temple à ces hommes qui, sur les ruines du catholicisme, avaient voulu établir un nouveau culte, connu sous le nom de *théophilanthropie*, et dont Laréveillère Lepeaux s'était déclaré le grand-prêtre. Ils célébraient à Versailles leurs fêtes insensées, et, pour symbole de leur dieu, ils avaient placé sur l'autel une gerbe de blé. M. Prudhomme, qui cite aussi ce fait, assure qu'ayant remarqué des toiles d'araignées couvrant la presque totalité de la gerbe de blé, il en avait conclu que les théophilanthropes étaient un peu négligents dans la propreté de leur dieu.

A l'autre extrémité de l'aile septentrionale du palais se trouve la salle de l'Opéra. C'est une des plus belles et des plus grandes de l'Europe : elle peut contenir trois mille personnes. Commencée en 1753 par Louis XV, sur les dessins de Gabriel, et sous la direction du marquis de Ménar, interrompue et reprise plusieurs fois depuis, elle ne fut achevée qu'en 1770, pour les fêtes données à l'occasion du mariage de Louis XVI. La forme de cette salle est un ovale tronqué dans la partie des loges, et carrée dans celle de l'avant-scène, elle est peinte en marbre vert antique et tous les ornements sont dorés en or mat. Dans les fêtes extraordinaires, le théâtre se change en une seconde salle et s'unit à la scène, ainsi que cela se pratique dans nos théâtres actuels à l'époque des bals masqués. Elle peut alors servir à des banquets et à des bals parés. « Nous avons vu la salle de spectacle éclairée » en bougies, dit un historien contemporain : les glaces, les » lustres, les belles peintures et la dorure qui y étaient en » profusion, produisaient un effet merveilleux. Chaque fois » qu'on y jouait un grand opéra, la dépense était de 100,000 » francs. Les loges étaient de velours bleu, avec des franges » d'argent. Au fond de chacune d'elles on voyait une glace

Digitized by Google

» qui reflétait l'éclat d'un demi-lustre garni de douze bou-
» gies ; il y avait aussi un lustre entre les franges extérieures
» des loges. Leur plafond avait été peint par les premiers
» maîtres du temps. » Ces détails nous paraissent exacts, à l'exception peut-être des 100,000 francs de dépense par représentation, chiffre élevé qui s'accorde peu avec l'esprit d'ordre et d'économie de Louis XVI. Le dernier bal de l'Opéra de Versailles, sous le règne de ce prince infortuné, fut celui qui eut lieu à l'occasion du fameux repas donné par les gardes-du-corps aux officiers du régiment de Flandre.

Du temps de Louis XIV, il y avait une autre salle qui existe encore, et qu'on ne montre pas, car elle n'offre rien de curieux. C'est là sans doute que se passèrent plusieurs anecdotes qui nous ont été transmises par l'histoire. C'est là peut-être que Louis XIV prit part à ces *jeux*, flétris par les vers de Racine, dont les allusions indirectes empêchèrent par la suite le monarque de reparaître sur la scène où il aimait à briller. Mais avant cette réforme on vit plus d'une fois le galant Louis XIV venir en costume de berger, soupirer les louanges d'une tendre amie. Ainsi lors des fêtes, dites de l'Ile enchantée, données en l'honneur de mademoiselle de la Vallière, Louis XIV dansa dans la première représentation du *Mariage forcé* de Molière. Voici, à propos de cette solennité, une anecdote assez plaisante, relative à l'un des seigneurs de la cour. Laissons parler un contemporain : « Tout le monde connaît le comte de Grammont, son amour pour mademoiselle Hamilton, sa fuite de Londres après avoir séduit cette jeune personne ; enfin la poursuite des frères Hamilton, qui demandèrent au gentilhomme français s'il n'avait rien oublié en Angleterre, et en reçurent cette réponse : « Pardonnez-
» moi, j'ai oublié d'épouser votre sœur, et je retourne à
» Londres avec vous pour finir cette affaire. » Tel est le sujet que Molière a traité avec une gaieté plus folle que véritablement comique ; le personnage copié a ri plus fort que

Digitized by Google

les autres spectateurs. Pendant la représentation de Versailles, Grammont, le plus hardi, le plus dissolu, le plus rusé de tous les courtisans, courait de loge en loge, répétant à toutes les dames : « C'est pourtant moi que ce » drôle de Molière a mis en scène ; ah ! les hommes à bonnes » fortunes sont bons à toutes sauces. » Puis il s'éloignait en riant. »

Au reste, il paraît, d'après quelques autres souvenirs de la cour de Louis XIV, qu'on ne se servait pas toujours du petit théâtre de l'intérieur du palais. Le roi voulait-il employer agréablement sa soirée, il donnait des ordres, et aussitôt on élevait un théâtre comme par enchantement, on faisait venir des acteurs de Paris, on montait la pièce en deux heures, et le soir la volonté royale était exécutée de point en point. Voici un exemple de ces improvisations féeriques. Une fois Louis XIV demande qu'on joue Persée [1] le soir même. Il était encore de bonne heure. On commence à monter un théâtre dans la cour du château ; mais une grande pluie étant survenue à midi, il fallut abandonner ce travail. Le roi ne songeait plus au spectacle, lorsqu'à sa grande surprise on vint lui annoncer, à huit heures et demie du soir, que *Persée* allait être joué dans le manége. A midi ce lieu était encore rempli de chevaux, et quelques heures plus tard la métamorphose était opérée : théâtre, orchestre, tentures, tout se trouva prêt, et tout fut du meilleur goût. Dans ce court espace de temps, de gros orangers avaient été montés sur le théâtre, dont ils occupaient tout le pourtour. Le fond de la scène était garni d'une épaisse feuillée, formée de véritables branches d'arbres coupées dans la forêt ; on avait placé avec art, au milieu de ce massif, un grand nombre de girandoles qui produisaient le meilleur effet.

[1] Opéra de Quinault.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

Grand escalier — Vestibule. — Grands appartemens. — Salon d'Hercule. — Embellissements. — Grâces de Pradier. — Petits appartements. — Meuble précieux. — Le doge de Gênes. — Franklin à Paris. — Confessionnal du roi. — Chambre de Louis XV. — Mort du duc d'Orléans. — L'abbé Dubois. — Ses immenses revenus. — Chambre de Louis XIV. — Bontems. — Naissance du Dauphin. — Louis XVI et la révolution. — Vol au château. — Fêtes. — Madame de Mollère.

Quand on a visité la chapelle et l'Opéra, on a tout vu dans l'aile septentrionale du château. Le grand escalier en pierre de taille, par lequel on monte au premier étage, serait, partout ailleurs qu'au palais de Versailles, cité pour sa hardiesse réunie à la solidité.

Arrivé à cet étage, on trouve un beau vestibule qui conduit aux grands appartements. Ici commence pour nous une immense difficulté. Citer par ordre chacune de ces grandes pièces dorées qui se suivent, indiquer les principaux événements historiques dont quelques-unes d'entre elles ont été le théâtre, tout cela est une tâche facile. Mais isoler la description du château de celle du musée, voilà une nécessité à laquelle nous sommes réduits, malgré nos répugnances. En effet, le musée Louis-Philippe ne commence pas dans le pa-

Digitized by Google

lais ici ou là ; il est partout, ou, pour mieux dire, tout le palais est le musée. Ainsi, dès que vous mettez le pied dans un appartement, vous y trouvez un tableau nouveau, une restauration, une modification. Au salon d'Hercule, par exemple, par où l'on entre dans les grands appartements, la belle Cène de Léonard de Vinci, qui n'était pas dans son jour, a été remplacée par un tableau de Vandermeulen, représentant le passage du Rhin.

Pour être historien fidèle, il faudrait donc faire marcher parallèlement la description des appartements grands ou petits, et le récit des modifications introduites par les travaux du Musée. Mais si l'on considère que le Musée, de création vraiment nouvelle, occupe principalement l'aile du midi, et que les grands appartements ont subi très-peu de changements, on nous pardonnera d'avoir, pour plus de clarté, fait de leur description un chapitre spécial, et d'avoir réservé tout ce qui est relatif au nouveau musée pour une mention particulière.

En entrant dans le salon d'Hercule, on aperçoit déjà des traces des immenses travaux dont Versailles vient d'être l'objet : ce sont des rampes en fer creux, vernies en rouge-violet, destinées à empêcher les curieux d'approcher de trop près des tableaux. Des banquettes en velours cramoisi, ornées de franges d'or, meublent chaque pièce.

Je vous ferai rapidement traverser le salon de l'Abondance, où vous voyez le joli groupe moderne des trois Grâces de Pradier. Je ne vous arrêterai pas non plus bien longtemps dans les salons de Vénus, de Diane, de Mars, de Mercure, d'Apollon, de la Guerre, ou dans la galerie Le Brun. Quand vous irez à Versailles et que vous parcourrez le château, ne vous arrêtez pas trop à ces premières merveilles, si vous voulez ne point vous fatiguer, afin de tout voir.

Revenez plutôt avec moi jusqu'au salon de Vénus, d'où nous passerons dans les petits appartements. Là nous allons nous retrouver avec tous les souvenirs de l'histoire passée ou

Digitized by Google

contemporaine, et dans ce dédale d'événements croisés, nous vous servirons de cicérone, laissant aux officiers du château le soin de vous faire remarquer dans le reste du palais le nombre et la beauté des colonnes de marbre, la richesse des dorures, et de vous désigner par les noms les plus modernes les salons où vous portez vos pas.

La première pièce qui s'offre à vous, dans les petits appartements, est ornée de meubles récemment envoyés par Louis-Philippe. On remarque surtout une sorte de buffet dont les peintures, en porcelaine de Sèvres, sont du meilleur goût et du travail le plus précieux. Les événements historiques, retracés par ces peintures, méritent d'être rapportés dans notre livre puisqu'ils se sont tous passés au château de Versailles. Là c'est Louis XIV recevant le doge de Gênes, humilié par la puissance française, événement que les historiens ont raconté ainsi qu'il suit :

Le doge de Gênes, Francesco Imperiale Lescaro, accompagné des sénateurs Lomellino, Garibaldi, Durazzo et Salviago, a été admis à l'audience du roi, pour faire les soumissions de cette république italienne. Louis XIV, superbement vêtu, était sur son trône et environné de tous les officiers de la couronne. Le doge était habillé de velours rouge, avec un bonnet de la même étoffe. Les sénateurs étaient vêtus et coiffés de velours noir. *Lescaro* resta couvert pendant sa harangue, mais il levait souvent son bonnet en parlant. Le roi et ses officiers demeurèrent également couverts, ainsi que les quatre sénateurs génois. « Grand roi, dit le doge, les » citoyens de Gênes ont une douleur très-vive des sujets de » mécontentement qu'ils ont donnés à votre majesté ; ils ne » pourront jamais s'en consoler que vous ne leur ayez accordé vos bonnes grâces. C'est pour vous marquer l'extrême désir qu'ils ont de les mériter qu'ils envoient leur » doge avec quatre sénateurs auprès de votre majesté, espérant qu'une si singulière démonstration de respect vous » convaincra, grand roi, de tout le prix que le sénat et le

Digitized by Google

« peuple génois attachent à votre royale bienveillance. » Après que le roi eut répondu, chaque sénateur prit à son tour la parole ; pendant leurs harangues, eux et le doge restèrent découverts.

Les jours suivants, le doge seul assista au dîner du roi, et fut admis à plusieurs levers. Les relations de la députation génoise avec les ministres de sa majesté ne furent pas aussi agréables pour ces étrangers que le cérémonial de leur réception ; on leur imposa de rudes conditions, ce qui fit dire à Lescaro : « Le roi ôte à nos cœurs la liberté par la manière » dont il nous reçoit, mais ses ministres nous la rendent. » Le sentiment de l'humiliation du doge ne cessa même pas un instant de dominer toutes ses pensées, au milieu des fêtes qu'on lui donna. « Que trouvez-vous de plus étonnant à Versailles ? » lui demandait-on un jour. — « C'est de m'y voir, » répondit-il.

Plus loin, sur ce buffet, dont l'histoire du doge ne vous a sans doute pas fait perdre le souvenir, vous apercevez le même Louis XVI recevant Franklin, l'imprimeur américain, Franklin qui *inventait* le paratonnerre en même temps qu'il soutenait les droits politiques de sa patrie ! Un jour cet homme unique apparut à Versailles étonné de la prudence de cette verte vieillesse et de cette langue du patriotisme, avec laquelle l'Américain subjugua même la cour de Louis XVI.

Habile diplomate dans sa simplicité, Franklin comprit la force de son ascendant ; il lui fut facile de gagner M. de Maurepas, en le flattant de la gloire d'attacher son nom à l'affranchissement d'une vaste contrée, et d'acquérir la reconnaissance de toute une nation ; il s'y prit avec tant d'adresse auprès du roi et du ministre, soutenu qu'il était par l'opinion générale, qu'en 1778, le 6 février, on signa à Versailles un traité de commerce et d'alliance avec les états d'Amérique. Ce n'était rien moins qu'une déclaration de guerre contre la Grande-Bretagne.

Vous voyez encore sur le meuble qui retrace les faits les

Digitized by Google

plus saillants de l'histoire de Versailles, Louis XVI recevant La Peyrouse et lui remettant le plan du fameux voyage autour du monde.

Le salon qui s'offre ensuite à vos regards est celui des aides de camp, où Louis-Philippe vient de faire placer un très-beau meuble antique.

Plus loin est le salon des Pendules. A quelques pas, vous entrez dans un petit cabinet ; vous apercevez un prie-dieu avec un coussin de velours cramoisi et un fauteuil de même étoffe ; c'est le confessionnal du roi. Il est séparé d'un autre petit cabinet par une porte où l'on a ménagé une grande vitre qui permettait à un garde du corps, en faction à côté du confessionnal, de surveiller tous les mouvements du prêtre sans cependant pouvoir entendre les aveux du roi.

Dans l'ancienne salle des gardes du roi, Louis-Philippe a fait mettre une lampe suspendue au plafond ; c'est sans contredit le plus gracieux ouvrage de ce genre qui se trouve au château : sur la cheminée votre guide vous fera remarquer une agathe d'un seul morceau, haute d'environ deux pieds et taillée en forme de pyramide.

Dans la chambre de *la Cassette* il n'y a rien de curieux, qu'une énorme caisse placée le long d'une fenêtre sur une tablette de marbre. C'est là, dit-on, que Louis XVI renfermait son trésor. On pense bien que de toutes les richesses que ce coffre a pu contenir, il ne reste plus aujourd'hui qu'un chiffre assez douteux.

Mais silence, nous approchons d'une enceinte sacrée ; voici la chambre où Louis XV est mort. Dans cette alcôve, aujourd'hui privée de son lit royal, s'éteignit le fils aîné d'un siècle impur, victime d'une horrible débauche faite à Trianon, sous les yeux et par les conseils de madame Dubarry.

Non loin de cette chambre mortuaire, le régent avait, quelques années auparavant, rendu le dernier soupir. Li-

Digitized by Google

sons dans les mémoires de Saint-Simon, mémoires qui reflètent si fidèlement les mœurs et les événements de l'époque, le récit de la mort du duc d'Orléans.

« J'allai, le 21 décembre, de Meudon à Versailles, au sortir de table, chez M. le duc d'Orléans; je fus trois quarts d'heure seul avec lui dans son cabinet, où je l'avais trouvé seul. Nous nous y promenâmes toujours parlant d'affaires, dont il allait rendre compte au roi ce jour-là même. Je ne trouvai nulle différence à son état ordinaire, épaissi et appesanti depuis quelque temps, mais l'esprit net et le raisonnement tel qu'il l'eut toujours. Je revins tout de suite à Meudon; j'y causai en arrivant avec madame de Saint-Simon quelque temps. La saison faisait que nous y avions peu de monde; je la laissai dans son cabinet, et je m'en allai dans le mien. Au bout d'une heure au plus j'entends des cris et un vacarme subit; je sors, et je trouve madame de Saint-Simon tout effrayée, qui m'amenait un palefrenier du marquis de Ruffec, qui de Versailles me mandait que M. le duc d'Orléans était en apoplexie. J'en fus vivement touché, mais nullement surpris; je m'y attendais, comme on a vu, depuis longtemps. Je pétille après ma voiture, qui me fit attendre par l'éloignement du château neuf aux écuries; je me jette dedans, et m'en vais tant que je puis à la porte du parc; autre courrier de M. de Ruffec qui m'arrête, et qui m'apprend que c'en est fait. Je demeurai là plus d'une demi-heure, absorbé en douleur et en réflexions. A la fin je pris mon parti d'aller à Versailles, où j'allai tout droit m'enfermer dans mon appartement. Madame Falari, aventurière fort jolie, qui avait épousé un autre aventurier, frère de la duchesse de Béthune, était une des maîtresses du malheureux prince. Son sac était fait pour aller travailler chez le roi, et il causa près d'une heure avec elle en attendant celle du roi. Comme il était tout proche, assis près d'elle, chacun dans un fauteuil, il se laissa tomber de côté sur elle, et oncques depuis n'eut pas le moindre signe de connaissance, pas la plus légère apparence.

Digitized by Google

» La Falari, effrayée au point qu'on peut imaginer, cria au secours de toute sa force, et redoubla ses cris. Voyant que personne ne répondait, elle appuya comme elle put ce pauvre prince sur les deux bras contigus des fauteuils, courut dans le grand cabinet, dans les antichambres, sans trouver qui que ce soit, enfin dans la cour et dans la galerie basse. C'était sur l'heure du travail avec le roi, où les gens de M. le duc d'Orléans étaient sûrs que personne ne venait chez lui, et qu'il n'avait que faire d'eux, parce qu'il montait seul chez le roi, par le petit escalier de son caveau, c'est-à-dire de sa garde-robe, qui donnait dans la dernière antichambre du roi, où celui qui portait son sac (1) l'attendait, et sortait à l'ordinaire par le grand escalier et par la salle des gardes. Enfin la Falari amena du monde, mais point de secours, qu'elle envoya chercher par qui elle trouva sous sa main. Le hasard, ou pour mieux dire la Providence, avait arrangé ce funeste événement à une heure où chacun était d'ordinaire allé à ses affaires ou en visite; de sorte qu'il s'écoula une bonne demi-heure avant qu'il ne vint ni médecin ni chirurgien, et un peu moins pour avoir des domestiques de M. le duc d'Orléans.

» Sitôt que les gens du métier l'eurent envisagé, ils le jugèrent sans espérance. On l'étendit à la hâte sur le parquet, on l'y saigna; il ne donna pas le moindre signe de vie pour tout ce qu'on put lui faire. En un instant que les premiers furent avertis, chacun de toute espèce accourut; le grand et le petit cabinet étaient pleins de monde. En moins de deux heures tout fut fini, et peu à peu la solitude y fut aussi grande qu'avait été la foule. Tel est ce monde et son néant. »

Cette fin d'un prince du sang royal attriste le cœur. J'aime bien mieux les couleurs moins sombres et plus satiriques du récit de la mort de l'abbé Dubois : son souvenir trouve d'ail-

(1) A cette époque on n'avait pas encore fait usage des portefeuilles *ministériels*.

Digitized by Google

leurs ici tout naturellement sa place. On sait que l'abbé, ou plutôt le cardinal Dubois mourut à Versailles. « Il avait, dit le chroniqueur, caché son mal tant qu'il avait pu, mais sa cavalcade à la revue du roi l'avait aigri au point qu'il ne put plus le dissimuler à ceux de qui il pouvait espérer des secours. Il n'oublia rien cependant pour le dissimuler au monde ; il allait tant qu'il pouvait au conseil, faisait avertir les ambassadeurs qu'il irait à Paris, et n'y allait point, et chez lui se rendait invisible, et faisait des sorties épouvantables à quiconque s'avisait de lui vouloir dire quelque chose dans sa chaise à porteur, entre le vieux château et le château neuf où il logeait, ou en entrant ou sortant de sa chaise. Le samedi, 7 août, il se trouva si mal que les chirurgiens et les médecins lui déclarèrent qu'il lui fallait faire une opération qui était très-urgente, sans laquelle il ne pouvait espérer de vivre que fort peu de jours, parce que l'abcès, ayant crevé dans la vessie le jour qu'il avait monté à cheval, y mettrait la gangrène, si elle n'y était déjà, par l'épanchement du pus, et lui dirent qu'il fallait le transporter sur-le-champ à Versailles pour lui faire cette opération. Le trouble de cette terrible annonce l'abattit si fort, qu'il ne put être transporté en litière de tout le lendemain dimanche 8 ; mais, le lundi 9, il le fut à cinq heures du matin.

» Après l'avoir laissé un peu se reposer, les médecins et les chirurgiens lui proposèrent de recevoir les sacrements et de lui faire l'opération aussitôt après. Cela ne fut pas reçu paisiblement ; il n'était presque point sorti de furie depuis le jour de la revue ; elle avait encore augmenté le samedi sur l'annonce de l'opération. Néanmoins, quelque temps après, il envoya chercher un récollet de Versailles, avec qui il fut environ un quart d'heure. Un aussi grand homme de bien, et si préparé, n'avait pas besoin davantage. C'est d'ailleurs le privilége des dernières confessions des premiers ministres. Comme on rentra dans sa chambre, on lui proposa de recevoir le viatique ; il s'écria que cela était bientôt dit, mais qu'il y

Digitized by Google

avait un cérémonial pour les cardinaux, qu'il ne savait pas, et qu'il fallait envoyer le demander au cardinal de Bissy, à Paris. Chacun se regarda, et comprit qu'il voulait tirer de longue; mais, comme l'opération pressait, ils la lui proposèrent sans attendre davantage. Il les envoya promener avec fureur, et n'en voulut plus ouïr parler.

» La faculté, qui voyait le danger imminent du moindre retardement, le manda à M. le duc d'Orléans, à Meudon, qui sur-le-champ vint à Versailles dans la première voiture qu'il trouva sous sa main. Il exhorta le cardinal à l'opération, puis demanda à la faculté s'il y avait de la sûreté en la faisant. Les chirurgiens et les médecins répondirent qu'ils ne pouvaient rien assurer là-dessus, mais bien que le cardinal n'avait pas deux heures à vivre, si on ne la lui faisait tout à l'heure. M. le duc d'Orléans retourna au lit du malade, et le pria tant et si bien qu'il y consentit. L'opération se fit donc sur les cinq heures, en cinq minutes, par La Peyronie, premier chirurgien du roi, en survivance de Maréchal, qui était présent avec Chirac et quelques autres médecins et chirurgiens les plus célèbres. Le cardinal cria et tempêta étrangement; M. le duc d'Orléans rentra dans la chambre aussitôt après, où la faculté ne lui dissimula pas qu'à la nature de la plaie et de ce qui en était sorti, le malade n'en avait pas pour longtemps. Il mourut précisément vingt-quatre heures après, 10 août, à cinq heures du soir, grinçant les dents contre ses chirurgiens et contre Chirac, auxquels il n'avait cessé de chanter pouille.

» On lui avait proposé l'extrême-onction. De communion il ne s'en parla plus, ni d'aucun prêtre auprès de lui; et il finit ainsi sa vie dans le plus grand désespoir et dans la rage de la quitter. Aussi la fortune s'était-elle bien joué de lui : elle se fit acheter chèrement et longuement par toutes sortes de peines, de soins, de projets, de menées, d'inquiétudes, de travaux et de tourments d'esprit, et se déploya enfin sur lui par des torrents précipités de grandeurs, de

Digitized by Google

puissance, de richesses démesurées, pour ne l'en laisser jouir que quatre ans après, dont je mets l'époque à sa charge de secrétaire d'état, et deux seulement si on la met à son cardinalat et à son premier ministère, pour lui tout arracher au plus riant et au plus complet de sa jouissance, à soixante-six ans. Il mourut donc maître absolu de son maître, et moins premier ministre qu'exerçant toute la plénitude et toute l'indépendance de toute la puissance et de toute l'autorité royale; surintendant des postes, cardinal, archevêque de Cambrai, avec sept abbayes, dont il fut insatiable jusqu'à la fin, et il avait commencé des ouvertures pour s'emparer de celles de Cîteaux, de Prémontré et des autres chefs d'ordre, et il fut avéré après qu'il recevait une pension d'Angleterre de 40,000 livres sterling. J'ai eu la curiosité de rechercher son revenu, et j'ai cru curieux de mettre ici ce que j'en ai trouvé, en diminuant même celui des bénéfices, pour éviter toute enflure. »

Cambrai.	120,000 livres.
Nogent-sous-Coucy.	10,000
Saint-Just.	10,000
Clairvaux.	12,000
Bourgueil.	12,000
Berg-Saint-Vinox.	60,000
Saint-Bertin.	50,000
Tercamp.	20,000
Premier ministre.	150,000
Les postes.	100,000
La pension d'Angleterre. . .	960,000
Total général.	1,504,000 livres.

On a bien des exemples de gens que la fortune a pris en quelque sorte par la main, pour les conduire des conditions les plus humbles jusqu'aux degrés les plus élevés et les plus éclatants; mais il y a peu d'hommes qui, sous ce rapport,

Digitized by Google

aient été aussi favorisés que l'abbé Dubois. Nous céderions volontiers au plaisir de tracer son portrait, si le duc de Saint-Simon ne l'avait esquissé d'une main de maître (Mém., t. XX). Ajoutons que ce portrait appartient plutôt à l'histoire qu'à ce recueil de souvenirs détachés. Consignons seulement ici deux faits empruntés à la biographie du spirituel, bizarre et immoral abbé.

« Le jour de Pâques d'après qu'il fut cardinal, il se réveille sur les huit heures, et sonne à rompre les sonnettes, et le voilà à blasphémer horriblement après ses gens, à vomir mille ordures et mille injures, et à crier à pleine tête de ce qu'ils ne l'avaient pas éveillé, qu'il voulait dire la messe, qu'il ne savait plus où en prendre le temps avec toutes les affaires qu'il avait. Ce qu'il fit de mieux, après une si belle préparation, ce fut de ne la dire pas, et je ne sais s'il l'a jamais dite depuis son sacre.

» Il mangeait tous les soirs un poulet pour tout souper, et seul. Je ne sais par quelle méprise ce poulet fut oublié un soir par ses gens. Comme il fut près de se coucher, il s'avisa de son poulet, sonna, cria, tempêta après ses gens, qui accoururent et qui l'écoutèrent froidement. Le voilà à crier de plus belle après son poulet et après ses gens de le servir si tard. Il fut bien étonné qu'ils lui répondirent tranquillement qu'il avait mangé son poulet, mais que, s'il lui plaisait, ils en allaient faire mettre un autre à la broche. « Comment, dit-il, j'ai mangé mon poulet ? » L'assertion hardie et froide de ses gens le persuada, et ils se moquèrent de lui. »

Mais oublions l'abbé Dubois et les saturnales de son époque. Revenons à un siècle plus glorieux. Inclinons respectueusement nos têtes. Nous entrons dans la chambre de Louis XIV. Le lit de parade est orné de la draperie brodée par madame de Maintenon; les rideaux du baldaquin sont également un ouvrage de Saint-Cyr. Voyez : la somptueuse balustrade d'or est fermée. Sur le prie-dieu sont les heures du roi : jamais la chambre de celui dont l'Europe attendait

Digitized by Google

un signe pour s'agenouiller ou se lever ne fut plus splendide et plus brillante. Ne vous semble-t-il pas, dans l'illusion imposante qui vous saisit, voir Louis XIV lui-même descendre d'un de ces grands portraits qui sont là partout : il se dépouille de son manteau fleurdelysé; il cherche, de son regard plein de majesté, les hommages de ses nombreux, courtisans. Puis voici venir Bontemps, le valet de chambre qui achève la toilette du prince. Après le coucher, voyez-vous ce même Bontemps s'incliner respectueusement vers le lit du roi, et le prier de faire recommander au premier président un procès qu'il avait soutenu contre son beau-père. Prêtez l'oreille : « Sire, dit le valet de chambre, vous n'avez qu'à prononcer un mot ! » — N'entendez-vous pas la réponse de Louis XIV : « Ce n'est pas de quoi je suis en peine ; mais, dis-moi, si tu étais à la place de ton beau-père, et ton beau-père à la tienne, serais-tu bien aise que je dise ce mot ? »

Depuis que le grand roi est mort, dans cette chambre où vous êtes maintenant, muet d'admiration, personne ne l'a occupée ; d'autres événements importants se sont néanmoins passés en ce même lieu. Mais, avant de vous en faire le récit, laissez moi vous dérouler une page peu connue de l'histoire au sujet de la naissance de Louis XIV. Vous le savez, elle eut lieu à Saint-Germain ; mais cela ne la rend pas étrangère à notre sujet. Quand l'histoire va s'établir à Versailles, elle peut, avec à-propos, rappeler tous les faits du grand règne, dans quelque lieu qu'il se soient passés.

Un paysan, nommé Pierre Vacher, du village de Sainte-Geneviève-des-Bois, avait annoncé à la reine Anne d'Autriche qu'elle accoucherait d'un fils le samedi 4 septembre 1638. La délivrance n'eut lieu que le lendemain, ainsi qu'on le voit dans une ancienne chronique (citée par le Cérémonial français. t. I). « Le dimanche, 5 dudit mois de septembre, sur les deux ou trois heures du matin, la reine commença de sentir les vrais signes de sa grossesse, ce qu'elle avait éprouvé sur les onze heures du soir précédent s'étant

Digitized by Google

aussitôt passé. Elle voulut que l'évêque de Lisieux dît la messe dans sa chambre sur les quatre heures du matin. Et comme, par son commandement le sieur Seguier, évêque de Meaux, premier aumônier du roi, se disposait à en dire une autre, les douleurs s'augmentant, on alla avertir le roi. Lequel la vint voir; mais prenant le soin de la santé du roi, qu'elle savait avoir besoin d'aller prendre son repas, l'en pressa tant que sa majesté s'y en alla. Enfin, c'était sur les onze heures du matin, le roi ne venait que de se mettre à table, n'y ayant pas un quart d'heure qu'il avait quitté la reine, lors qu'on vint lui dire qu'elle accouchait. Il y court; dès l'entrée, la marquise de Sénecey, dame d'honneur de la reine, dit à sa majesté que la reine était accouchée d'un dauphin: et la dame Péronne, sage-femme, qui l'avait assistée par le conseil des médecins et chirurgiens de leur maison les plus expérimentés en telles affaires, fit voir l'enfant au roi, et lui fit remarquer sa beauté et grandeur extraordinaires. A l'instant chacun s'écria: *C'est un dauphin, c'est un dauphin*: et cette parole se porta aussi vite qu'un éclair par toute la cour, et quatre dauphins argentés, d'un grand obélisque planté devant le vieil château de Saint-Germain, aidèrent à épandre cette nouvelle dans le peuple, avec le vin qu'ils versèrent tout le jour, et continuèrent le reste de la nuit en grande abondance.»

Le dauphin fut ondoyé en vue de la reine par le sieur Séguier, premier aumônier.

» A une heure après midi, le roi alla faire chanter le *Te Deum* dans la chapelle du vieux château, accompagné des Cent-Suisses de sa garde, et suivi de Monsieur, du chancelier de France, des ducs de Montbazon et d'Uzès, des sieurs de Liancourt, de Mortemar, de Souvré, du comte de Tresmes, et, en un mot, de toute la cour, qui était si grosse toute cette semaine, qu'il était malaisé de trouver gîte à Saint-Germain, encore qu'il y eût lors des gardes aux principales avenues, qui n'en permettaient l'abord qu'aux personnes qui ne venaient point de lieu suspect de maladie.

Digitized by Google

» Au sortir de la chapelle, le dauphin, ayant été allaité par madame de la Giraudière, sa nourrice, les gardes en haie, fut porté en son appartement, meublé de damas blanc, et mis entre les mains de la marquise douairière de Lansac, sa gouvernante..... »

On lirait sans doute encore avec intérêt la description des fêtes et des cérémonies qui signalèrent à Paris la naissance du fils de Louis XIII; mais ces détails seraient trop longs, et aussi bien il est temps de revenir à la chambre à coucher de Versailles, que nous avons quittée pour aller à Saint-Germain.

Cette chambre donne sur le balcon de la cour de marbre par trois grandes portes vitrées et cintrées, qui regardent l'avenue de Paris et le soleil levant. Ce fut dans cette même chambre, à ce même salon, où tout respirait la gloire et la puissance de Louis XIV, que son arrière-petit-fils vint, accompagné de la reine et de ses enfants, haranguer la populace furieuse et menaçante, qui, après lui avoir arraché le sceptre, l'arracha lui-même à son palais, et l'entraîna dans celui qu'il ne devait quitter que pour passer au Temple et du Temple à l'échafaud!

L'histoire nous a conservé le souvenir du courage de ce prince infortuné dans la journée du 6 octobre 1789, alors qu'une troupe de furieux, accourus de Paris, avaient pénétré de force dans le château, et se ruaient jusqu'à l'appartement de la reine.

Tremblant pour les jours de son fils, le roi courut à la chambre de ce précieux enfant, et l'emporta dans ses bras. En cet instant critique, la bougie qui l'éclairait vint à s'éteindre : « Tenez ma robe de chambre, dit tranquillement Louis XVI à l'une des femmes de service! Arrivé à tâtons dans sa chambre, il y trouva la reine, Madame Royale, Monsieur, Madame, madame Élisabeth et madame de Tourzel, gouvernante des enfants de France. La famille Royale, ainsi réunie, attendit avec moins d'effroi le sort qui la menaçait.

Digitized by Google

Avant de quitter la chambre de Louis XIV, jetons un dernier regard sur le beau plafond où Paul Véronèse a laissé un de ses chefs-d'œuvre, la Chute des géants.

Nous visiterons rapidement la salle du conseil, qui conduit à la chambre à coucher de Louis XVI. Le roi Louis-Philippe a fait restaurer cette pièce, ainsi que le grand et le petit cabinet, le cabinet des médailles, le cabinet de la vaisselle d'or et celui de la bibliothèque du roi, qu'on trouve à la suite les uns des autres. La salle à manger est également restaurée et remeublée. Elle était assez triste avant les réparations qu'on vient de lui faire subir. C'est là peut-être que s'est passé, sous Louis XIV, un des épisodes du fameux vol dont parlent les historiens du temps : « Aux écuries du roi, où logeaient plus de trois cents personnes, et où veillaient, chaque nuit, cinquante ou soixante officiers ou valets, les housses et caparaçons des chevaux furent enlevés sans qu'on pût soupçonner par qui, ni même à quelle heure ce vol audacieux fut commis ; les harnachements volés valaient plus de cinquante mille écus. M. le grand écuyer a fait faire les plus minutieuses recherches dans toutes les parties du palais, et dans presque toutes les maisons de la ville ; on a dépêché sur toutes les routes avant que les voleurs eussent pu s'éloigner seulement de cinq lieues ; ces démarches n'ont rien appris : on n'a pas obtenu le moindre indice. Mais voilà quelque chose de plus fort : le grand appartement, c'est-à-dire cette longue file de pièces, qui s'étend depuis la galerie jusqu'aux cabinets du roi, est garni de meubles de velours cramoisi, avec crépines et franges d'or. Que devint le pauvre Bontemps lorsqu'il trouva, une semaine après l'événement des écuries, tous ses fauteuils, tous ses pliants, toutes ses tentures dégarnis de leurs riches ornements, qui avaient été coupés par des êtres non moins invisibles que les voleurs des housses et des caparaçons ! Ce dernier coup était réellement une sorte de prodige, dans un lieu où jamais une foule nombreuse ne cesse de circuler

Digitized by Google

à toute heure du jour, et que plusieurs centaines de gardes parcourent la nuit. On avait reconnu l'inutilité des perquisitions ; de nouvelles franges furent commandées, et l'on ne songeait plus à cette affaire, lorsqu'un soir, au souper du roi, un gros et lourd paquet, lancé du milieu de la foule des courtisans, arriva sur la table, et fit, par sa pesanteur, bondir, en résonnant, tous les plats d'argent. Une torsade, échappée en l'air du paquet mal formé, tomba en même temps sur la perruque du roi : « Ah ! ah ! dit sa majesté, je crois » que ce sont mes franges qui me reviennent ; mais au diable » le moyen de restitution ; quelques pouces de plus et j'étais » assommé. » M. de Livry, en enlevant le paquet, aperçut un petit billet qu'on avait attaché ; le roi voulut le voir ; il renfermait ces mots, d'une écriture évidemment contrefaite : « Reprends tes franges, Bontemps ; la peine en passe le plai- » sir. Nos baise-mains au roi. » — « Voilà, dit sa majesté, qui » me paraît bien insolent. » Le paquet-d'or parfilé était si pesant, qu'à peine M. de Livry put le soulever. Il appela à son aide un garçon bleu, qui emporta les franges, et l'on ne s'en occupa plus. Mais les officiers de service firent fermer les portes ; ils examinèrent toutes les personnes qui assistaient au souper du roi : toutes étaient connues, à l'exception d'une seule, qui se dit homme de qualité de la Saintonge, et ami du duc de Gèvres. Ce seigneur, ayant été prévenu, se rendit au palais, reconnut le Saintongeois, et en répondit. Aucun des assistants n'avait vu lancer le paquet ; aucun n'avait senti, dans une foule cependant très-serrée, le violent mouvement de bras qu'il avait fallu faire pour donner l'impulsion à un tel fardeau. « Allons, dit » Louis XIV en se couchant, il y a des magiciens chez moi : » bonsoir, messieurs, nous nous reverrons demain matin, » s'il leur plaît de me laisser dans mon lit. »

En revenant sur nos pas, nous trouvons la fameuse salle connue sous le nom de l'Œil-de-Bœuf. Cette pièce, ainsi appelée à cause de la forme ronde de la fenêtre qui l'éclaire

Digitized by Google

en abat-jour, est connue par les bruits, les mouvements, les passions, les intrigues de la cour de Louis XIV, qui venaient là s'agiter, se faire entendre, se nouer ou se dénouer. Êtes-vous à l'affût d'une chronique scandaleuse? venez à l'Œil-de-Bœuf: bientôt vous serez instruit de ce que vous désirez savoir. Voulez-vous être initié aux mœurs des courtisans? venez en ce lieu; car il reflète avec fidélité la physionomie du palais. Que de malins propos se sont dits à l'oreille dans cette galerie! que de liaisons commencées ou rompues! que d'éclats de rire ont retenti sous ces voûtes! que de brillants seigneurs, de belles, de riches, de somptueuses dames sont venus étaler ici leur faste et leur orgueil! Mais comment le luxe et la gaieté ne seraient-ils pas les hôtes du palais de Versailles? Louis XIV est dans tout l'éclat de son règne et de sa jeunesse : il aime les plaisirs à l'excès. L'amour, qui est son dieu tutélaire, envoie partout sur les pas du jeune monarque les plus gracieuses femmes de la cour. Aussi rien n'est brillant, rien n'est animé comme les premières années de ce règne glorieux. Écoutez le récit d'une des soirées de la cour dans cette salle de l'Œil-de-Bœuf:

« Le roi se met, avec madame de Montespan, à une table de reversis; *Monsieur* et madame de Soubise se placent à une autre; *Madame* et la marquise de Dangeau à une troisième. Partout mille louis au moins sont étalés sur le tapis; il n'y a point d'autres jetons. Malheur à qui fait la partie de Dangeau; jamais il ne perd; rarement il gagne peu. Ce joueur, exempt de distractions, ne se détourne pas l'espace d'une seconde de son affaire : ses oreilles, ses yeux, profitent de tout; et l'on peut, au jeu de la cour, profiter beaucoup, car il y a bien des attentions distraites, sans compter les pieds pressés, les genoux caressants et les billets glissés pendant qu'on bat les cartes.

» Les parties durèrent jusqu'à six heures. Le roi se leva alors, et se retira dans son cabinet pour lire ses dépêches. Durant son absence, on fit les comptes, très-faciles à régler,

Digitized by Google

puisqu'il n'y avait point de jetons. Il s'agissait seulement de partager ; plusieurs poules restaient sur le tapis : j'en vis une de quinze cents louis à la table du marquis de Dangeau ; il voulait qu'on jouât encore pour la retirer : c'était assurément trente-six mille livres de plus dans sa poche ; mais sa majesté étant rentrée, il fallut lever le siége. Le roi monta en calèche avec madame de Montespan, *Monsieur* et madame de Thianges. La reine avait auprès d'elle, dans une autre calèche, *Madame*, *Mademoiselle* et madame de Maintenon. D'autres voitures étaient là, on s'y fourra comme on put, et le hasard seul présida à la formation des sociétés roulantes.

» Rendue dans le parc, la cour se divisa, partie sur les tapis de gazon, partie sous l'ombrage des bosquets, partie dans de jolies gondoles, qui sillonnèrent en tous sens le canal, dont les eaux tranquilles réfléchirent les attraits et les riches toilettes des dames..... Et partout de la musique ; c'était un séjour enchanté. A dix heures commença la comédie ; à minuit on faisait *Media noche* dans les appartements; à trois heures du matin une longue file de carrosses roulait sur la route de Versailles à Paris. »

Quelques années se sont écoulées : à mesdemoiselles de Thiange, de Lavallière, à madame de Montespan, etc..... a succédé, dans le cœur du monarque, la veuve du poëte Scarron. Hélas ! la cour n'est plus si gaie qu'autrefois. » On bâille à l'Œil-de-Bœuf, on bâille à l'église ; on s'ennuie partout. Bien plus, cette austérité d'une cour, vieille avant le temps de la vieillesse, poursuit dans le monde les seigneurs et les dames ; à peine un gentilhomme, ami du plaisir, endosse-t-il son manteau couleur de muraille pour se glisser, à la brune, chez une beauté sensible, que le terrible ordre de *bien vivre* lui arrive avec sa femme de Versailles.

« Que résulte-t-il de tout cela dans une société qui ne peut pas changer de goûts et de passions ainsi qu'elle change d'habits ? L'inquisition mystique de la cour ne réussit qu'à rendre le vice plus subtil, plus avisé, plus prudent, et l'hy-

Digitized by Google

pocrisie, en masquant les travers, les fait échapper aux stigmates de l'opinion. Voilà ce qu'on gagne à faire passer l'hypocrisie religieuse dans les mœurs.

» Qu'apprend l'étiquette de la cour depuis madame de Maintenon ? Elle fait connaître l'heure précise à laquelle un courtisan doit arriver au lever pour assister à *la chemise*; lui indique l'art d'offrir la serviette; lui enseigne combien de pas il doit faire, selon sa qualité, dans *la chambre du lit*; rend familière à sa mémoire la liste des grands ayant le privilége du *pour*, et lui donne l'intonation avec laquelle il doit prononcer *Sire*, *Marly*, s'il veut obtenir la faveur de suivre le monarque à cette résidence. Il est encore indispensable de savoir en l'honneur de quels personnages les gardes du corps doivent *frapper du pied* quand ils passent devant eux; enfin on lapiderait un gentilhomme qui aurait transgressé l'ordre auquel les carrosses sont assujettis dans la cour de Versailles, comme les courtisans de l'intérieur du château. »

C'est peut-être encore dans l'Œil-de-Bœuf qu'on vit arriver un jour, tout en pleurs, la veuve de Molière, qui venait aux pieds de Louis XIV implorer la permission de faire ensevelir son époux! Molière sans sépulture! grands dieux! Et quel barbare pouvait donc s'opposer à ce qu'on rendît les derniers honneurs au dieu de la scène française? — Voici le fait :

Les comédiens avaient résolu de lui faire un convoi magnifique, mais M. de Harlay, archevêque de Paris, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât. C'est alors que la femme de Molière accourut à Versailles se jeter aux pieds du roi pour se plaindre de l'injure que l'on faisait à la mémoire de son mari, en lui refusant la sépulture; mais le roi la renvoya en lui disant que cette affaire dépendait du ministère de M. l'archevêque, et que c'était à lui qu'il fallait s'adresser. Cependant sa majesté fit dire à ce prélat d'éviter l'éclat et le scandale. M. l'archevêque révoqua donc sa défense, à condition que l'enterrement se ferait sans pompe et sans bruit.

Digitized by Google

il fut fait par deux prêtres, qui accompagnèrent le corps sans chanter, et on l'enterra dans le cimetière qui est derrière la chapelle de Saint-Joseph, rue Montmartre. Tous les amis du défunt y assistèrent un flambeau à la main. Mademoiselle Molière s'écriait partout : « Quoi ! l'on refuse la sépulture à un homme qui mérite des autels ! »

Deux ou trois ans après, l'hiver fut très-rude : la veuve de Molière fit porter cent voies de bois sur la tombe de son mari, et les fit brûler pour chauffer les pauvres du quartier. La grande chaleur fendit en deux la pierre qui couvrait la tombe.

C'est à l'Œil-de-Bœuf encore que Jean Bart vint jadis, avec toute la rudesse d'un marin, se mêler, par devoir, aux flots des courtisans de Louis XIV. D'abord il servit de plastron à quelques papillons dorés; mais le brave amiral ayant pris un jour avec eux son accent imposant et son air courroucé, ils jugèrent prudemment que ce roturier entendrait mal la plaisanterie, et ils furent dès lors beaucoup plus modérés.

L'Œil-de-Bœuf a vu successivement passer les courtisans de Louis XIV et les officiers de la restauration, les épées des gardes du corps et les hallebardes révolutionnaires; les généraux de Bonaparte, les diplomates de Louis XVIII et les pages de Charles X. Cette galerie résume tout le palais depuis Louis XIV, et, sans en sortir, nous pourrions évoquer chacun des hommes célèbres qui ont illustré les six derniers règnes. Mais n'oublions pas que leurs portraits sont dans le Musée; que là aussi nous allons nous retrouver en présence de tous les noms glorieux, de tous les beaux souvenirs de notre histoire, et que jamais notre imagination, si ingénieuse qu'elle soit à rassembler les traits effacés des personnages illustres qui ne sont plus, ne vaudra cette animation puissante de la peinture, qui, sous l'inspiration d'un roi, vient de rendre la couleur, la vie, et, pour ainsi dire, le mouvement et la parole aux hommes et aux choses d'autrefois.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Musée de Versailles. — Louis XVIII et les alliés. — Ministère Larochefoucault. — Travaux exécutés par les soins de Louis Philippe. — Tableaux des grands appartements. — Salon des batailles. — Galeries historiques. — Salles des Amiraux, des Maréchaux, des Militaires célèbres. — Salon de 1830.

Versailles est grand parmi les grandes œuvres, beau entre tout ce qui est beau. La ferme volonté de Louis XIV lui a imprimé un sceau ineffaçable. Mais ce n'était point encore assez de ces marbres qui revêtent les murs élevés, de ces lambris si admirablement sculptés et dorés, de cette galerie où se promenaient si à l'aise les courtisans brillamment empanachés, l'épée suspendue à de larges baudriers en perles; non, ce n'était pas assez de toute cette magnificence, de ce luxe d'ornements et de souvenirs, une pensée ingénieuse avait rêvé pour Versailles un avenir encore plus glorieux.

Un roi s'est dit qu'il pouvait relever, grâce au secours de l'art, ce qu'un autre roi avait élevé par les arts tributaires, esclaves de ses ordres. L'art remplace les princes dans le palais qu'ils ont déserté. Versailles est un musée. Il était impossible de continuer d'une manière plus heureuse la pensée grandiose qui domine la construction du palais de Louis XIV. Voici toute l'histoire de France se déroulant, le long de ces murs splendides, en tableaux chronologiques. Les illustres capitaines revivent là où ils ont passé tant de fois à la suite du fils tout-puissant de Louis XIII, et bien

Digitized by Google

d'autres encore, morts au seuil ou à la dernière limite du dix-huitième siècle, et bien d'autres qui ont inscrit leurs noms aux premières époques de la monarchie. L'œil suit pendant une demi-lieue de peinture nos fastes historiques, nos batailles, nos revers, nos triomphes. Il n'y a pas là un pouce de toile qui n'aît son sens, et ne rappelle une page, soit de Commines, soit de Froissard, soit de Mézeray.

C'est une grande et belle œuvre, en vérité ! La France doit à ce Musée le nom de *Musée Louis-Philippe*.

Voyez comme les arts et la littérature se sont emparés de cette pensée. De spirituels feuilletons de Jules Janin, de Louis Desessarts et autres, ont préparé la célébrité du Musée, en en publiant les merveilles au milieu d'une foule avide de nouvelles et surtout de belles choses. D'un autre côté, un grand nombre de graveurs et d'artistes ont travaillé à reproduire les tableaux de la galerie. Nous-mêmes, nous avons cherché, autant du moins qu'a pu nous le permettre la forme modeste de ce petit ouvrage, à donner à nos lecteurs une idée du monument que Louis-Philippe vient d'élever à la nation française.

Ambitieuse tentative de notre part ! Comment reproduire tous les triomphes, citer tous les noms, peindre tous les faits ! Et quand les murs eux-mêmes ne sont pas assez vastes pour recevoir Bonaparte avec ses vingt ans d'action, de bruit et de triomphes, où trouverions-nous une voix assez puissante pour les bien dire ? Dans l'impossibilité de tout nommer et de tout décrire, nous ferons un choix aussi judicieux qu'il dépendra de nous, et puis, dans tous les cas, nous nous mettons d'avance à couvert sous cette formule, par laquelle les anciens écrivains avaient coutume d'invoquer l'indulgence des lecteurs : « Le public et les artistes sont priés d'excuser les fautes de l'auteur. »

On l'a dit avec raison, Versailles a inspiré deux belles pensées : celle qui créa, celle qui redonne la vie. On a compris enfin que cette royale résidence ne convenait plus aux

Digitized by Google

vivants, et, certes, ils sont assez éclatants les morts qu'on a conviés à apporter leur image dans ce glorieux séjour!

La critique s'est souvent plaint du manque absolu d'une histoire de France, à la fois complète, profonde, éloquente, ni trop brève, ni trop étendue. On demandait la solution d'un problème impossible; car rien n'est compliqué de dates et d'événements comme les pages de notre pays. Puis il faudrait que le Tacite que l'on invoque changeât de phraséologie avec chaque époque : il lui faudrait être naïf et sombre, comme Grégoire de Tours dans les premiers siècles; lugubre vers l'an mil; superstitieux, fervent, naïf, belliqueux au moyen âge proprement dit; se faire plus diplomate, plus mesuré, plus poli avec le commencement de l'histoire moderne; puis, à partir des deux derniers siècles jusqu'à nos jours, devenir un politique consommé, un tacticien habile, faire marcher et manœuvrer nos grandes armées, débrouiller nos traités obscurs, et, ce qui lui serait le plus difficile, être assez impartial, assez modéré pour se faire lire de tous les partis.

Mais où trouver un historien qui réunisse tant de qualités diverses? Ce qu'accomplirait si difficilement la plume, le pinceau et le ciseau l'accomplissent. Un tableau qui ne représente jamais qu'un fait peut être vrai dans toutes ses parties. Il a les costumes, sorte de mise en scène qui appelle le regard : il met tout de suite les grands hommes en saillie; c'est un portrait animé par un entourage de soldats, d'épées, de traits, de cuirasses, de chevaux; mais ce portrait veut dire un siècle!

La peinture en peut représenter beaucoup de ces siècles, et c'est ainsi qu'au pinceau est donnée la mission d'écrire fidèlement l'histoire. Pourquoi donc ne lui avoir pas confié, depuis les plus lointaines monarchies, le soin d'immortaliser les fastes de la France? L'art, importé d'Italie par Louis XII et François Ier, régnait depuis longtemps parmi nous, et cependant, à partir de Louis le Grand jusqu'à Bo-

Digitized by Google

naparte, qui, on le sait, aimait et favorisait les arts, à peine voyons-nous la grande galerie nationale s'augmenter de quelques tableaux remarquables. Louis XV avait, il est vrai, peu d'événements à immortaliser; d'ailleurs son règne est écrasé par la pompe de celui de Louis XIV.

Louis XVI, tout occupé de débats parlementaires, ne s'occupe d'encourager la peinture qu'en lui demandant des portraits de famille; et Louis XVIII lui-même, malgré son coup d'œil si juste, malgré son goût pour les arts et la conviction de leur importance pour le bien d'un royaume, ne se récrie que faiblement contre la spoliation du Musée de Paris! — Ce fait, peu connu, mérite d'être rapporté.

Les alliés agirent en cette occasion avec une mauvaise foi révoltante. On ne communiqua rien au gouvernement français de l'acte de violence et d'injustice, que l'on se disposait à commettre. Aucune note ne fut échangée. On n'apprit au château cet attentat au droit des gens et à la propriété, que par les plaintes que le directeur du Musée vint y porter. Louis XVIII demeura un instant frappé de douleur, puis se mit aussitôt à écrire à l'empereur Alexandre, auquel il avait recours dans les circonstances difficiles. Ce prince vint lui-même donner sa réponse. Il se montra fort embarrassé, et après avoir écouté les plaintes du roi : « Sire, lui dit-il, puisque vous conservez les provinces que l'on voulait détacher de votre royaume, souffrez qu'on vous enlève quelques tableaux et quelques statues. Ils prétendent que ces objets d'art leur appartiennent, et je ne puis guère intervenir dans ce débat; laissez-moi prendre soin de vos intérêts dans des choses plus importantes, où je ferai valoir les grands dédommagements qui vous seront dus pour le pillage de votre Musée. » Le roi comprit qu'Alexandre était trop barbare pour apprécier cet acte de ses alliés, et que, quoiqu'il eût souvent à la bouche les mots de littérature et de beaux-arts, il s'y intéressait fort peu au fond. Alexandre, au reste, n'était pas le seul à voir avec indifférence la perte de tant de

Digitized by Google

chefs-d'œuvre. Le duc de S.... disait, avec un sang-froid admirable : « Voilà, en vérité, beaucoup de bruit pour rien. Est-ce qu'il ne restera en France ni couleurs, ni toile, ni marbre ? Eh bien! pour cent tableaux enlevés, qu'on en fasse faire deux cents, et qu'on ne nous rompe plus la tête pour quelques vilaines figures, la plupart mutilées. »

Quand vint Charles X, on vit la peinture encouragée dans tout le royaume. Jamais, jusqu'alors, les artistes n'avaient eu autant de commandes; mais, il faut l'avouer aussi, jamais les tableaux n'avaient été, *en général*, plus mauvais. Un peintre, qui avait un tableau à vendre venait trouver M. de La Rochefoucault, alors ministre des beaux-arts, et le priait d'acheter le chef-d'œuvre en question. Le ministre refusait; on insistait, on invoquait des considérations particulières, des amitiés, des coteries; puis venaient les grands mots d'encouragements, de protection dus par le ministre aux artistes français : bref le tableau était acheté, et allait se perdre obscurément dans les greniers du garde-meuble.

Que devenaient les musées pendant ce temps-là ? Un très-petit nombre d'artistes seulement y soutenait notre gloire nationale, et la liste civile, qui payait fort cher de mauvais ouvrages qu'on ne destinait point à la publicité, accordait à peine *six cents francs par an* pour la restauration des chefs-d'œuvre de Versailles! Encore ces six cents francs étaient-ils alloués, suivant les termes mêmes des comptes, pour réparer ou renouveler les cadres les plus endommagés. Ces faits, qui paraissent incroyables, sont cependant de la plus exacte vérité.

Louis-Philippe a donc fait à Versailles beaucoup plus qu'on ne l'imaginerait au premier abord. Il est certain, avant tout, que jamais les arts n'ont été plus encouragés que maintenant. Ceci est une vérité indépendante de tout esprit de parti .Jamais aussi les peintres n'ont produit plus abondamment. Cela ne veut pas dire que nos artistes actuels

Digitized by Google

soient supérieurs à ceux des règnes précédents ; ce n'est pas à nous qu'il appartiendrait de prononcer dans une matière aussi délicate, et pour laquelle nous déclinons toute compétence ; mais nous voulons arriver à établir ceci : que notre époque compte, d'une part, un plus grand nombre d'artistes qu'en aucun autre temps, et que, d'un autre côté, elle présente, sinon plus de supériorités, au moins une plus grande majorité de talents dignes d'estime.

Ces préliminaires étaient nécessaires pour ce qui va suivre, c'est-à-dire pour prémunir d'avance le lecteur contre certaines opinions qu'il a pu se former à propos du Musée de Versailles. Peut-être croit-il que ces galeries de peinture ne contiennent que des chefs-d'œuvre des meilleures écoles, et qu'on a soigneusement écarté tous les tableaux médiocres ? Cela serait une grande erreur. S'il avait été question seulement de créer un musée de fantaisie, le choix eût été possible, et le public n'eût été admirer à Versailles que les productions des meilleurs maîtres, soit d'autrefois, soit de nos jours. Mais il fallait se soumettre aux lois imposées par le projet : il fallait réunir tous les documents propres à compléter la série des tableaux historiques, et l'exactitude ainsi que la chronologie ont dû l'emporter alors sur le bon goût et sur la correction.

Mais qu'a-t-on fait pour compléter le programme des tableaux qui devaient composer la galerie de notre histoire ? On a recherché partout, dans les châteaux, dans les musées, dans les greniers, dans ces gardes-meubles dont il était question tout à l'heure ; on a essuyé la poussière qui couvrait toutes ces toiles, et quand on a vu une bataille de nos armées, un portrait de général ou d'homme célèbre, on les a mis précieusement de côté, sans trop s'inquiéter peut-être du nom de l'artiste ou du mérite de l'œuvre, car il s'agissait avant tout d'écrire de l'histoire, et pour cela, de réunir toutes les pages du livre.

Ne croyez pas cependant que ce premier travail (qui a dû

Digitized by Google

coûter bien des peines), une fois terminé, on en soit resté là. Il y avait des disparates, des lacunes; on les a comblées en commandant aux meilleurs artistes des tableaux appropriés; quelques toiles étaient trop mauvaises ou trop détériorées (celle, par exemple, de l'entrevue de Napoléon avec la reine de Prusse); on les a fait copier. On a pris la même peine pour avoir au musée de Versailles, le double des magnifiques tableaux de nos grands maîtres, dont on ne voulait pas cependant ôter les originaux aux autres musées. (Exemple : la peste de Jaffa.)

Certes, nous n'avons aucune mission officielle pour préconiser les travaux du musée de Versailles. Au contraire, une publication *appuyée par le gouvernement*, publication qui nous fait l'honneur de nous mettre en parallèle avec elle, nous a autrefois adressé quelques attaques qui devraient nous disposer à une sorte de critique hostile; mais la véritable grandeur, le mérite réel, ramènent à eux, en dépit de tout, et, dans notre jugement sur ce musée de Versailles, nous n'avons écouté qu'une seule voix, celle de la vérité.

Que dire encore? Comment nommer les trois mille pièces qui composent cette vaste galerie?

Et d'abord, pour procéder par ordre dans cette énumération des richesses de la peinture, souvenez-vous de ce que vous avez vu lors de votre excursion dans les grands appartements. Les allégories de Mignard, les tableaux de Vander-Meulen, ceux de Le Brun, les ornements de Coypel, parmi lesquels je vous rappellerai le joli cartel représentant la clémence d'Alexandre; des statues de Bernin, de Bosio, de Pradier; tels sont les objets qui ont principalement frappé vos yeux et votre mémoire. Ici bien d'autres noms mériteraient d'être cités; noms honorables, distingués dans les arts, ceux de Houasse, de Jouvenet, d'Audran et de mille autres, qui ont concouru par le pinceau, par le ciseau à décorer le palais de Versailles. Mais des recueils plus com-

Digitized by Google

plets se chargeront de relever les lacunes que notre description rapide ne saurait manquer de laisser.

Le Musée, de création moderne, nous appelle : allons donc et voyons ; mais voyons vite, car dans cet immense édifice, la peinture se croise en tout sens : on a utilisé tous les passages, toutes les chambres, tous les corridors pour ainsi dire, et les souvenirs de notre gloire militaire poursuivent partout l'œil du spectateur.

Le roi a logé dans cette ville morte, toutes les gloires mortes, toutes les royautés mortes ; il a fait de Versailles une pyramide d'Égypte pleine de chambres, de salons et de couloirs, où sont rangés, suivant leur siècle, dans leur étui peint et doré, les Pharaons de la renommée, historiques momies aux bandelettes toutes chamoirées de dates : tout est là, depuis Clovis jusqu'à la révolution de juillet. Ce Musée, entrepris hier, est déjà si complet, que l'histoire vivante y a sa place en attendant qu'elle devienne du passé comme le reste.

Certes, c'est justice d'avoir créé un musée militaire dans le séjour du belliqueux Louis XIV. Vous le voyez dicter la paix à Nimègue, à Riswick, et s'appuyer fièrement sur les nations esclaves que sculpta La Feuillade. Ici le passage du Rhin (dans la salle de Mercure) ; le siége de Luxembourg, le mariage du roi (salle de Mars) ; Valenciennes, Charleroy, Fribourg (dans le salon de l'Abondance) ; la reddition de Tournay et de Douai (dans la salle du Trône) ; partout Louis XIV, partout le grand roi qui semble présider à toute cette noble histoire !

Et que de portraits, que de têtes gracieuses, de princesses, de mâles visages de guerriers mêlés à tout cela ! Ce sont les comparses du drame joué dans le siècle glorieux. Marie-Thérèse, Anne d'Autriche, Marie-Antoinette, la duchesse de Savoie, Henriette d'Angleterre, la duchesse de Bourgogne, madame de Montespan, mademoiselle de Lavallière, mademoiselle de Soubise ; puis les grands hommes après les belles

Digitized by Google

femmes ; le duc de Berry, Philippe V, Latour d'Auvergne, Turenne, François de Vendôme, Louis de Bourbon, Henri d'Orléans, Jules de Mazarin, le Grand Condé !

La voix s'épuise à nommer tous ces noms historiques ; l'œil se fatigue aussi à voir tant de couleurs ; je vous mets au défi de visiter toutes ces galeries en huit jours.

Voici le sacre de Louis XV, éloquemment décrit par Saint-Simon ; plus loin apparaît encore l'Œil-de-Bœuf. Là ont été placés les hommes qui marchent à la tête de l'intelligence du grand siècle : Voltaire, Diderot, d'Alembert, Jean-Jacques Rousseau, Racine, Despréaux, Molière, Corneille, La Fontaine qui crayonnait aussi des vers comme le flatteur Boileau, pour la prise des villes fortes de la Hollande.

Il n'est pas jusqu'aux premiers siècles de la monarchie dont les souvenirs n'aient été évoqués par la peinture. Voici Charlemagne dictant ses Capitulaires, saint Louis rendant la justice sous un chêne, Duguesclin mort gagnant le château de Randan ; le connétable de Richemond reprenant Paris sur les Anglais.

Dans l'intervalle qui existe entre les salles qui contiennent ces divers tableaux, regardez ces longues galeries peuplées tout récemment d'une infinité de statues : cela est véritablement le musée des anciens héros, des nobles dames des douzième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles ; les hommes sont couchés les mains jointes, tandis que les femmes ont à leurs pieds des chiens emblèmes de fidélité, ou bien sont agenouillées sur des prie-dieu. Vous dire d'où viennent tous ces barons endormis près de leurs armures, toutes ces hautes dames, belles encore et presque coquettes sous les plis droits de leur suaire, je ne pourrais : je croyais que tout cela avait été brisé dans la révolution, comme liberticide et abrutissant. Il a fallu la toute puissante volonté du roi et son admirable patience, pour rassembler ces éléments épars.

Ces galeries ne sont pas les seules que le roi destine au châ-

Digitized by Google

teau ; à mesure que les monuments de la sculpture abonderont en France, les meilleurs d'entre eux iront concourir à l'ornement du musée de Versailles.

Nous arrivons aux salons historiques ; jusqu'en 1792, l'ordre chronologique n'a été qu'imparfaitement suivi. Les anciens tableaux manquaient ; les matériaux manquaient aussi pour en faire exécuter qui reproduisissent fidèlement les mœurs, les costumes et les événements surtout. Il a donc fallu se contenter de tirer le meilleur parti de ce que la prévoyance de nos pères nous avait légué ; mais à partir de 1792, les faits abondent, et sont dans la mémoire de chacun ; le drame court les rues, il inonde la France, et la gloire se nationalise pour toujours parmi nous. Alors la peinture suit pas à pas ces époques fécondes en brillants faits d'armes, en noms célèbres ; elle les reproduit de vingt manières différentes, car elle retrouve nos héros vainqueurs dans tous les pays de l'Europe et sur cent champs de bataille. Assistons aussi en spectateurs à ces diverses périodes des fastes immortalisés par les arts.

D'abord tous ces grands guerriers sont représentés à leur début : celui-ci était soldat (Marceau), l'autre canonnier (Regnier), l'autre sous-lieutenant (Lefebvre) tel autre lieutenant (Napoléon). Passons rapidement devant 1793, c'est-à-dire devant Mayence, Namur, Anvers, Breda, Toulon ; devant 1794, ou Fleurus ; devant 1795, ou Luxembourg, Loano, Bilbao ; devant 1796, ou Arcole, Rivoli, Montelesimo, Milan, Pavie, Crétone, Lodi, Mondovi, Montenotte, Castiglione ; devant 1797, ou Rivoli, Mantoue, Ancône ; devant 1798, l'année dans laquelle l'armée française entre à Rome ; devant 1798, révolte du Caire ; bataille des pyramides qui éternise un mot sublime ; enfin 1799, combat de Beirouth, puis Jaffa où l'on vit un petit homme au teint jaune, aux cheveux collés sur le front, à la parole brève et impérieuse, venir visiter les malheureux pestiférés ; comme le Christ fit

Digitized by Google

autrefois, il les toucha, il ne survécurent pas, mais ils furent consolés.

Vous trouvez là tout le dictionnaire de Vogien mis en batailles : on voit toujours Murat avec ses panaches, ses aiguillettes, ses broderies, Murat cet idéal du tambour-major, ce grand bravache héroïque qui vaut bien Achille pour le moins, qui fait piaffer son beau cheval de guerre, et coupe en deux des hommes pour montrer le fil de son damas; Napoléon qui est ordinairement la figure la plus marquée de tout le tableau, avec la redingote grise, le petit chapeau, le petit cheval blanc, et l'état-major flamboyant, étoilé de décorations, les nuages de fumée et toute la poétique du genre.

Jusqu'ici la gloire nous a pressés; arrêtons-nous un peu. Assistons encore aux événements du Saint-Bernard (1800), et nous reviendrons à Paris, juger quels trophées la victoire et la fortune réservaient à celui que nous avons vu naguère simple lieutenant. Voilà du reste, la glorieuse époque que le burin de nos graveurs a tâché surtout de reproduire (*voir* les planches).

1802, Bonaparte premier consul; il entre à Anvers 1803; la salle dite du sacre de l'Empereur représente le plus beau jour de l'empereur et de Joséphine. Cette salle, dont les allégories sont peintes par Gérard, repose l'esprit fatigué de tant de combats, de tant de succès, et attristé des revers qu'il pressent. Cependant, avant l'infortune, comptons encore des éclairs de triomphe.

1806, Eylau, Berlin; 1807, entrevue de l'empereur et de Napoléon. Paix de Tilsitt; entrée à Dresde; 1808, Madrid; 1809, Vienne, le passage du Danube, Wagram. — Viennent maintenant les déplorables dernières années du brillant météore de la révolution française, 1810, 1812, années de catastrophes qui firent expier au dictateur la rapidité de sa toute puissance et la splendeur de ses conquêtes.

Digitized by Google

Après Napoléon, la galerie de Versailles suit avec la même rapidité, la même fidélité, les principaux événements des règnes suivants ; signalons ici la salle de 1830, et la galerie des batailles ; ce sont les deux parties les plus saillantes du musée nouveau. Toutes les deux sont sorties entièrement de la pensée du roi pour la plus grande gloire de la France. Toutes les deux ont été créées dans l'intérieur du château ; pour leur donner des dimensions convenables, on a abattu les murs de plusieurs salons, et dans la galerie des batailles, on fait percer une galerie, vitrée à la partie supérieure, comme la belle galerie du Palais-Royal. Cette construction dans l'intérieur du palais surpasse l'imagination. Louis XIV lui-même en bien des endroits, aurait de la peine à reconnaître son château. Le nom des deux galeries de juillet et de 1830 indique assez quels sujets y ont été placés.

Venons au salon appelé des *Gouaches*, recueil complet de monuments précieux pour celui qui voudra étudier avec soin les détails innombrables des guerres de la révolution et de l'empire : passons ensuite aux salles des grands amiraux de France ; dans celles des maréchaux, et enfin dans celles des guerriers célèbres. Vous voyez que rien ne manque ici ; la collection est complète, on vous avait annoncé un musée unique, et on a tenu parole. Il y a là profusion de visages à longues barbes, de noms sonores des vieux temps, de vêtements de tous les règnes et de toutes les armes. Vous pouvez sans sortir de ces lieux faire un cours complet de l'histoire et surtout de la gloire de la nation française.

Voici une bien longue énumération ; et cependant, que de choses nous avons oubliées ! que de beaux tableaux par centaines dont nous n'avons pas dit un seul mot ! que d'artistes célèbres dont nous n'avons pas cité les noms ! Ah ! nous l'avouons à notre honte, le roi est moins embarrassé que nous. Il connaît sa galerie, les événements historiques

Digitized by Google

dont elle consacre le souvenir, et les artistes dont les chefs-d'œuvre sont là sur tous les murs.

Lorsqu'autrefois au milieu de Versailles, un grand peintre plaçait sous les yeux de Louis XIV et de la cour, un beau tableau ou une copie d'un maître, le roi, prenant l'artiste à part, lui disait à voix basse : « Apprenez-moi quel est l'original ; vous sentez bien que je ne dois pas me tromper. » De nos jours le roi ne prend personne à part, et nul mieux que lui peut-être, ne connaît les bons vieux tableaux, les choses curieuses et antiques contenues dans l'attique du midi.

Tel est le musée, tel est l'esprit qui a présidé à sa création : cette galerie est si vaste qu'on ne peut en parcourir sans fatigue la cinquième partie et que les princesses, et que M. Thiers, M. d'Argout et bien d'autres, ma foi, se faisaient rouler dans de grands fauteuils, lorsqu'ils venaient visiter Versailles. En même temps, cette galerie est si bien entendue, que ce n'est plus le séjour égoïste et muet de la magnificence d'un monarque au tombeau : c'est l'asile ouvert à toutes les gloires plébéiennes et patriciennes, c'est notre véritable panthéon aujourd'hui, enfin, c'est Versailles, Versailles bâti par Louis XIV pour Louis XIV, et consacré par Louis-Philippe à Napoléon !

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Le parc.

A côté de la chapelle, se trouve un petit escalier qui conduit aux tribunes supérieures, et qui, de-là, monte jusqu'au faîte des bâtiments. Gravissons les marches de cet escalier ; elles sont nombreuses ; mais prenons courage, car lorsqu'une fois nous serons parvenus tout en haut, le plus magnifique panorama nous dédommagera amplement de notre peine.

Le guide vous a ouvert une petite porte qui donne sur les toits du palais. En vérité, voici un autre édifice de cheminées, de paratonnerres, de combles en plomb, qui commence là où finit l'édifice de pierre et de marbre. Ce château est gigantesque. Savez-vous combien a coûté tout ce plomb ? La somme énorme de trente-deux millions ! Il est vrai qu'il faut comprendre aussi dans cette évaluation les tuyaux employés dans le parc à la conduite des eaux. Jugez après cela si Louis XIV ne dut pas être effrayé quand on lui présenta le mémoire des dépenses totales du château de Versailles, et si le mouvement qui lui fit jeter au feu cet effrayant mémoire, n'était pas un mouvement bien naturel d'effroi, et de honte peut-être ?

Digitized by Google

Mais approchez-vous de cette rampe en pierre qui borne de toutes parts l'immense terrasse sur laquelle vos yeux se sont portés d'abord avec intérêt. Regardez en face et au-dessous de vous. Quel admirable tableau ! De tous les côtés, à l'horizon, des bois : en face, du côté de Trianon, des bois ; à gauche vers la pièce d'eau des Suisses, des bois encore : à droite les bois de la Brèche ; derrière vous ceux de Meudon et de Saint-Cloud. Au milieu de ce cordon d'arbres pressés se déroulent çà et là des allées à perte de vue. Parfois s'ouvrent des clairières dans lesquelles vous voyez surgir de blanches maisons, comme du côté de Rocquancourt, ou bien le miroir argenté d'une pièce d'eau. Telle est l'élévation à laquelle vous vous trouvez, que ces forêts placées à des distances infinies vous semblent cependant toutes voisines de vous et que la ville bien qu'élevée de 110 mètres au-dessus de la mer, c'est-à-dire située à une hauteur, supérieure de 50 mètres à celle de Paris, vous paraît couchée dans une vallée profonde, et dominée de tous côtés par des montagnes.

Examinons maintenant les objets qui sont placés plus près de nous dans le parc. Il est impossible de choisir un meilleur point d'observation que celui où nous sommes. Là, au-dessous, en face du corps central du château, ces bassins qui ont la forme de miroirs, et que bordent des tablettes en marbre blanc sur lesquelles vous distinguez de magnifiques groupes de bronze fondus par Aubry et Roger, ces bassins composent ce qu'on nomme le *parterre d'eau*.

A droite le terrain s'incline ; si vous étiez en ce lieu il vous faudrait descendre quelques marches, et vous vous trouveriez dans le parterre du nord où je vous ferais remarquer quatorze vases en bronze, et surtout ceux qui ont pour anses deux petits enfants accoudés. Rien n'est élégant comme ces productions du célèbre fondeur Duval. Le parterre du nord aura sans doute encore un grand charme pour

Digitized by Google

vous quand vous viendrez le visiter à l'époque de la floraison des lilas.

Regardons toujours dans la direction du nord. Voici l'allée d'eau qui s'ouvre en face des bains de Diane placés dans un bosquet fermé. Une pente douce conduit aux bassins du dragon et de Neptune, entre deux bandes de gazon sur chacune desquelles sept jolis groupes de trois enfants en bronze, alternant avec des ifs, soutiennent une coupe de marbre jaspé.

Tout à l'heure vous irez visiter en détail chacune de ces admirables sculptures, car je n'ai pas la prétention de vous décrire fidèlement les vases en marbre ou en bronze, les statues, les Hermès, les groupes, les bassins, les emblèmes en airain, en plomb, en marbre ou en pierre qui peuplent de toutes les manières, dans toutes les directions, dans toutes les postures, ces ombrages féeriques. Mais quand vous serez arrivé à l'extrémité de l'allée d'eau, retournez-vous, et si par bonheur les eaux jouent, dites-moi si jamais vous avez vu nulle part, même en rêve, un aussi merveilleux spectacle.

Au reste, les merveilles ne manquent pas ici : suivez la direction de mon doigt ; là se trouve la pièce d'eau du dragon qui doit son nom au dragon, ou serpent Pithon, privé aujourd'hui de son entourage de cygnes et de dauphins. C'est sans contredit la plus belle de toutes les pièces d'eau qui décorent le parc. Analyser en détail chacun des groupes en plomb qui se trouvent adossés à la vaste tablette du fond, serait un travail aussi fastidieux pour vous que pour moi ; qu'il me suffise de vous indiquer, ce que vous appréciez, d'ailleurs, aisément de vous-même, que le groupe du milieu représente Neptune et Amphitrite accompagnés de nymphes, de tritons et de monstres marins. Ce gigantesque morceau, coulé en plomb, est d'Adam l'aîné.

Voulez-vous jouir convenablement de la vue du bassin de Neptune, parcourez les deux jolies allées demi-circulaires,

Digitized by Google

l'une inférieure, l'autre supérieure, qui entourent la pièce d'eau du côté du nord. De ce point vous aurez la coupe d'un théâtre antique, dont la tablette et le canal figurent le proscenium, tandis que le talus gazonné qui règne en amphithéâtre dans le pourtour, représente les gradins. C'est surtout au moment où les grandes eaux jouent qu'une foule innombrable rassemblée sur ce talus, rappelle parfaitement l'effet des spectacles antiques.

De puissants seigneurs, de hauts et nobles personnages vinrent à diverses époques jouir de la vue de ce bassin magnifique. Leurs pieds foulèrent le sol sur lequel vous errez en ce moment, et dans ces lieux où vous apercevez à peine un étranger venu comme vous de Paris pendant la semaine pour visiter Versailles, une population pressée, curieuse, ardente, se disputait les vastes allées de ce vaste amphithéâtre.

Un jour, entre autre, on y vit paraître un vieillard en cheveux blancs : ses habits religieux avaient une forme inusitée ; sa suite de cardinaux et d'ecclésiastiques de toutes les dignités, les respects dont on l'environnait, tout concourait à attirer sur lui l'attention de plusieurs milliers de spectateurs. Tout à coup les cris de vive le pape ! vive sa sainteté ! se font entendre. C'était le vénérable Pie VII lui-même qui, venu à Paris en 1804, pour la cérémonie du sacre de l'empereur Napoléon, jugea que Versailles n'était point indigne du regard d'un homme habitué à contempler les merveilles antiques et modernes de la capitale du monde chrétien.

Reportons maintenant les yeux vers cette autre extrémité du parterre d'eau, dont nous n'avons pas encore parlé : c'est le parterre du *Midi ou des Fleurs*. J'avoue que ce dernier nom est aujourd'hui peu mérité, car on chercherait vainement une seule rose au milieu de ces plaques de gazon garnies symétriquement de bordures de buis, et enrichies de deux bassins ronds en marbre. On peut d'ailleurs justifier le manque absolu de fleurs de ce côté du parc. Le moindre

Digitized by Google

arbuste aurait détruit l'effet d'une perspective à laquelle on ne saurait vraiment rien comparer. C'est un tableau de paysage, dont les bois de Satory forment la plus belle partie et l'encadrement. Au-dessus on n'aperçoit que la ligne bleuâtre de l'horizon. Au milieu brille, comme un lac solitaire, la pièce d'eau des Suisses (ainsi nommée parce qu'elle fut creusée par les Suisses de la garde de Louis XIV), et dont les contours si gracieux, si bien dessinés autrefois, ne sont plus marqués par de rares tablettes en pierre de taille. Dans l'intervalle qui existe entre ce lac et les bois, s'élève la statue équestre de Louis XIV, convertie en Marcus Curtius par Bernin qui n'avait pu faire agréer cette sculpture grotesque au monarque.

A gauche de la pièce d'eau des Suisses vous apercevez le jardin potager; plus près commence la route de Brest, et sur cette route, viennent s'appuyer les dernières marches du double escalier de l'orangerie.

L'orangerie! ce mot désigne un chef-d'œuvre au milieu des chefs-d'œuvre de Versailles. Son escalier de géants, ses bâtiments si gracieux dans leur incroyable élévation, la serre si commode, si solidement bâtie surtout puisqu'elle supporte une partie de la terrasse et des pièces d'eau du midi, tout cela éblouit, confond, étonne.

Mais ce n'est point encore assez : votre admiration sera fatiguée avant que les beautés soient épuisées : reposez-vous donc un instant si vous le voulez, et nous reprendrons ensuite notre description faite à vol d'oiseau.

Nous avons vu le parterre d'eau et tout ce qui l'avoisine à droite et à gauche. Avançons maintenant dans le parc : donnez un coup d'œil en passant aux deux bassins placés dans les angles du parterre d'eau. Deux groupes d'animaux en bronze méritent de captiver votre attention. Du côté du nord ce sont deux lions qui terrassent l'un un sanglier, l'autre un loup. Du côté du midi, c'est un ours terrassé par

Digitized by Google

un tigre, et un cerf par un limier (fondeurs, les frères Keller).

Quel beau coup d'œil du haut du perron qui conduit dans le parterre de Latone! La perspective commence entre les deux grands bassins du parterre, continue le long des rampes et terrasses qui descendent en amphithéâtre dans le parc, se prolonge entre deux rangées de vases, et de statues de marbre, sur un large tapis de gazon, nommé le Tapis-Vert, et se termine à un vaste canal, au delà duquel elle se perd dans la vapeur de l'horizon.

Je ne vous parlerai pas du bassin de Latone. Rien d'élégant, de modelé comme cette statue qui couronne cette enceinte de grenouilles et de crapauds jetant à profusion de l'eau autour du bassin. Ce sont là des choses qu'il faut aller voir de près, et vous vous souvenez que nous sommes un peu haut placés.

Là bas, à droite dans la direction du nord, apercevez-vous un bosquet entouré d'une grille qui ouvre sur le parterre de Latone? Ce bosquet, le plus joli de tous les bosquets fermés du parc, contient les bains d'Apollon. Ici ne cherchez point les ornements symétriques de l'art; tout est naturel ou du moins ressemble à la nature. Après avoir marché pendant quelques instants entre des arbres étrangers divisés comme dans les parcs anglais, tout à coup le terrain s'élargit : on découvre une clairière : au fond surgit un immense rocher de la forme la plus pittoresque et la plus élégante : l'entrée du rocher, qui paraît contenir une vaste grotte, est soutenue par de lourdes colonnes grossièrement taillées : c'est le palais de Thétis, dont les nymphes s'empressent de servir Apollon au moment où il vient se reposer des fatigues du jour dans les bras de la déesse. Elles sont toutes belles comme le dieu qu'elles servent, et leurs légères draperies dérobent à peine les charmes de leur gracieuse nudité. Les trois premières, ainsi que le dieu, sont le chef-d'œuvre de Girardon; les trois dernières, de Regnaudin.

Digitized by Google

A droite et à gauche on voit deux autres groupes : ce sont les chevaux du soleil abreuvés par des tritons. Autrefois ces trois chefs-d'œuvre se trouvaient placés près du château, et étaient surmontés d'un triple baldaquin de métal doré, qui devait faire le plus mauvais effet. Que j'aime mieux ces voûtes de pierre, ces lichens, cette mousse, cette végétation sauvage et montagneuse qui couvre les flancs du rocher! Quel effet ne doivent pas produire ces eaux lorsqu'elles serpentent, ces cascades lorsqu'elles retombent en bouillonnant dans le bassin qui défend l'abord de la grotte!

Et supposez maintenant que des musiciens placés dans le fond du rocher, fassent retentir ces bosquets d'une douce mélodie, ainsi que cela eut lieu sous les règnes précédents, ne vous croirez-vous pas remonté d'un grand siècle dans l'histoire? Ne vous figurerez-vous pas être spectateur de quelqu'une de ces fêtes brillantes dont le parc fut tant de fois le témoin, et ne vous semblera-t-il pas entrevoir au travers des arbres le pourpoint doré des courtisans ou les soyeuses draperies des vêtements des dames de la cour? Eh bien, votre rêve est réalisé; admirez cette jeune beauté courant sur les pas d'un élégant cavalier : on dirait Diane accompagnant Endymion. C'est la duchesse de Fontanges, c'est Louis XIV. Le vent soulève la coiffure de la folle duchesse. Pour retenir ses cheveux épars, elle les fixe avec un ruban, emprunté de je ne sais quelle partie de sa toilette, et cela prête à ses traits une séduction de plus. Demain, soyez-en sûr, cent dames paraîtront à la cour le front ceint d'un ruban *à la Fontange*.

Regardez encore. Voici venir une jeune et jolie personne, à l'air modeste, à la démarche quelque peu embarrassée, mais elle a tant de grâce dans les manières, son œil doux et vif est si humide de sentiment et de tendresse, qu'on oublierait volontiers toutes ses imperfections, en eût-elle mille fois davantage. Tout à coup elle tremble, elle a peur : le tonnerre a grondé, comment fuir? Ah! voici un sauveur! elle

Digitized by Google

regarde celui que le hasard dirige de ce côté, aussitôt son effroi redouble. Les orages du cœur sont plus violents parfois que ceux de la nature.

Vous avez reconnu Louis XIV et mademoiselle de La Vallière. Le monarque rassure la craintive Louise : il lui fait l'aveu de son amour qu'elle écoute tout à la fois avec bonheur et avec anxiété. Mais bientôt ses scrupules s'évanouissent sous les regards de flamme d'un amant adoré qui jure d'être fidèle toute sa vie....

— « Toute votre vie! s'écrie-t-elle avec émotion... Ah! j'ai besoin d'oublier que cette promesse m'est faite par celui qui la fit déjà tant de fois à d'autres.....

— » Louise! combien j'ai de motifs de plus pour être fidèle à ce serment!

— » Non, non, vous en avez moins..... La nature a fait si peu pour moi.

— » Que dites-vous? Je changerais mon royaume contre un seul de ces regards.

— » Vous auriez tort, mon prince, si tous vos sujets vous aiment autant que moi.

— » Cet amour délicieux est la seule félicité dont je veuille m'enivrer..... Mais, hélas! je parle en homme heureux, et peut-être ne le serai-je jamais! »

Elle baissa les yeux, que pouvait-elle répondre?

L'orage redoublait; le vent, précurseur de ces roulantes détonations qui ébranlent la terre, agitait de plus en plus la feuillée; le roi proposa à mademoiselle de La Vallière de rentrer au château.....

Le lendemain les amants se rendirent au même lieu; mais le roi y trouva sa maîtresse tout en pleurs. Il s'était fait précéder par un magnifique cadeau, composé d'une paire de boucles d'oreilles du prix de cinquante mille écus, d'un crochet et d'une montre estimés autant.

« Je suis bien malheureuse! dit la tendre Lavallière en sanglotant; sire, vous me mettez au niveau des femmes dont

Digitized by Google

vous avez acheté la possession. Cette pauvre vertu, qui se défend tant qu'elle peut d'une faiblesse qui me ravirait bientôt votre cœur, vous la prenez sans doute pour de la coquetterie intéressée; vous attaquez avec des présents, comme un obstacle, un principe fondé sur l'honneur, moins, hélas! que sur la crainte de vous perdre.

— » Chère demoiselle, vous jugez mal mes intentions, répondit Sa Majesté d'un ton où la tendresse était mêlée de fierté; foi de prince, en vous envoyant ces bagatelles (cent mille écus de bijoux!), je n'ai pas voulu plus que vous mettre un prix à une félicité que je juge inestimable. »

La conversation devint bientôt plus tendre; des baisers furent pris; je crois bien qu'ils furent rendus. Mais le reproche de mademoiselle de La Vallière avait produit son effet : le roi immola encore ses désirs à une sorte de délicatesse qu'il n'avait jamais portée si loin.

Le jour suivant, il n'en fut pas ainsi. En général, un amour vulgaire ne se possède pas longtemps : ce serait trop exiger que d'attendre plus de patience d'un amour royal. Cette troisième entrevue secrète eut lieu dans les appartements de Saint-Cloud; M. le comte de Guiche fut chargé par le roi d'entretenir *madame*, tandis que Sa Majesté restait près de mademoiselle de La Vallière; les autres filles d'honneur, qui ne pouvaient douter que leur compagne n'eût inspiré au roi le plus doux sentiment, se retirèrent l'une après l'autre. Que dirai-je de cet entretien décisif entre la fille d'honneur et l'amant couronné? La pauvre enfant résista tant qu'elle put; mais des baisers enivrants amollirent peu à peu son courage, et ce fut d'une voix mourante, avec un accent déjà égaré par le plaisir, qu'elle s'écria : « Mon ami, ayez pitié de ma faiblesse. »

Oui certes, Louise de la Miséricorde, la postérité aura pitié de ta faiblesse, car ce ne fut pas l'orgueil ou l'ambition qui te jeta dans les bras du roi; ce fut l'amour, et l'amour le plus vrai, le plus profond, le mieux senti. Oui, certes, la

Digitized by Google

postérité respectera ta mémoire, parce que tu n'as pas été vaine de ta faveur; et, si quelques moments de bonheur te furent accordés, à toi, pauvre fille, égarée au milieu d'une cour voluptueuse, tu les as cruellement expiés, d'abord par les chagrins que t'ont fait éprouver d'envieux ennemis au sein de la plus grande prospérité, et ensuite par les larmes que tu as versées sous la bure du couvent où tu vins, en exilée, terminer ta carrière!

Peut-être est-ce bien sous ces marronniers que voici, ou près de ce tapis vert, aimé de la foule, que mademoiselle de La Vallière aperçut un jour « cette petite personne à la taille mignonne, à la peau blanche, aux cheveux blonds, aux yeux d'une vivacité tout attrayante », enfin, Ninon de Lenclos. Peut-être est-ce bien là qu'on fit à Louise, qui devait aussi avoir son rêve prophétique, le récit de la vision qu'eut dans sa jeunesse la belle Ninon, à midi, tout éveillée.

Elle était seule; on vint lui annoncer qu'un inconnu demandait à lui parler: il avait, disait-il, des choses importantes à lui communiquer. Il fut introduit; c'était un petit homme, vieux, vêtu de noir, sans épée et d'assez mauvaise mine; il avait des cheveux blancs, un front ridé, des yeux vifs et étincelants, et portait la tête un peu de côté. « Mademoiselle, lui dit-il en entrant, je vous prie, faites retirer votre fille de chambre, car personne ne doit entendre ce que je vais vous révéler. » Cela fait, il continua :

« Que ma visite ne vous épouvante pas, vous n'avez rien à craindre de moi; au contraire, vous pouvez tout en attendre. J'ai présidé à votre naissance, je dispose à mon gré du sort des hommes, et je viens savoir de vous, de quelle manière vous souhaitez que je dispose du vôtre; il dépend de votre volonté d'être la personne la plus heureuse de votre siècle et d'en devenir la plus célèbre. Je vous apporte une couronne ou une beauté immortelle. Choisissez de ces deux faveurs celle qui vous touche le plus.

Digitized by Google

— « Puisqu'il en est ainsi, dit en riant mademoiselle de Lenclos, je choisis la beauté éternelle. »

Alors l'inconnu tira de sa poche des tablettes noires à feuillets rouges, et reprit : « Veuillez, mademoiselle, inscrire votre nom sur ces tablettes, et jurez-moi un secret éternel ; je ne vous demande rien de plus. » Ninon promit tout ce qu'il voulut. Notre homme prenant sous sa veste une baguette d'une forme bizarre, en frappa l'épaule gauche de sa protégée, et prononça ces paroles :

« Je vous donne une beauté immortelle et un pouvoir sans bornes sur tous les cœurs. C'est le plus beau privilége dont vous puissiez jouir ici-bas. Depuis quatre mille ans que je parcours la terre, je n'ai trouvé encore que quatre femmes qui en aient été dignes, Sémiramis, Hélène, Cléopâtre, et Diane de Poitiers ; vous êtes la dernière à qui je sois résolu d'en faire don. Vous paraîtrez toujours jeune, toujours fraîche ; vous serez toujours charmante, toujours adorée, et toujours aimée de ceux que vous aimerez. Vous jouirez d'une santé inaltérable, et ne vieillirez pas. Certaines femmes sont nées pour le plaisir des yeux ; il y en a d'autres qui sont faites pour le charme des cœurs ; vous réunirez en vous ces deux qualités si rares, et vous inspirerez des passions à l'âge même de la plus grande vieillesse. »

Mademoiselle de l'Enclos, que l'accent de l'inconnu persuadait malgré elle, voulut faire une observation et se récrier à ce dernier pronostic. « Ne vous étonnez pas, continua-t-il, et ne m'adressez aucune question, je ne saurais y répondre ; tout ce qu'il me reste à vous dire, c'est que vous ne me reverrez plus qu'une fois, et cela dans nombre d'années, la veille de votre mort. »

Sur ce, il disparut, laissant la demoiselle en proie à une mortelle frayeur.

On ne peut ajouter foi à cette histoire. Mais enfin, si elle eut lieu, quel pouvait être cet inconnu et le traité qu'il proposa ? Je ne le dirais pas quand bien même je le pourrais

Digitized by Google

Mais quelle femme oserait ici blâmer mademoiselle de Lenclos d'avoir accepté une convention qui porte cette clause : « Vous serez toujours aimée de celui que vous aimerez. »

Au-dela du tapis vert, c'est-à-dire sur le côté à gauche, vers le milieu, se trouve une petite allée qui conduit au *bosquet de la Colonnade*. Cette magnifique rotonde est composée de trente-deux colonnes en marbre de Languedoc, en brèche violette et en bleu turquin, qui répondent à autant de pilastres, tous en marbre de Languedoc. Les colonnes et les pilastres sont réunis par des arcades qui supportent une corniche surmontée de vases de marbre blanc. Ce bel ouvrage est de Mansard. Mazière, Granier, Lehongre et Lecomte ont exécuté les bas-reliefs. Sous les arcades, vous voyez vingt-huit grandes vasques en marbre blanc, de chacune desquelles sort un jet dont les eaux retombent en cascades dans le cheneau inférieur.

Au milieu de l'enceinte est le beau groupe de l'enlèvement de Proserpine par Girardon, d'après Lebrun.

De quelque côté qu'on examine ce bosquet, dont les colonnes se découpent d'une manière toute pittoresque sur les arbres voisins, on est saisi d'étonnement et d'admiration. Rien d'élégant, de léger comme cette construction. On y donnait autrefois des concerts pour la cour, dans la belle saison.

Plus loin, du côté de la route de Brest, se trouvent un bassin en forme de miroir, et au devant, un jardin anglais, dit *Jardin du Roi*, fermé par une grille à hauteur d'appui. Ce n'est point d'ailleurs, ainsi que l'ont affirmé quelques personnes, la copie du jardin de la maison d'Hartwell qu'occupait Louis XVIII en Angleterre.

Le Jardin du Roi est le rendez-vous de la bonne société à Versailles. C'est là qu'en été on vient respirer les émanations embaumées du soir, et les parfums qu'exhalent à l'envi les fleurs de toute espèce, groupées en abondance dans les

Digitized by Google

touffes de verdure qui bordent les tortueuses allées de ce bosquet.

Sur un gazon frais et velouté s'élève une petite colonne corinthienne, surmontée de la statue de Flore. Cette déesse est vraiment digne de présider à ces lieux.

Vous comprenez que, dans notre course vagabonde et dans ces indications à vol d'oiseau, j'omets nécessairement une immense quantité de morceaux de sculpture, de vases de Rubi, de groupes de Cornu, de Raon, etc., de bassins, de cabinets de verdure et de bosquets particuliers. Mais souvenez-vous que nous ne nous sommes pas proposé une nomenclature complète, et que notre récit, fait en nous promenant par la pensée dans le parc, a toute l'irrégularité d'une première visite, dans laquelle on ne peut s'arrêter que devant les objets les plus importants.

Parmi ceux-là, hâtons-nous de placer le *Bosquet de la Reine*, qui contient la salle des Tulipiers. Vous avez peut-être entendu dire que, pendant l'été, on donnait à Versailles d'élégants bals de souscription; vous êtes sur l'emplacement même de ces bals.

Non loin, s'ouvre le bosquet de la salle de bal dit des rocailles. Là aussi de gracieuses femmes et de beaux cavaliers firent briller leur jeunesse et leur légèreté. Honneur à ces femmes et à ces cavaliers; ils faisaient partie de la cour de Louis XIV ou de ses successeurs. Quoique plus vulgaires, j'aime autant les bals du Bosquet de la reine. Au moins ceux qui y figuraient l'an passé sont-ils encore vivants, à part quelques exceptions malheureuses; tandis que des héros de ces nobles fêtes, données autrefois en face des gradins de rocailles et de coquillages, auprès des cascades reflétant plusieurs milliers de bougies, que reste-t-il? moins que rien; un peu de poussière.

Cela est triste. Pour nous égayer, revenons au tapis vert, où vous verrez peut être, si c'est un dimanche, quelque Parisien, les yeux couverts d'un bandeau, chercher à atteindre

Digitized by Google

l'autre extrémité du gazon, sans sortir de l'étroit espace qu'il présente en largeur. Bien peu réussissent; quelques-uns, heurtant des cailloux ou posant mal le pied, perdent l'équilibre et tombent ; d'autres vont se jeter brusquement dans quelque compagnie de promeneurs paisibles ; d'autres, enfin, dépassant les limites du gazon, marchent longtemps sur le sable avant de s'apercevoir qu'ils ne sont plus dans les conditions régulières de leur tentative. Il y a là quelquefois des scènes plaisantes.

Cette grande pièce d'eau ronde, que vous voyez au bout du tapis vert, est le fameux bassin d'Apollon, qui porte encore le titre plus vulgaire de char embourbé. Le dieu du jour sort du sein des eaux, dans le centre du bassin. Le char est traîné par quatre coursiers, au milieu d'un peuple de tritons, de dauphins et de monstres marins. Ce groupe en plomb a été fondu par Tuby sur les dessins de Lebrun. La gerbe du milieu est très-considérable; elle s'élève à 57 pieds, et les deux autres à 47.

Au-delà, commence le *grand canal*, dont la forme est celle d'une croix dont la tige est en perspective avec le tapis vert. Nous retrouverons à Trianon la branche de droite, tandis que celle de gauche va aboutir à l'avenue de Saint-Cyr.

Telles sont les beautés principales du parc de Versailles. Au-delà des limites placées à l'entrée du canal, s'élèvent à perte de vue des bois dont vous apercevez les ombrages. Cela encore est le parc, mais le *grand parc* qui n'avait pas moins de 25 lieues d'étendue sous Louis XIV, alors qu'aucun petit village n'était venu s'implanter au milieu de la résidence royale. Au reste, tel qu'il est, le grand parc est immense, et le petit lui-même, circonscrit dans l'espace que nous venons de visiter, offre des dimensions extrêmement vastes.

En 1775, les arbres du petit parc, ces arbres que Louis XIV avait vus naître, furent abattus à cause de leur vétusté. Cette destruction, quoique devenue nécessaire, ne laissa pas d'af-

Digitized by Google

fliger à cette époque tous les amis des arts et de la nature. L'auteur du poème des *Jardins* a exprimé ses regrets dans des vers trop connus pour être cités ici.

La nouvelle plantation fut faite par Lemoine, qui supprima quelques bosquets, ajouta des quinconces, simplifia plusieurs ornements un peu lourds, tout en conservant le plan et les belles distributions de Le Nôtre.

Voici la première fois que je nomme ce fameux architecte-jardinier, qui dessina les beaux jardins des Tuileries, du Luxembourg, de Vincennes, et qui déploya à Versailles toutes les ressources du génie le plus heureux. Son nom est trop célèbre, ses travaux trop connus et trop bien appréciés, pour que nous ayons la prétention de lui ajouter aucun éclat par nos éloges. Nous citerons seulement une anecdote ignorée, et qui révélera au lecteur le caractère d'un artiste dont les beaux travaux sont immortels.

Le Nôtre, ayant fait un voyage à Rome, fut présenté au pape Innocent XI, qui avait désiré voir un homme si célèbre. Sa Sainteté examina avec un grand intérêt les plans de Versailles, dont Le Nôtre s'était muni comme de son plus beau titre de gloire; le chef de l'Eglise en parut enchanté : « Mon Dieu! dit-il, cela doit coûter des sommes prodigieuses. »

— « Saint père, répondit l'architecte, la dépense ne passe pas encore deux cents millions. » Le Nôtre ajouta : « Je ne crains plus de mourir, j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, votre sainteté et le roi, mon maître.

— » Ah! monsieur, quelle différence, reprit Innocent XI avec humilité : Louis XIV est un grand prince victorieux, et je suis un pauvre prêtre, le serviteur des serviteurs de Dieu..... D'ailleurs, le roi est jeune, et je suis vieux.

— Eh! mon révérend père, répliqua Le Nôtre, qui prit au mot la modestie du pape, vous vous portez bien; il y a beaucoup à parier que vous enterrerez tout le sacré collége. Je suis ravi de l'estime que vous portez à mon maître; per-

Digitized by Google

mettez-moi de vous embrasser.... » Et, sans attendre la réponse du vicaire de Jésus-Christ, l'artiste lui sauta au cou. Innocent XI trouva peut-être que, pour un prince dont on ne baise ordinairement que la pantoufle, cette accolade était un peu familière, surtout de la part d'un simple jardinier, si habile qu'il fût.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Le grand parc. — Le canal. — Dernière chasse de Charles X dans les tirés de Satory ; détails historiques. — Maisonnette dans les bois. — Une conspiration sous Louis XV.

—

L'une des sorties les plus fréquentées du parc pour aller à Trianon, est celle qui s'ouvre à droite du bassin d'Apollon, le long du grand canal. Une grille qui se prolonge jusqu'au bord de l'eau sépare le parc, proprement dit, des bois qui s'étendent entre Versailles et Trianon. C'est encore une belle perspective que celle qui s'offre à nos regards du point où nous sommes. Derrière nous, le tapis vert, l'amphithéâtre du parterre d'eau et le corps central du château terminent la perspective. A gauche, un vaste encadrement de bois, au milieu desquels quelques jours indiquent les allées qui conduisent à la route de Saint-Cyr. A droite, la route de Trianon, et devant nous, à perte de vue, le miroir du canal, qui vers le milieu de son étendue se partage, comme les bras d'une croix, en deux embranchements, dont l'un va baigner les murs extérieurs du palais du Grand-Trianon, et l'autre aboutit à la route de Brest.

Dans ce paysage imposant, dont la nature seule fait les frais, on ne voit pas une seule maison. Les bois sont si denses

Digitized by Google

qu'ils dérobent aux yeux les habitations éparses sur ce vaste terrain. Avant 1830, des gondoles richement pavoisées, appartenant aux enfants de Charles X, égayaient les eaux du canal : on les a retirées. En d'autres temps, ces mêmes eaux avaient vu les barques de l'empereur et celle de cette comtesse de Montesquiou, dont s'égayait dans ses causeries intimes l'humeur enjouée de Joséphine. Un souffle a passé et les eaux n'ont pas plus conservé les traces de ces barques folâtres, que celles des gondoles royales de la restauration.

Un parfum tout royal est répandu dans ces murs splendides, dans ce parc, dans ces bois. L'esprit se laisse aller à une noble rêverie, dans laquelle il évoque les souvenirs d'une époque écoulée. Il se reporte à ces chasses joyeuses qui ont signalé les loisirs du siècle dernier. Il croit entendre résonner l'air des bruyantes fanfares des piqueurs, et voir passer dans des nuages de poussière les seigneurs à cheval, les dames en calèche et la foule empressée des serviteurs et des curieux.

La dernière chasse de Charles X eut lieu en 1829. Ce souvenir placé à côté de l'année célèbre qui vit reparaître le drapeau tricolore sur les édifices de la France, acquiert une certaine importance historique, et présente je ne sais quel intérêt doux et triste. Tant de joie à côté de tant de douleurs! Tant d'indifférence au moment d'une crise si terrible! Une partie de chasse en présence des journées de juillet!

Le 8 janvier 1829, le conservateur des forêts de Versailles, fut informé, que le 13, le roi voulait faire une belle chasse dans le petit parc; elle devait durer de quatre à cinq heures.

Il y eut ordre de faire des battues dès le lendemain.

Les terriers furent furetés et défoncés, les fiches destinées aux différentes tentes de nuit et de jour furent posées; on régla le nombre des panneaux et celui des hommes préposés à leur garde; tous les préparatifs matériels furent faits dans le délai fixé par les ordres supérieurs, et cela malgré le froid excessif. On était au cœur de l'hiver de 1829 à 1830,

Digitized by Google

non moins remarqué par ses rigueurs que par la splendeur de ses bals historiques.

La chasse ne put avoir lieu le jour qui avait d'abord été indiqué, la neige étant survenue la veille. Il y eut contre-ordre, puis un second, puis un troisième ajournement. Enfin le ciel, sans se balayer entièrement de ses nuages bas et gris, cessa d'être aussi âpre, et le 18 janvier, vers onze du matin, la chasse put avoir lieu.

Le modeste clocher de Guyancourt s'éleve blanc comme un clocher de plâtre neuf, et pointille du fond des massifs de bois dépouillés qui l'entourent. A la porte d'entrée du bois Robert, la petite maison du garde perdue sous la neige, étincelle au soleil de cette matinée de janvier. Tout à coup des flots de curieux se précipitent.

C'est le signal de l'arrivée du roi. Les chevaux ont fait halte. Charles X continue sa marche, un instant interrompue et va se placer.

Le dauphin et les autres tireurs imitent cet exemple. La voiture destinée à recevoir le gibier tué vient à la suite, puis la foule confuse des spectateurs.

Les tireurs sont rangés; les batteurs des filets, commandés par M. de Saint-Paul, l'aile droite de la chasse conduite par le garde général Boutard, l'aile gauche par le garde général Valerant, et les batteurs volants dirigés par Villeroy. Tout le monde est à son poste et attend le signal. Il est donné, Charles X a dit : « Allons. »

Ce mot, c'est le début de la chasse; la chasse n'existait pas tout à l'heure, et maintenant la voilà avec ses clameurs, sa vie, son mouvement, ses bruits de voix et d'armes. L'air se peuple, les faisans au vol lourd et pesant, les perdrix quelquefois séparées, plus souvent réunies en bandes nombreuses, se lèvent et partent avec le bruit de leurs ailes crépitantes; elles cherchent une issue dans les airs, et le vent qui souffle sur leurs plumes mouchetées, les soulève en

Digitized by Google

éventail et les fait chatoyer au soleil, en confondant leurs reflets douteux et changeants.

« A la route, — à la route, crie-t-on à chaque nouveau coup de fusil. — A la route, car la pièce abattue est jetée dans le chemin derrière le roi. Un homme la ramasse et la place dans la voiture, cette gigantesque gibecière à quatre roues qui suit toujours les tireurs.

Arrivé au poteau d'arrêt, le roi s'arrêta et parut un instant oublier la chasse, à la vue du site qu'il découvrit de cette hauteur. C'était beau et triste, ce val dont la neige avait nivelé toutes les formes; on eût dit un vaste lac fermé par un cadre de collines que couronnait la forêt de Marly, et sur lesquelles se détachaient les villages de Bailly, de Saint-Nom, de Noisy et de la Bretêche. Ces villages posés en amphithéâtres; d'autres sur la lisière du bois, ressemblaient presque, avec leurs toits blancs et inégaux, à des troupeaux disséminés dans la campagne : le château de Roquencourt, presque adossé à l'une de ces collines; Saint-Cyr avec ses souvenirs de madame de Maintenon, et son vaste bâtiment de l'école militaire; à droite, Trianon; plus près, Versailles avec son palais, ses marbres et ses chapelles d'or.

Cependant la chasse s'avançait toujours; déjà les ailes se développaient dans les plaines de la ménagerie, afin de rabattre sur le tiré. Elle marcha dans cet ordre jusqu'à la tête du canal, où elle s'arrêta pour laisser avancer l'aile gauche. Charles X dépasse le pavé de Saint-Cyr, il touche au tiré de communication; c'est le lieu de la halte.

Quelques pauvres se sont approchés, l'un d'eux frappa l'attention du roi, c'était un petit homme, vieux et bossu. Parmi les personnes qui ont assisté aux tirés de Versailles, il n'en est aucune qui, en recueillant ses souvenirs, ne se rappelle ce mendiant. Le roi s'avance vers lui et veut lui faire l'aumône de sa main; pour ces sortes d'occasions, il portait dans son gousset une bourse de peau à coulants d'a-

Digitized by Google

cier ; avec bien de la peine il en tire de ses doigs engourdis, une pièce d'or et la remet au mendiant.

« Je suis bien sûr, dit le roi un moment après en se retournant vers le duc de Maillé, que vous ne devinez pas celui à qui va cette aumône ; demandez-le à M. le maire de Saint-Cyr, il vous dira que cet homme est un ancien membre du comité révolutionnaire, qui expie son 93 toutes les fois que nous venons ici. »

Voici qu'on entend répéter ces mots qui éclatent sur toute la ligne de la chasse :

« Le chapeau du roi ! le chapeau du roi ! »

Il y avait dans la voiture destinée au gibier, un vieux chapeau gris qui faisait partie de l'équipage de Charles X, et qu'il avait coutume d'échanger contre le sien quand il allait pleuvoir ; or, le ciel venait de se fondre en une pluie soudaine et battante. Le roi ne redoutait point le mauvais temps ; jamais l'orage n'empêchait de continuer une chasse commencée.

Il y avait à cette voiture un auvent mobile et vaste en toile cirée, qui se déployait comme un toit, et sous lequel venait se ranger qui pouvait ; d'abord Étienne avec ses fusils, tandis que quelques privilégiés se trouvaient là à l'abri de la pluie. On voyait fuir au loin, comme des bandes en déroute, les volontaires de la chasse. Le roi, impatient du retour du beau temps, demandait à tout moment s'il y avait apparence d'amélioration, et *si ça barrait*. Ces derniers mots paraissaient être une des locutions favorites de Charles X.

Bientôt le mauvais temps cesse ; le roi se remet en ligne. On touche à la tête du canal. Le château de Versailles fait face avec ses quinconces symétriques, ses murs de marbre, ses statues et ses groupes de bronze.

Le roi et les autres tireurs s'arrêtent, et attendent le rabat d'usage qui a lieu pour la clôture.

« Coq au roi ! — Coq au roi ! — A Monseigneur ! — Au duc ! — Au roi ! — Au roi ! crie-t-on de toutes parts. »

Digitized by Google

C'était un magnifique faisan panaché du Japon, au plumage d'or et d'albâtre. Exotique habitant du parc de Versailles, jeté là par le luxe prévoyant de la venerie pour embellir la chasse, il s'élevait d'un buisson où il sommeillait. Il est parti. Le roi est un moment ému de sa magnificence. Cependant il épaule son arme, laisse filer, puis tire. L'oiseau, malgré la distance, est atteint mortellement. Le tiré est fini.

La voiture qui portait le gibier, vint se ranger dans le carrefour. Le roi se fit remettre les cartes piquées qui constataient le nombre des pièces qu'il avait tirées, et releva de mémoire les erreurs qu'on avait commises. Le porte-arquebuse, placé près de Charles X, écrivit les ordres pour les présents qu'il adressait aux autorités, aux gardes-du-corps de service et aux habitants notables des environs.

Ces chasses, dont les plus brillants souvenirs ont été consignés dans le joli recueil de M. Eugène Chapus, se reproduisaient souvent à Versailles. Ces bois, au milieu desquels nous nous promenons en ce moment, sont si giboyeux! Rien de plus commun que d'apercevoir des biches, des chevreuils, s'enfuir légèrement à quelques pas à peine des sentiers. Cependant le nombre de ces gracieux animaux avait, il y a quelques années, diminué d'une manière notable. C'était après les journées de juillet, alors que dans l'attente d'une réorganisation complète, juges, magistrats, fonctionnaires de tout rang, de tout emploi, et jusqu'aux gardes champêtres, se tenaient momentanément à l'écart. Les environs de Versailles furent inondés d'une foule de chasseurs, qui détruisirent impitoyalement tout le gibier. On vendait pour 15 sous, à la porte de l'Orangerie, les plus beaux lièvres qu'aient jamais produits les terrains du parc. Mais bientôt l'ordre se rétablit, et les bois de Versailles se repeuplèrent.

En poursuivant notre route vers Trianon, nous trouvons sur la gauche, à l'embranchement de trois routes, dont l'une se dirige vers Saint-Cyr, et les deux autres vers le canal,

Digitized by Google

l'emplacement d'une maisonnette qui fut construite autrefois par ordre de Louis XV, pour récompenser le zèle d'un fidèle serviteur. Mais cela encore est une histoire, et chemin faisant je vais vous la conter.

Un jour de l'année 1758, la veille de la fête de Saint-Louis, un pauvre ouvrier, un frotteur, arriva tout haletant à l'hôtel de Bertin de Bellisle, alors lieutenant de police. Il demandait à parler au magistrat; mais il était une heure après midi, c'était le moment du dîner alors, et les valets à qui s'adressait cet homme n'eussent osé déranger M. de Bellisle pour un ouvrier. Il insista cependant avec énergie; on lui rit au nez; il supplia, on l'engagea à se retirer; il se fâcha et tenta de forcer la consigne; on le prit par les épaules et on allait le jeter à la porte, quand il s'écria : « Ne me chassez pas ! il y va de la vie du roi ! » A ces cris, les valets s'arrêtent, et un exempt, frappé de l'accent de candeur et de vérité de ce brave homme, force la consigne et instruit le lieutenant de police de l'insistance du frotteur, qui tout aussitôt est introduit dans le cabinet où le reçoit le magistrat d'un air inquisiteur et sévère.

En se livrant aux pénibles travaux de son état dans une des renommées maisons de plaisirs d'alors, cet homme avait entendu à travers la cloison mal jointe une conversation tenue à voix base entre deux personnes de la cour. Le nom du roi, fréquemment prononcé, avait attiré son attention; il avait prêté l'oreille, et les détails qu'il avait surpris étaient de la plus terrible importance. Parmi les bouquets qui le soir même devaient être présentés au roi à l'occasion de sa fête, un devait se trouver préparé d'avance, dont les fleurs étaient imprégnées d'un poison tellement subtil, que le monarque, s'il l'effleurait de son odorat devait tomber foudroyé. Maître de cet horrible secret, le frotteur avait laissé sa besogne inachevée, et, sans se donner le temps de quitter ses habits de travail, il était accouru à l'hôtel du lieutenant de police pour dévoiler la trame de cet épouvantable forfait.

Digitized by Google

Depuis les prétendus complots de Latude et de quelques intrigants moins célèbres, la police était d'une grande incrédulité pour les révélations de cette espèce; l'émotion profonde du frotteur, son air de vérité cependant, de conviction, firent passer la confiance chez Bertin de Bellisle. « Vous êtes sûr, bien sûr, dit-il à l'ouvrier, d'avoir entendu ce que vous venez de m'apprendre? Réfléchissez-y bien, voyez bien : si vous n'étiez poussé que par la cupidité à inventer une si épouvantable fable, vous payeriez cher une démarche imprudente; plus d'un, par cette voie, s'est ouvert la porte de la Bastille... »

— « Vous me mettriez à la question, que je ne dirais pas autrement, reprit avec vivacité le frotteur; j'ai entendu ce que je rapporte. Retenez-moi jusqu'à ce que vous en soyez certain; j'offre ma vie de bon cœur en garantie de la vérité de mes paroles. »

— « C'est assez, je vous crois, et vous allez partir avec moi pour Versailles. »

Une heure après, M. de Bellisle arrivait à la résidence royale, et pénétrait dans les petits appartements par l'escalier de l'Œil de Bœuf, pour ne pas éveiller par sa présence les soupçons de ceux dont il voulait surprendre l'odieux secret.

Il eut un long entretien avec Louis XV. Vers huit heures, au moment seulement où le roi allait se rendre dans la salle des Traités pour recevoir les hommages de la cour et des ambassadeurs étrangers, il se retira dans une salle attenante, où déjà le frotteur se trouvait, placé sous la surveillance de deux gardes de la prévôté.

Louis XV s'assit d'un visage riant sur le siége d'apparat placé au fond de la salle : devant lui était la magnifique table ronde de mosaïque donnée jadis à Louis le Grand par la république de Venise, et qui, ce jour-là, était consacrée à recevoir les brillants bouquets offerts par la famille royale, les grands officiers de la maison et les membres du corps

Digitized by Google

diplomatique. Louis ne paraissait nullement ému, il échangeait même de temps en temps de gracieux regards avec madame de Pompadour, et flattait de la main son épagneul favori, qu'il avait fait placer sur un tabouret à ses pieds.

La cérémonie commença : le roi, comme chaque année, reçut un à un les bouquets qui lui étaient offerts. Sous prétexte de jouer avec l'épagneul, dont les indiscrètes caresses paraissaient l'amuser, il approchait chaque faisceaux de fleurs du nez de l'animal, et le déposait ensuite sur la table de mosaïque.

Les membres du corps diplomatique avaient présenté leurs hommages à sa majesté : après eux venait la famille royale, qui leur avait courtoisement cédé le pas en cette occasion.

Au premier bouquet offert par elle, l'épagneul tomba mort.

Madame de Pompadour pâlit, un cri allait s'échapper de sa poitrine : « Ce n'est rien, dit Louis à voix base, contraignez-vous, et cachez, du pli de votre robe, la dépouille de ce pauvre animal : il meurt pour justifier le dicton, ajouta-t-il entre ses dents : fils de roi, frère de roi, père de roi; jamais roi. »

Ainsi s'acheva la cérémonie. Louis, de retour dans ses appartements, fit appeler le lieutenant de police. — Vous étiez bien instruit, monsieur de Bellisle, dit-il; l'an passé le poignard de Damiens; un bouquet cette fois, et le tout de la même source. Mais je ne puis ni ne dois punir. Je vous défends de chercher à éclaircir ce mystère. Quant à l'homme qui m'a sauvé, je veux le voir, présentez-le-moi !

Car il faut remarquer ici que Bertin avait eu la probité de dire à Louis la source obscure de son salut, c'était un bel exemple donné aux magistrats futurs, et dont ils ont bien peu profité. Mais d'ordinaire une roue de cuivre fait marcher une aiguille d'or, et, seule visible, celle-ci excite l'hommage et l'admiration.

— « J'ai amené avec moi ce brave homme, répondit Bertin; il est là, sire, tout troublé, tout confus, et modes-

Digitized by Google

tement couvert de la veste du pauvre ouvrier. » — « Tant mieux ; tant mieux ; l'habit de travail est l'habit de gloire du peuple ; amenez votre frotteur, monsieur de Bellisle ; je le recevrai mieux qu'un courtisan. »

Le lieutenant de police sortit, et bientôt revint de la salle de gardes, tenant par la main son protégé tremblant et n'osant lever les yeux.

Louis XV avait du bon : une larme roula dans ses yeux ; et s'avançant vers l'ouvrier : « Embrasse ton roi, brave homme, lui dit-il ; que là soit ta première récompense. »

— « Ah ! sire, répondit l'homme en cherchant à se jeter à ses pieds, suis-je digne de tant de bonté, de tant d'honneur, etc. »

Le roi le prit alors à bras le corps et le baisa au front.

C'eût été un sujet de tableau pour Greuse ; un roi de France, élégant et fastueux roi de Versailles et de Marly, pressant sur son cœur un pauvre ouvrier vêtu de bure : le roi pleurant de reconnaissance, l'ouvrier de surprise et d'attendrissement. — « Que veux-tu ? » dit Louis XV, après ce premier mouvement d'émotion. — « Rien, sire, rien ; je suis heureux. »

— « Demande, j'accorderai ce que tu voudras. »

— « Eh bien, sire, une petite maisonnette, ici près de vous, dans le parc. » — « Et c'est tout ? » — « Oui, c'est tout ; et si vous me permettez de vous voir quelquefois, je serai heureux pour toujours. » — « Va pour la maison, mon brave homme ; dans quinze jours elle sera bâtie près de Trianon, et chaque matin tu m'apporteras un bouquet....., cela me rappellera ton dévoûment. M. de Bellisle, continua le roi, je garde cet homme, on le logera provisoirement à l'hôtel de la prévôté ; je lui accorde cent louis par mois sur ma cassette, et vous renouvelle l'injonction de me garder le secret.

Ce qui avait été promis par le roi s'effectua. Quinze jours après, la maison était bâtie au milieu du parc, et le frotteur, qui ne survécut au roi que quelques mois, l'habitait encore en 1770.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Trianon (Grand et Petit).

L'admiration n'est pas épuisée tant qu'on n'a pas vu les deux Trianons. Une belle avenue, qui fait suite au cours de la Reine, vue loin du bassin des Gimbettes, conduit à ces deux édifices remarquables. Ils sont tous les deux placés sur la même ligne, et la prairie qui s'offre aux yeux est le grand Trianon. A gauche, au devant de la façade, une magnifique allée de tilleuls descend vers l'une des extrémités du canal, et à droite une avenue latérale conduit à la porte d'entrée du petit Trianon.

Ces deux palais sont construits sur l'emplacement d'un village qui dépendait des moines de Sainte-Geneviève, desquels Louis XIV l'acheta en 1663, pour l'enclore dans son parc. Il fit abattre l'église avec les maisons du village, et bâtir un château de fantaisie, le grand Trianon, qui fut d'abord appelé palais de Flore, parce que le parterre en était destiné à rassembler toutes les espèces de fleurs convenues.

Louis XV, qui se plaisait à vivre loin de l'étiquette de la cour, voulut s'isoler encore davantage, en faisant bâtir le

Digitized by Google

petit Trianon. L'un des capitaines de sa garde, qui s'occupait de botanique, lui inspira l'idée de consacrer à cette science les jardins qui devaient accompagner le nouveau château, et bientôt les jardins botaniques de Trianon devinrent célèbres par les expériences de Bernard de Jussieu, qui en était le directeur.

Quand on examine la façade du grand Trianon, il semble que l'architecte, Jules Hardouin Mansard, ait voulu réaliser un des palais enchantés décrits par les poëtes. Un péristyle en marbre, percé de sept grandes arcades, présente dans son milieu huit colonnes ioniques accouplées, en marbre de Campan, et, dans toute sa longueur, quatorze pilastres du même ordre, en marbre du Languedoc, également accouplés, dont huit répondent aux colonnes du milieu.

Tous les chapiteaux sont en marbre blanc, et l'édifice consistant dans un seul étage de rez-de-chaussée, est couronné d'un attique.

Le péristyle sert de vestibule aux deux ailes où se trouvent les appartements, moins remarquables par eux-mêmes que par les tableaux, statues et autres objets d'arts dont ils sont enrichis. Nous ne les décrirons pas avec détail, parce qu'ayant été souvent changés ils sont sujets à l'être encore.

Les principales pièces où les cicérones arrêtent de préférence l'attention des visiteurs, sont la salle des gardes-du-corps, où un placard en s'ouvrant peut convertir l'appartement en chapelle; la galerie de peinture, où l'on a vu figurer longtemps de petits modèles parfaits de navires; deux pièces intérieures, ornées jadis de deux tableaux de Vanloo; enfin un salon entièrement revêtu de glaces, situé dans l'aile gauche.

Les jardins du grand Trianon offrent cet aspect grandiose particulier à tout ce qui tient aux palais de Versailles. De nombreuses allées de charmilles en font une sorte de labyrinthe, où les étrangers courraient souvent le risque de s'égarer si, je ne sais pour quel motif, les gardiens n'avaient pris l'habitude de n'y conduire personne. Il y a cependant de ravis-

Digitized by Google

sants points de vue dans ce parc. Les promeneurs qui dirigent leurs pas en dehors des murs de ce côté où l'une des branches du canal vient aboutir, admirent un joli bassin contourné par deux magnifiques escaliers qui conduisent aux bosquets du grand Trianon.

Le petit Trianon est un simple pavillon de forme carrée, construit sur les dessins de Gabriel. On ne remarque dans l'intérieur que le boudoir de la reine, dont les murs sont parsemés de riches arabesques, et sa chambre à coucher, dont le plafond était comme toute la pièce drapé en étoffe de soie bleue. On montrait un lit garni de mousseline brodée en or; ce lit n'avait, dit-on, servi qu'à l'impératrice Marie-Louise.

Marie-Antoinette aimait beaucoup ce séjour. Charmée des fêtes qu'on avait données au petit Trianon, en l'honneur du comte de Falskenstein, elle voulut les renouveler. Elle s'imagina d'en dédier une au roi vers la fin d'août 1777. On ne pouvait choisir un prétexte plus adroit pour en faire excuser les dépenses. Aussitôt les directeurs de ces sortes de divertissements mettent la main à l'œuvre; on dresse un programme, on veut ménager au roi les surprises les plus ravissantes; les décorateurs, les peintres, les artificiers, rivalisent de zèle. Les choses marchent rapidement, lorsque tout à coup M. Necker qui vient d'être installé, s'apercevant déjà avec quelle dextérité on fait disparaître les fonds de sa caisse, s'effraie de cette nouvelle cause de dilapidation. Il en fait parler au roi par M. Thiars, que S. M. traitait avec distinction.

Louis XVI, en apprenant qu'on travaille aux préparatifs d'une fête qui coûtera plus de cent mille livres, se fâche, d'autant mieux que cette année il avait supprimé, par économie, le voyage de Fontainebleau, ainsi qu'une foule d'agréments qu'il trouvait trop coûteux. Il se décide donc à donner une leçon à son auguste compagne, ne la prévient de rien; et lorsqu'elle lui fait l'invitation de se rendre au petit Trianon, il répond par un refus.

Digitized by Google

Marie-Antoinette, surprise, lui en demande l'explication.

— « C'est, lui réplique S. M., parce que je ne veux point autoriser par ma présence des prodigalités que la situation des finances rend onéreuses à l'état. »

Marie-Antoinette se récria : « La fête, disait-elle, ne coûterait qu'une bagatelle. »

— « En avez-vous vu le devis, madame ? »

— « Non, sire. »

— « Eh bien, ordonnez qu'on vous le soumette, et vous trouverez qu'il dépasse quatre-vingt mille livres. Je serais condamnable si, par ma présence, je me mettais de moitié dans de telles folies. Je suis décidé à rester ici. »

La reine se retira dans son appartement sans insister davantage. Elle prit pour un complot contre elle ce qui n'était qu'une leçon de sagesse. Mais le comte et la comtesse d'Artois, et madame de Polignac, l'ayant engagée à persister dans son avis, qu'elle ne demandait pas mieux de suivre, la reine se décida à remettre la fête à une autre époque.

Le roi tint bon d'abord, mais il finit bientôt par céder aux sollicitations de *Monsieur*, et à celles de la reine.

La fête eut lieu le 3 septembre. Jamais on n'en vit de plus belle et de mieux ordonnée. Marie-Antoinette aurait voulu passer sa vie dans le petit Trianon. Elle y soupait tous les soirs pendant l'été, et semblait être l'Armide de ce palais enchanté.

Toutefois, ce qu'on admire dans le petit Trianon, est moins l'édifice même que le jardin anglais, vrai modèle de paysage et de nature artificielle. La rotonde du temple de l'Amour, le pavillon de musique de la reine, et surtout la beauté des arbres, le jeu des eaux qui, s'épanchent en ruisseaux ou s'étendent en nappes, les coteaux sinueux verdoyants et ombragés où elles murmurent, le lac solitaire où elles se réunissent, enfin le hameau pittoresque qu'elles entourent, et dont la modestie extérieure fait place intérieurement à tout ce que la pompe et le luxe royal peuvent

Digitized by Google

produire de plus somptueux, et surtout de plus élégant, voilà de ces beautés dont l'œil n'est jamais lassé, et qui laissent dans le cœur des souvenirs bien autrement émouvants que ceux qu'inspire la vue des colonnes, des statues et des marbres du palais de Versailles.

Pendant la révolution les deux Trianons eurent à peu près le même sort. Ils furent dévastés, restèrent longtemps déserts, et ne commencèrent à être restaurés que dans les premières années du règne de Napoléon. Le grand Trianon, où il se plaisait beaucoup, reçut une bibliothèque choisie par lui et composée des meilleurs ouvrages écrits dans toutes les langues de l'Europe. Le petit fut particulièrement, depuis le mariage de l'empereur avec l'archiduchesse d'Autriche, affecté à Marie-Louise, qui, chaque fois qu'elle se rendait à Versailles seule, ou avec son époux, occupait le château du petit Trianon. C'est là qu'eut lieu, en 1814, son entrevue avec l'empereur d'Autriche, son père, et que fut déterminé son départ pour Vienne. C'est là, qu'un demi-siècle auparavant expirait dans les tortures d'un mal impur, l'infortuné Louis XV.

Le petit Trianon fut sanctifié pendant quelque temps, par la présence d'une femme, d'une impératrice dont la reconnaissance publique a consacré la mémoire parmi les bienfaitrices de l'humanité, par Joséphine. On sait qu'elle portait au sein des grandeurs et du trône la simplicité de mœurs et de manières qui révélait plutôt la bonté de son cœur que la modestie de son origine. Mais c'est à Trianon surtout, dans ce tranquille séjour, qu'elle témoignait plus hautement encore, de son éloignement pour le faste et la pompe des cours.

Au reste, la manière de vivre de l'impératrice variait peu. A Versailles, à Trianon, à Saint-Cloud, aux Tuileries, aux grands voyages de la cour, elle se levait à huit heures, prenait un peignoir et s'occupait de sa première toilette; pendant qu'on la coiffait elle parcourait les journaux du matin, et recevait les marchands qu'elle avait fait mander, ou les

308267

Digitized by Google

personnes qu'elle ne pouvait admettre au salon. Lorsqu'elle était habillée, ce qui avait demandé environ une heure, elle passait au salon; elle y trouvait les dames de service et celles qu'elle avait fait inviter à déjeuner. A midi elle se mettait à table, le déjeuner durait au moins une heure; c'était pour ainsi dire son seul repas, car elle ne prenait, en sortant de son lit, qu'une petite tasse de thé avec un peu de citron. On ne peut parler de son dîner avec l'*empereur*; ce repas était tellement rapide, que Joséphine n'avait pas même le temps de manger. Après le déjeuner, lorsqu'il faisait beau, elle montait en calèche pour aller à la *Malmaison* ou à la chasse. Lorsqu'elle ne sortait pas, elle recevait toutes les personnes qui avaient obtenu un rendez-vous jusqu'à quatre heures. *Joséphine* rentrait plusieurs fois chez elle pour recevoir particulièrement ou pour se reposer sur un canapé; à quatre heures elle se déshabillait, se mettait à lire, et prenait un peu de *punch*; cela durait jusqu'à cinq heures: alors elle commençait une seconde toilette. Il était très-rare qu'elle reçût quelqu'un, parce que c'était l'heure où l'*Empereur* venait, ce qu'il manquait rarement de faire, à moins qu'il n'y eût conseil. A six heures on dînait, puis l'impératrice rentrait seule au salon, où elle retrouvait les dames de service. Dans la soirée tous les ministres venaient faire leur cour, ainsi que les maréchaux et les généraux.

Joséphine causait et parlait à tout le monde; elle faisait un *tric-trac* ou un *wisk*. L'empereur venait vers neuf heures et restait à peu près un quart d'heure. S'il voulait faire une partie, il nommait les personnes qui la composaient: c'étaient toujours des dames. Malheur à son partenaire, car l'empereur était tellement distrait, qu'il coupait les rois ou annonçait les couleurs à tort ou à travers, et personne n'aurait osé lui faire d'observations. Après cette espèce de partie il quittait le salon, où *Joséphine* restait jusqu'à une heure. Elle s'endormait avec peine; pour se distraire, elle causait avec la dame de garde quelquefois jusqu'à trois heures.

Digitized by Google

A la Malmaison, il n'y avait pour Joséphine d'autre différence que celle de recevoir un peu moins de monde, et de se promener une grande partie du jour, mais jamais seule. Lorsque, après le divorce, Bonaparte allait la voir, il l'emmenait tout de suite dans le parc, restait une heure avec elle, la ramenait au salon, et remontait en voiture; elle le recevait avec la plus grande dignité, allait au-devant de lui, et le reconduisait jusqu'à la porte du vestibule.

Quant à l'empereur, il n'était jamais plus de vingt minutes à table, mangeant peu, buvant de même; il aimait beaucoup les fruits. Comme il n'y avait jamais qu'un service, après avoir donné le potage, on devait le remplacer lestement par les mets que l'empereur avait désignés; sans cela il prenait une amande ou quelque autre partie du dessert. Lorsqu'il se levait, tout le monde l'imitait; il passait dans le salon, où il prenait une tasse de café. On doit croire que toutes les personnes qu'il avait invitées à dîner faisaient un fort déjeuner d'avance, ou retournaient après dîner chez elles. Celles qui mangeaient avec lui pour la première fois, et qui n'étaient pas instruites de ses habitudes, mouraient de faim. Il leur était impossible de dire qu'elles avaient fait un repas de roi, quoique sa table fût parfaitement servie; mais rien ne pouvait l'astreindre à y rester plus d'un quart d'heure. Cette célérité gênait beaucoup l'impératrice, qui parfois avait faim, et ne trouvait pas le temps de satisfaire son appétit.

Si les règnes précédents avaient fait de Trianon le théâtre de joyeux divertissements, les échos du parc retentirent plus d'une fois aussi des éclats de rire de la cour de Napoléon. Un soir il prit fantaisie à l'empereur de jouer aux barres. La nuit était noire. On fit observer au souverain que les joueurs couraient le risque de se briser le crâne contre les arbres; mais ce que Napoléon voulait, il le voulait fermement. On se dispose donc au jeu. On fit allumer une vingtaine de flambeaux, portés par des valets de pied pour éclai-

Digitized by Google

rer la scène. On commence à courir. Voilà que, lorsqu'on s'éloignait un peu, on se heurtait aux arbres, bien que les flambeaux courussent aussi pour éclairer les coureurs. L'impératrice, alors svelte et élancée, courait parfaitement. Elle fit tant, qu'elle saisit Napoléon par son habit en lui disant : « Tu es prisonnier. » A ce mot, il se dégage brusquement des petites mains qui le retenaient, et s'écrie avec force : « Moi, prisonnier ! jamais ! de qui que ce soit. »

Quelques années s'écoulent ; plus de jeux, plus d'éclats de rire, plus de ces tableaux gracieux et animés. Un matin, le palais de Trianon reçut l'empereur, triste, pensif, solitaire. Triste, je le crois bien, il venait de briser une existence qui devait être à jamais unie à la sienne ; pensif, il venait de rompre avec son passé politique avec ses premières années d'amour, d'espérance, de bonheur, et ne songeait pas sans effroi à l'avenir : solitaire enfin, hélas ! il s'était séparé de Joséphine, sa femme, sa consolatrice, sa bonne étoile !

Digitized by Google

Versailles à vol d'oiseau.

Versailles et ses environs sont des lieux d'élection pour l'histoire. Une fois assise dans ce domaine fécond elle peut parler, et les feuilles s'entasseront sur les feuilles bien longtemps avant qu'elle n'ait épuisé les faits, les événements, les portraits, les anecdotes. En sortant de Trianon, et en se dirigeant vers la ville, on trouve à gauche une allée qui conduit à l'avenue de la Reine. Au bout de cette avenue, une barrière au delà de laquelle un chemin de traverse mène à Saint-Cloud, offre à quelque distance deux monticules, au fond desquels serpente la route. Celui de droite domine le lieu infecte consacré à l'équarrissage; celui de gauche découvre un espace immense, dans lequel sont jetées toutes les maisons de Versailles. Ce monticule se nomme la butte de Picardie. C'est là que nous conduirons le lecteur pour lui montrer réunies, et lui faire apprécier d'un seul coup d'œil, les merveilles qu'il vient de visiter en détail.

Les monuments qui élèvent dans le ciel les têtes les plus orgueilleuses sont : l'église Notre-Dame, Saint-Louis, la chapelle du collége; sur une même ligne on aperçoit les hauteurs de Monbauron, qui cachent l'ancien hôtel de gardes-du-corps de Noailles, la mairie, le chenil, les Menus-Plaisirs, les grandes et petites écuries, enfin tous les bâtiments élevés sur l'avenue de Paris et aux environs. Les ailes immenses du château établissent un rideau massif et gigantesque entre nous et l'horizon. Seulement dans le lointain on découvre les hauteurs boisées de l'extrême gauche de la pièce d'eau des Suisses. Ensuite, sur la droite, l'œil suit les premières avenues de Trianon, dont les charmilles épaisses servent de fond à ce magnifique tableau.

Digitized by Google

En présence d'un panorama si grandiose, encore ému de souvenirs historiques, l'esprit pourra invoquer la cour de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI, de Napoléon. Il songera au faste de ces règnes, à la gloire du premier et du dernier. Il s'abîmera dans une profonde rêverie sur le sort des grands de ce monde : des hommes d'armes, des cris de victoire, des chants de fête, de brillants costumes, passeront devant ses yeux; des mots de cour résonneront à son oreille : son âme enfin deviendra contemporaine des tableaux confusément esquissés devant elle par le pinceau mobile de l'imagination; mais soudain un coup de fouet qui retentit là-bas sur la route de Paris, une diligence dont le fouet seulement se fait entendre, ramenant brusquement le spectateur à la réalité, au sentiment de sa situation présente, lui apprendront, suivant son âge, ses occupations et la portée de son intelligence, quel enseignement il doit retirer de sa visite au palais de Versailles. En vérité, ce serait avoir profité bien peu que d'en rapporter seulement la satisfaction d'une stérile curiosité.

FIN.

Digitized by Google

LISTE DES PLANCHES.

Avenue de Paris illuminée, arrivée de la reine Marie-Antoinette.
Cour du château.
Écuries du roi, avenues de Sceaux et de Paris.
Parterre d'eau.
Fontaine des animaux.
Pièce des Suisses, Orangerie.
Bassin de Latone.
Latone et ses enfants, groupe en marbre par Marsy.
Salle des concerts ou colonnade
Enlèvement de Proserpine, groupe en marbre par Girardon.
Bains d'Apollon.
Apollon chez Thétis, groupe en marbre par Girardon.
Jardin du roi.
Bosquet des rocailles.
Bassin de Flore.
Allée d'eau.
Pièce du Dragon.
Grand Trianon, vue prise du canal.
Le hameau de Trianon.
Petit Trianon.
Le rêve du bonheur, tableau de mademoiselle Mayer, à Trianon.
Vue générale de Versailles, prise de la butte de Picardie.
Saint Louis rendant la justice sous un chêne, tableau de M. Rouget.
Entrée de Henri IV. — Gérard.
Louis XIV ordonnant une attaque près de Bruges. — Vander-Meulen.
Passage du Rhin. — Vander-Meulen.
Bataille de Jemmapes. — Hor. Vernet.
Louis XVI distribuant des aumônes. — Heisent.
Redoute de Monte-Legino ou Lezimo. — Berthon.
Préliminaires de la paix de Léoben. — Lethière.
Harangue aux Pyramides. — Gros.
Bataille des Pyramides — Vincent.
Révolte du Caire. — Girodet.
Pardon aux révoltés du Caire. — Guérin.

Digitized by Google

Combat de Benouth. — Langlois.
Peste de Jaffa. — Gros.
Bataille d'Aboukir. — Gros.
Revue du premier consul, d'après le dessin d'Isabey, médaillon placé dans les arabesques du château de Versailles.
Bonaparte au mont Saint-Bernard. — David.
Couronnement de Napoléon. — David.
Serment de l'armée. — David.
Allocution. — Gautherot.
Napoléon rendant des honneurs à des blessés ennemis. — Debret.
Le 76e régiment retrouve ses drapeaux à Inspruck. — Meynier.
L'empereur Napoléon recevant les clés de Vienne. — Girodet.
Le matin d'Austerlitz. — Carle Vernet.
Bataille d'Austerlitz. — Gérard.
Entrevue de Napoléon et de l'empereur d'Autriche. — Gros.
Drapeaux conquis sur les Autrichiens. — Regnault.
Bataille d'Iéna. — Hor. Vernet.
Napoléon au tombeau de Frédéric. — Ponce Camus.
Napoléon recevant à Berlin les députés du sénat. — Berthon.
Champ de bataille d'Eylau. — Gros.
Entrevue de Napoléon et de la reine de Prusse.

Nous donnons cette gravure d'après le tableau original commandé par l'Empereur à M. Berthon. Il a figuré au musée de Versailles, et vient d'être remplacé par celui de M. Gosse, qui représente la même scène et le même point de vue.

Combat de Somo-Sierra. — Hor. Vernet.
Napoléon blessé devant Ratisbonne. — Gautherot.
Prise de Ratisbonne. — Thévenin.
Bataille d'Essling. — C. Langlois.
Bataille de Hanau. — Hor. Vernet.
Bataille de Montmirail. — Hor. Vernet.
Sacre de Charles X. — Gérard.
Prévoyance d'Alexandre Sévère. — Coypel.
Suger, statue en marbre par Stouf.
Duguesclin, — Bridant.
Bayard, — Moutoni.
Sully, — Espercieux.
Richelieu, — Ramey père

Digitized by Google

Duquesne,	—	Roguier.
Turenne,	—	Gois fils.
Colbert,	—	Milhomme.
Condé,	—	David.
Tourville,	—	Marin.
Duguay-Trouin,	—	Dupasquier.
Suffren,	—	Lesueur.

FIN.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 21, ligne 20, e venuto, *lisez* è venuto.
21, è poï, *lisez* e poi.
Page 62, ligne 28, clémence d'Alexandre, *lisez* prévoyance d'Alexandre Sévère.
Page 65, ligne 31, Beirouth, *lisez* Benouth.

Digitized by Google

Dessiné et Gravé par Léonce Lhuillier

Audot edit.

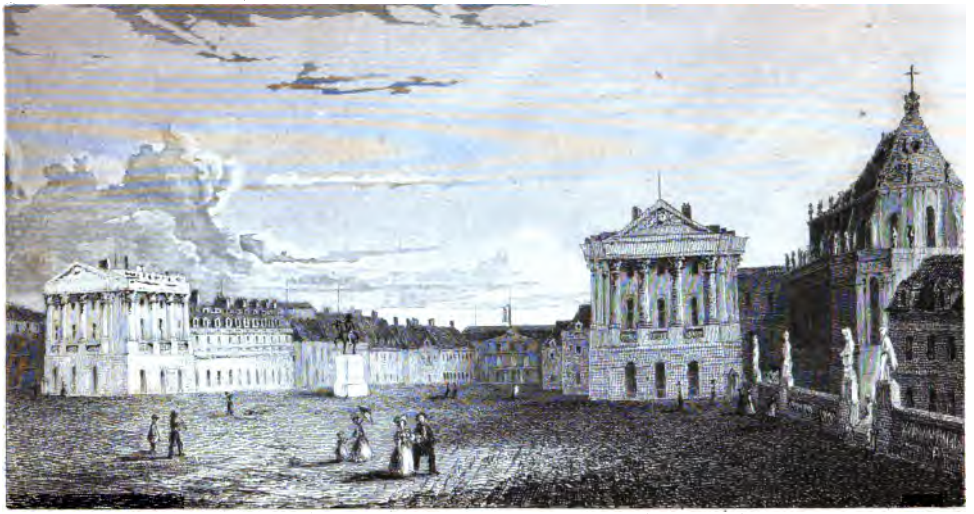
AVENUE DE PARIS ILLUMINÉE.

ARRIVÉE DE LA REINE MARIE ANTOINETTE.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google



Dessiné et Gravé par Leonce I. Raillier

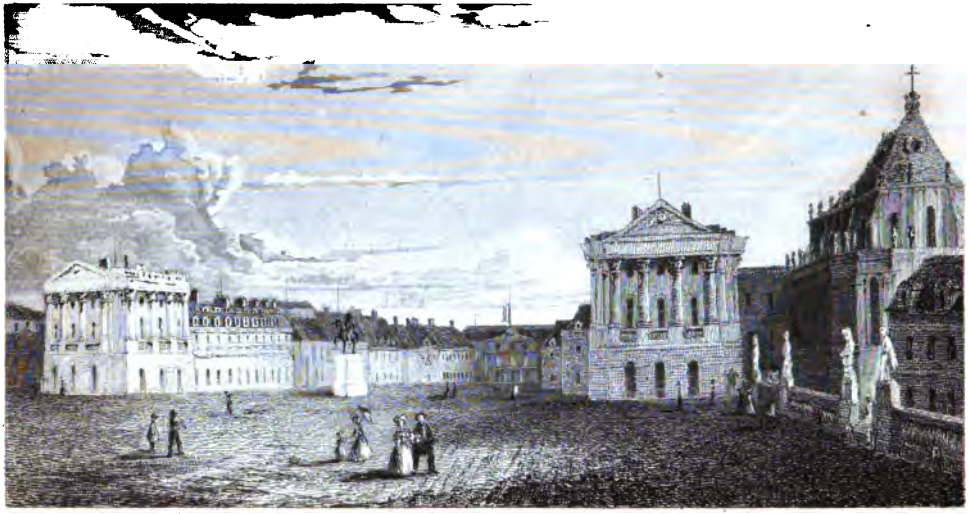
Audot edit.

COUR DU CHÂTEAU.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
AND TILDEN
FOUNDATIONS

Digitized by Google



Dessiné et Gravé par Leonce L. Ruillier. Audot edit.

[illegible] DU CHÂTEAU.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Dessiné et Gravé par Léonce Lhuillier. Audot edit.

ÉCURIES DU ROI. AVENUES DE SCEAUX ET DE PARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dessiné & Gravé par Leonce Lhuillier. *Aubert edit.*

PARTERRE D'EAU

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Dessiné & Gravé par L. Lhuillier. *Audot edit*

FONTAINE DES ANIMAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

PIÈCE DES SUISSES. ORANGERIE.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
B

Digitized by Google

Balthazar de Marsy inv.

LATONE ET SES ENFANS.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Dessiné et Gravé par Leonce Lhuillier.

Audot edit.

SALLE DES CONCERTS.

Digitized by Google

YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

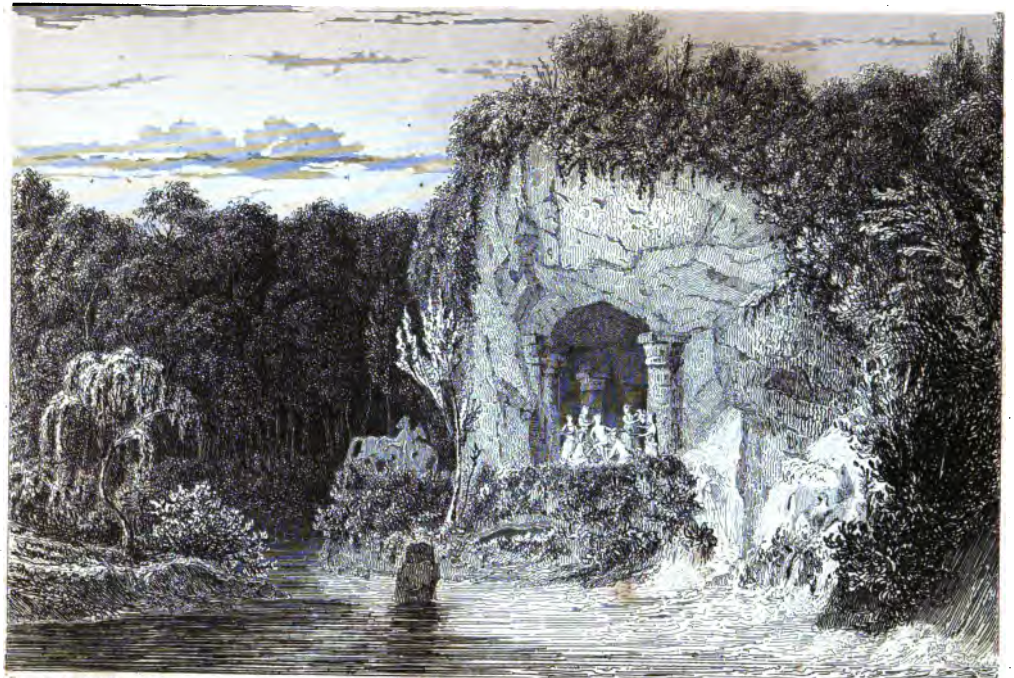
Digitized by Google

Girardon inv. 5.

ENLÈVEMENT DE PROSERPINE.

Digitized by Google

Digitized by Google



Dessiné et Gravé par Leonce l'Huillier

Audot édit.

BAINS D'APOLLON.

Digitized by Google

Digitized by Google

Girardon inv 21

APOLLON CHEZ THÉTIS.

Digitized by Google

LIBRARY

Digitized by Google

JARDIN DU ROI.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

ROSAMUND'S BOWER, WOODSTOCK.

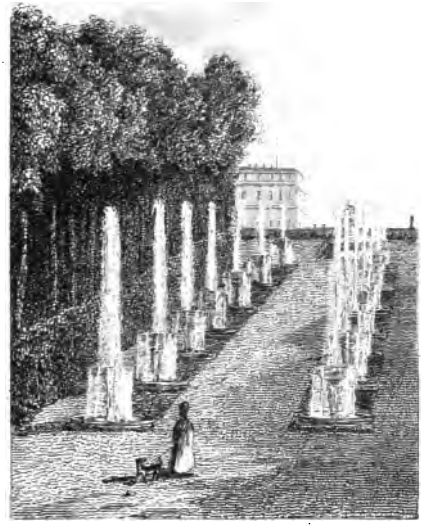
Digitized by Google

Digitized by Google

BASSIN DE FLORE.

Digitized by Google

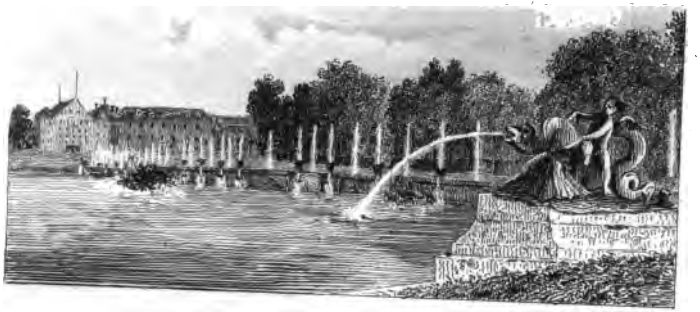
Digitized by Google



ALDERNEY.

Digitized by Google

Digitized by Google



PIECE DU DRAGON.

Digitized by Google

Digitized by Google

GRAND TRIANON, PRIS DU CANAL.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE PALAIS DU PETIT TRIANON.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

PLESSIS BRAMON.

Digitized by Google

PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

Tab. de G. 133.

E. Mayer pinx.

LE RÊVE DU BONHEUR

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
RELIGION AND
EDUCATION

Digitized by Google

VUE GÉNÉRALE DE VERSAILLES

PRISE DE LA BUTTE DE PICARDIE

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

Digitized by Google

Rouget. 382.

St LOUIS RENDANT LA JUSTICE.

Digitized by Google

Digitized by Google

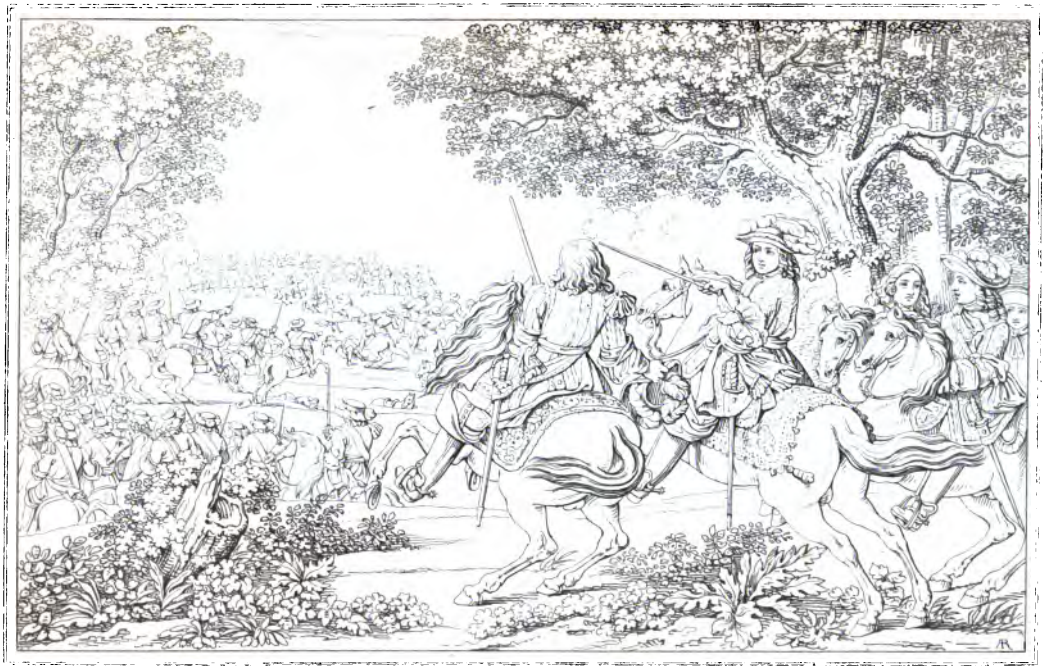
Gerard pinx.

391.

ENTRÉE DE HENRI IV A PARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google



Vander Meulen pinx.

121.

LOUIS XIV ORDONNANT UNE ATTAQUE.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

H. Vernet p.

BATAILLE DE JEMMAPES.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Hervieu pinx.

LOUIS XVI DISTRIBUANT DES AUMONES

Digitized by Google

Digitized by Google

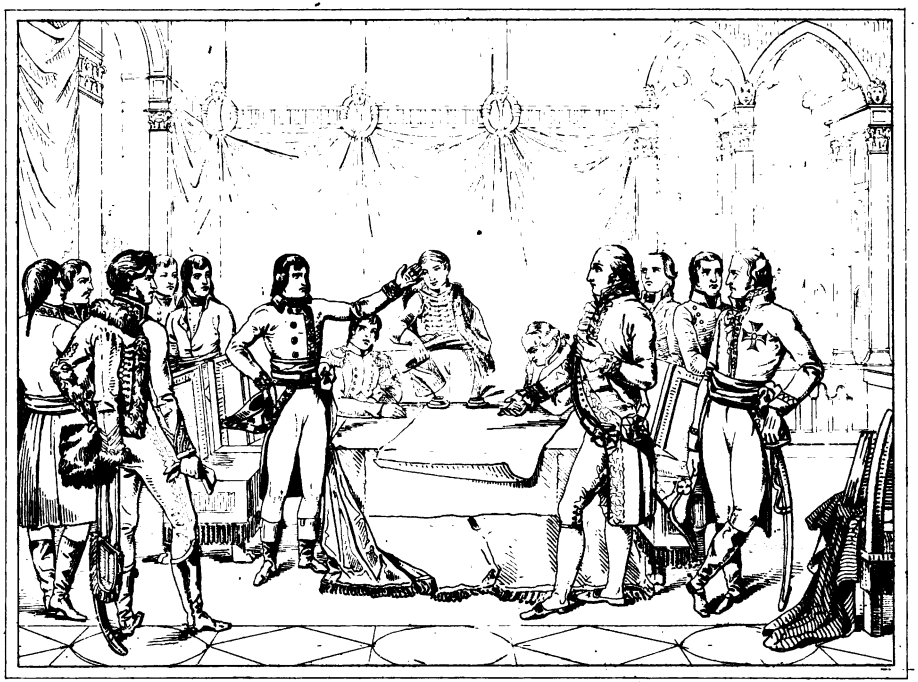
Berthon p. *Revoil sc.*

DÉFENSE DE LA REDOUTE DE MONTE LEGINO.

VERTHEIDIGUNG DER SCHANZE VON MONTE LEGINO. DEFENDING THE REDOUBT OF MONTE LEGINO DIFESA DEL FORTINO DI MONTE-LEGINO.

Digitized by Google

Digitized by Google



Lethiere p.

PRÉLIMINAIRES DE LA PAIX DE LÉOBEN.

FRIEDENSPRÄLIMINARIEN VON LEOBEN. PRELIMINARIES OF PEACE AT LEOBEN. PRELIMINARI DELLA PACE IN LEOBEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gros p.

HARANGUE AUX PYRAMIDES.

A SPEECH AT THE PYRAMIDS.

REDE VOR DEN PYRAMIDEN.

ALLOCUZIONE DINANZI ALLE PIRAMIDI.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Vincent p.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

SCHLACHT BEI DEN PIRAMIDEN. THE BATTLE NEAR THE PYRAMIDS OF EGYPT. BATTAGLIA DELLE PIRAMIDI.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gerdet p.

RÉVOLTE DU CAIRE.

AUFSTAND ZU CAIRO. REVOLT OF CAIRO. INSURREZIONE DEL CAIRO.

Digitized by Google

Digitized by Google

BONAPARTE PERDONANDO Á LOS SUBLEVADOS DEL CAIRO . BONAPARTE PARDONNANT AUX REVOLTÉS DU CAIRE. BONAPARTE PRZEBACZA ZBUNTOWANYM W KAIRZE.

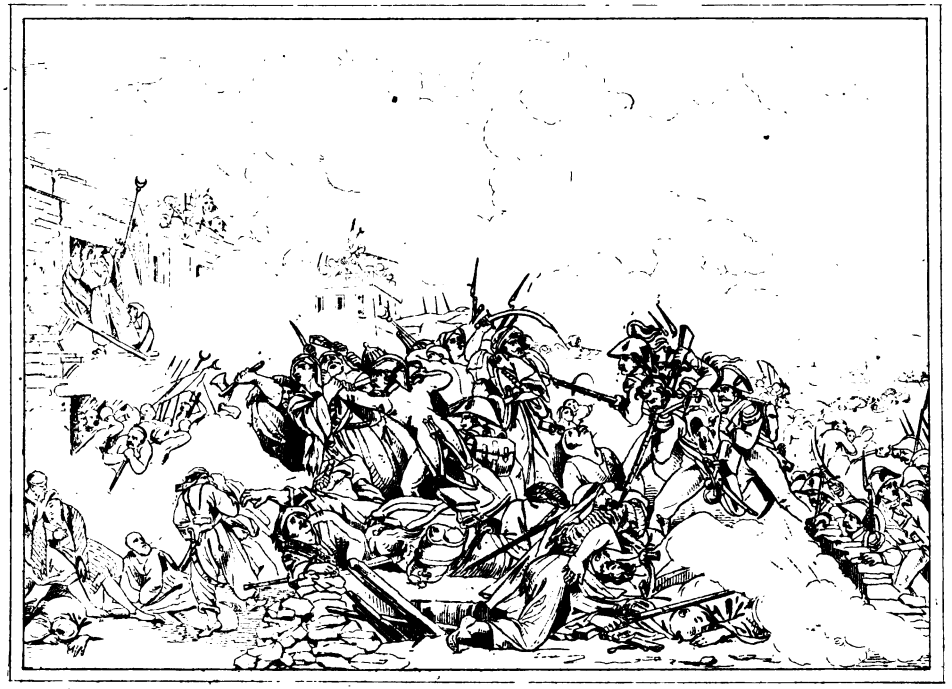
BONAPARTE BEGNADIGT DIE AUFWIEGLER [illegible] CAIRO. BONAPARTE FORGIVING THE REBELS AT CAIRO.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google



Langlois p.

COMBAT DE BENOUTH.

COMBAT DE BENOUTH FIGHTING AT BENOUTH COMBATTIMENTO DI BENOUTH

Digitized by Google

Digitized by Google

Giros pinx.

PESTE DE JAFFA.

PESTE DI JAFFA.

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY
ASTOR, LENOX
AND TILDEN
FOUNDATIONS

Digitized by Google

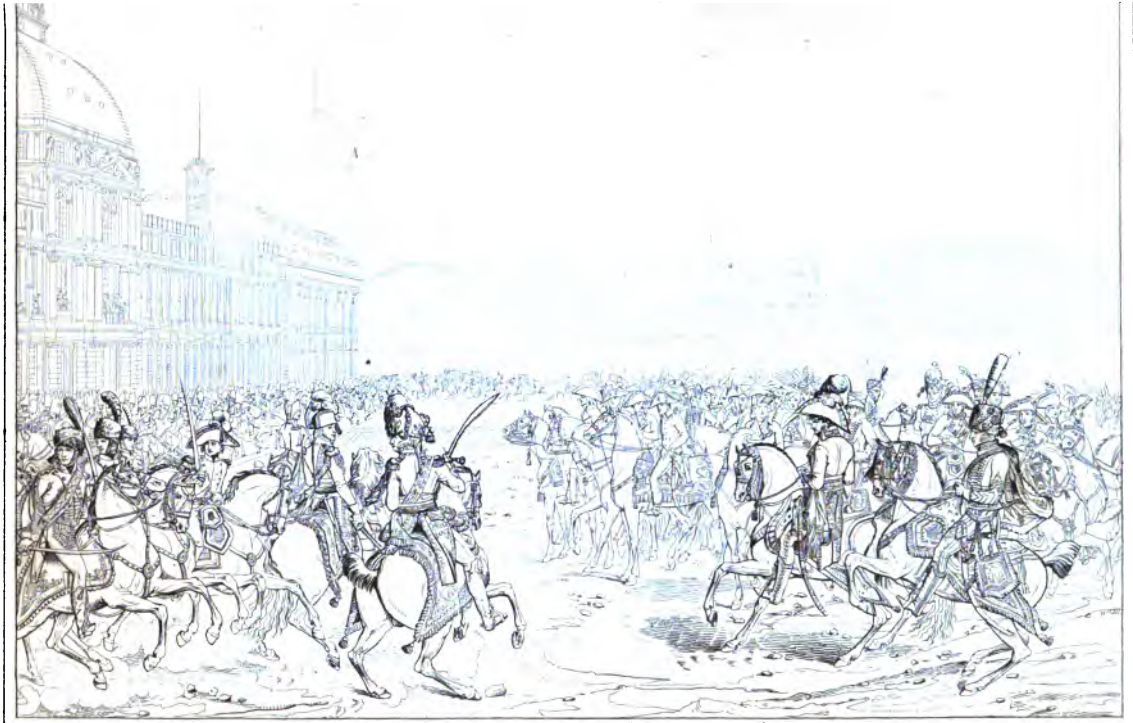
BATAILLE D'ABOUKIR

THE BATTLE OF ABOUKIR — BATTAGLIA D'ABOUKIR — SCHLACHT BEI ABOUKIR

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google



Isabey p.

REVUE DU 1er CONSUL.

[illegible]VIEWING OF THE 1st CONSUL. RIVISTA DEL 1° CONSOLE. [illegible] DES ERSTEN CONSUL[illegible]

Digitized by Google

Digitized by Google

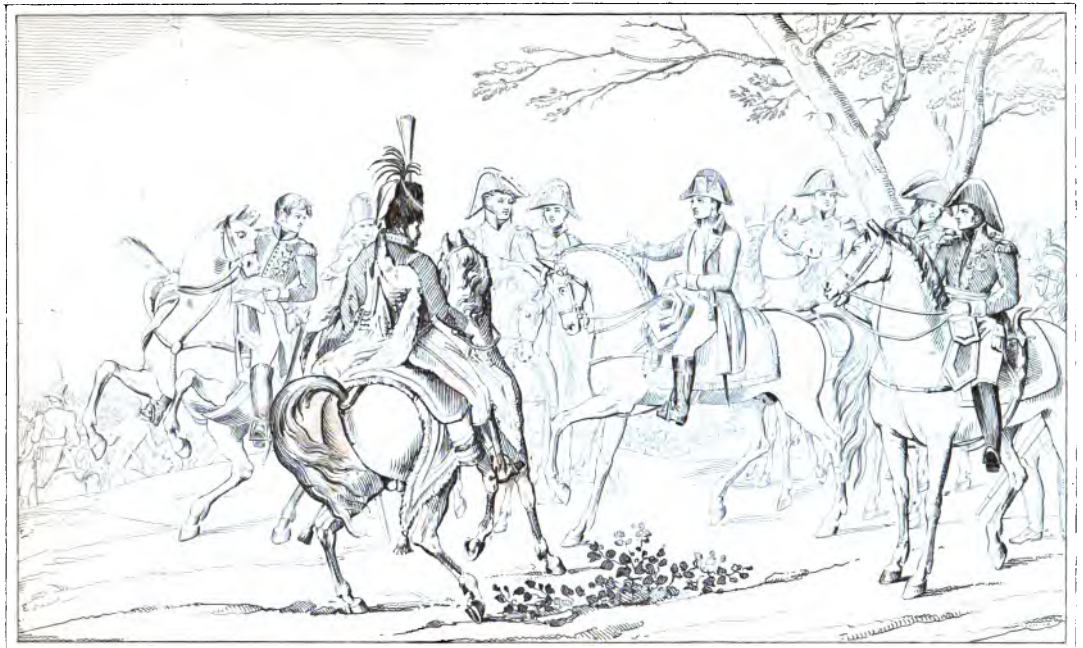
Girodet p

L'EMPEREUR NAPOLÉON RECEVANT LES CLEFS DE VIENNE.

THE EMPEROR NAPOLEON RECEIVING THE KEYS OF VIENNA — NAPOLEONE A VIENNA — DER KAISER NAPOLEON EMPFÄNGT DIE SCHLÜSSEL VON WIEN.

Digitized by Google

Digitized by Google



C. Vernet p.

LE MATIN D'AUSTERLITZ.

DER MORGEN VON AUSTERLITZ. THE MORNING PREVIOUS TO THE BATTLE OF AUSTERLITZ. IL MATTINO D'AUSTERLITZ.

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Gérard pinx

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Digitized by Google

Digitized by Google

ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE L'EMPE[illegible]CHE

ZUSAMMENKUNFT NAPOLEONS MIT DEM KAISER VON OESTHREICH. NAPOLEON'S INTERVIEW WITH THE AUSTE[illegible] L'IMPERATOR D'AUSTRIA E NAPOLEONE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Regnault

DRAPEAUX CONQUIS SUR LES AUTRICHIENS.

EROBERTE FAHNEN. COLOURS CONQUERED ON THE AUSTRIANS. LE BANDIÈRE D'AUSTERLITZ.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

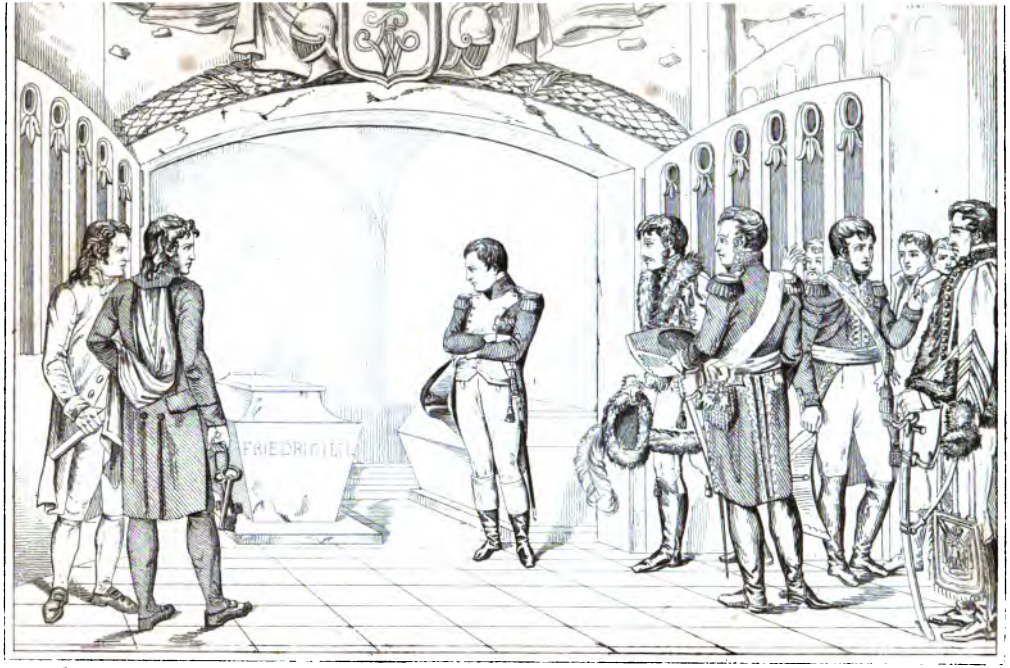
Digitized by Google

BATAILLE D'IENA.

THE BATTLE OF IENA BATTAGLIA D'IENA SCHLACHT BEI IENA

Digitized by Google

Digitized by Google



Lance Camus p.

NAPOLÉON AU TOMBEAU DE FRÉDERIC.

NAPOLEON AM GRABE FRIEDRICH S II

NAPOLEON AT THE TOMB OF FREDERIC II

NAPOLEONE ALLA TOMBA DI FEDERICO

Digitized by Google

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

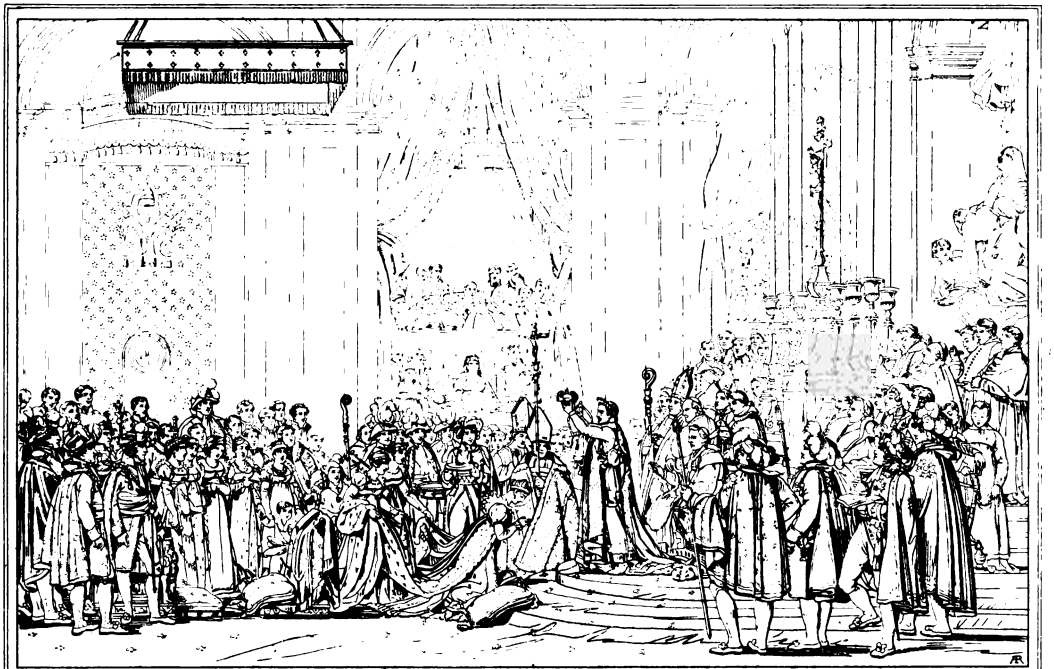
L. Duval p.

149

NAPOLÉON AU MONT ST BERNARD.

Digitized by Google

Digitized by Google



David p.

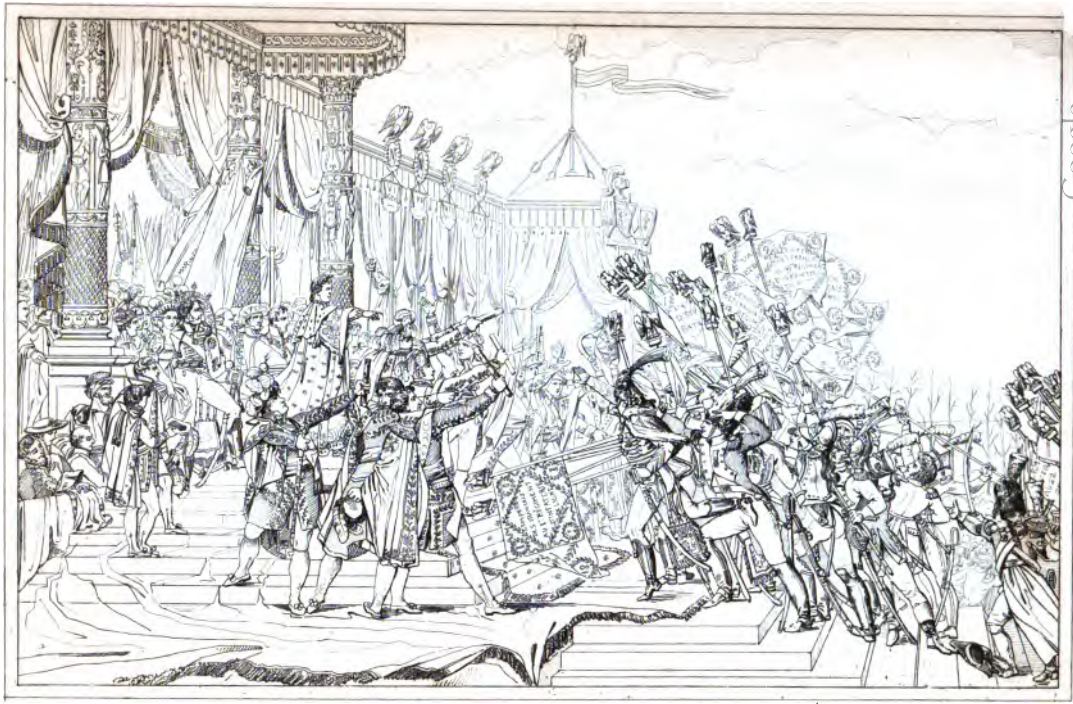
COURONNEMENT DE NAPOLÉON.

NAPOLEON'S KAISERKRÖNUNG NAPOLEON'S CORONATION INCORONAZIONE IN PARIGI.

Digitized by Google

LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google



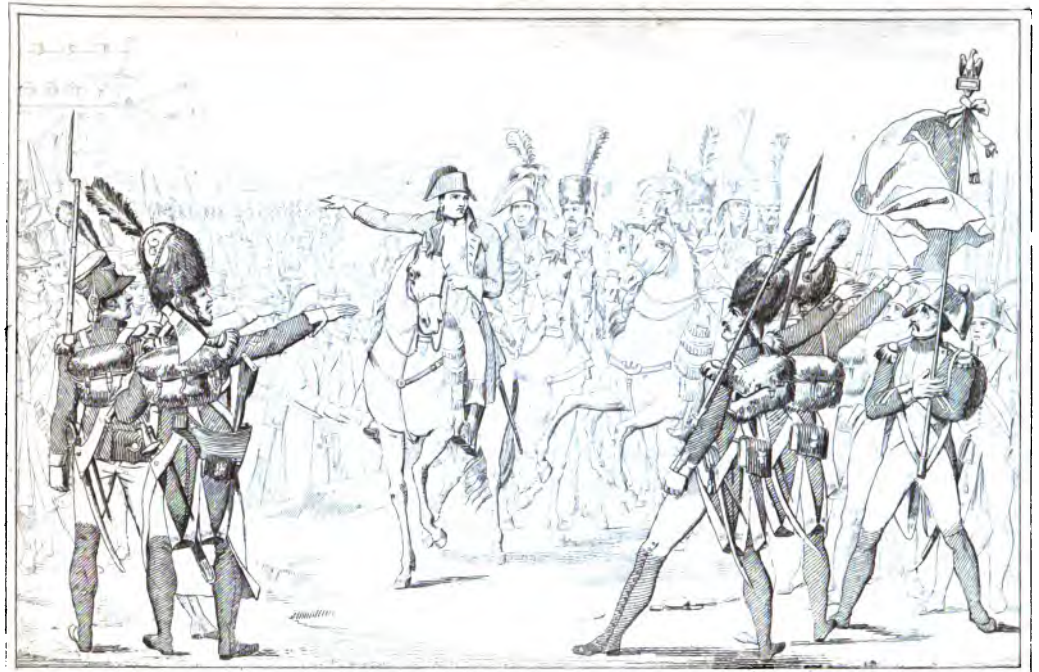
David

SERMENT DE L'ARMÉE.

EIDSCHWUR DER ARMEE. THE OATH OF THE ARMY. GIURAMENTO DELL' ESERCITO

Digitized by Google

Digitized by Google



Gautherot p.

ALLOCUTION.

ANREDE. AN ALLOCUTION ALLOCUZIONE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Delvee pinx. 653.

NAPOLÉON RENDANT DES HONNEURS A DES BLESSÉS ENNEMIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Meynier p.

LE 76e RETROUVE SES DRAPEAUX A INSPRUCK.

DAS 76te REGIMENT FINDET IN INSPRUCK SEINE FAHNEN WIEDER. THE 76TH REGIMENT FINDING AGAIN ITS COLOURS AT INSPRUCK. LE BANDIERE DEL 76° REGGIM° AD INSPRUCK.

Digitized by Google

Digitized by Google

C. Langlois.

BATAILLE J : SSLING.

SCHLACHT BEI ESSLINGEN. FIGHTING AT ESSLING. BATTAGLIA D'ESSLING.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

R. del.

BATAILLE DE FRIEDLAND.

SCHLACHT BEI FRIEDLAND. THE BATTLE OF FRIEDLAND. BATTAGLIA DI FRIEDLAND.

Digitized by Google

Digitized by Google

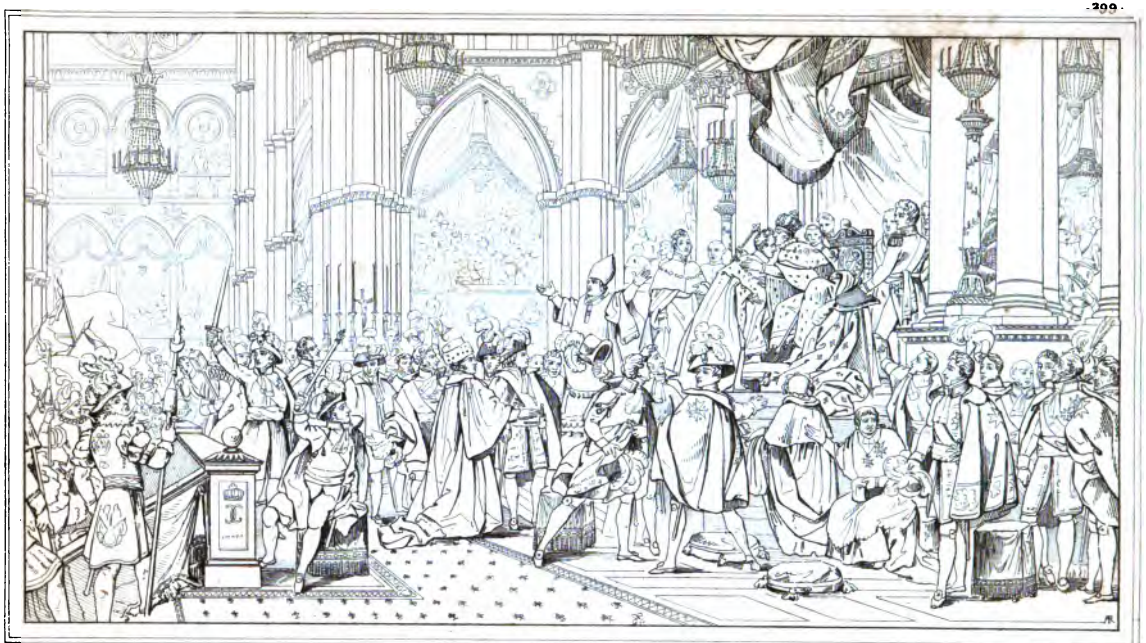
H. Vernet p.

BATAILLE DE MONTMIRAIL.

SCHLACHT BEI MONTMIRAIL. THE BATTLE OF MONTMIRAIL. BATTAGLIA DI MONTMIRAIL.

Digitized by Google

Digitized by Google



F. Gérard pinx.

SACRE DE CHARLES X.

Digitized by Google

Digitized by Google

Noel Coypel p.

PRÉVOYANCE D'ALEXANDRE SÉVÈRE.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Stouf sculp

380

SUGER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Berthon

NAPOLÉON RECEVANT LES DÉPUTÉS DU SÉNAT.

NAPOLEON EMPFANGT DIE ABGESANDTEN D.

NAPOLEON RECEIVING THE DEPUTIES OF THE SENATE.

LA DEPUTAZIONE DEL SENATO.

Digitized by Google

Digitized by Google

Gros pinx.

CHAMP DE BATAILLE D'EYLAU.

Digitized by Google

Digitized by Google

Berthen

ENTREVUE DE NAPOLÉON ET DE LA REINE DE PRUSSE.

ZUSAMMENKUNFT NAPOLEON'S MIT DER KÖNIGINN VON PREUSSEN. NAPOLEON'S INTERVIEW WITH THE PRUSSIAN QUEEN. NAPOLEONE E LA REGINA DI PRUSSIA.

Digitized by Google

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Hor. Vernet p.

COMBAT DE SOMO SIERRA.

KAMPF AUF DER SOMMO SIERRA. A COMBAT AT SOMO SIERA COMBATTIMENTO DI SOMO SIERRA.

Digitized by Google

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

Hor. Vernet p.

COMBAT DE SOMO SIERRA.

KAMPF AUF DER SOMMO SIERRA. A COMBAT AT SOMO SIERA. COMBATTIMENTO DI SOMO SIERRA.

Digitized by Google

Digitized by Google

Cauthervé

NAPOLÉON BLESSÉ DEVANT RATISBONNE.

NAPOLEON VOR REGENSBURG WERWUNDET. NAPOLEON WOUNDED BEFORE RATISBON NAPOLEONE FERITO A RATISBONA.

Digitized by Google

Digitized by Google

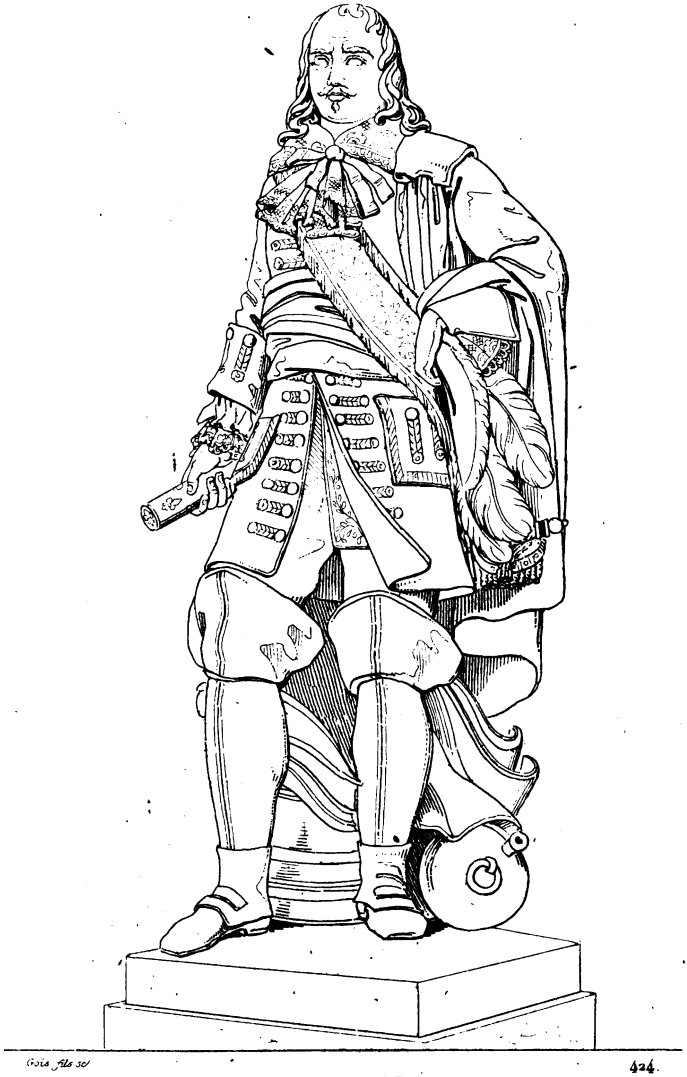
Therenin p.

PRISE DE RATISBONNE.

EINNAHME VON REGENSBURG. THE TAKING OF RATISBON. PRESA DI RATISBONA.

Digitized by Google

Digitized by Google



Gois fils sc.

424.

TURENNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Milhomme sc. 49.

COLBERT.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

Digitized by Google

David sculp

CONDÉ

Digitized by Google

Digitized by Google

Marin sculp. 426.

TOURVILLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Duparquier sc.

DUGUAY-TROUIN.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
A

Digitized by Google

Le Sueur sculp

449.

SUFFREN

Digitized by Google

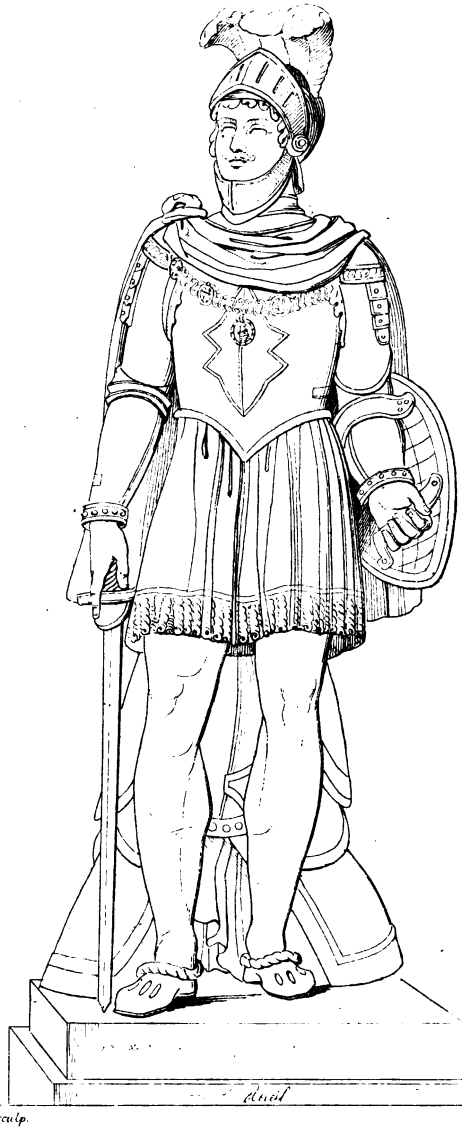
Digitized by Google

Requier sculp. 623.

DU QUESNE.

Digitized by Google

Digitized by Google



385.

BAYARD.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

Digitized by Google

SULLY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Rameau pere sculp. 45.

RICHELIEU.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

Digitized by Google

DU GUESCLIN.

384.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
A L

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google